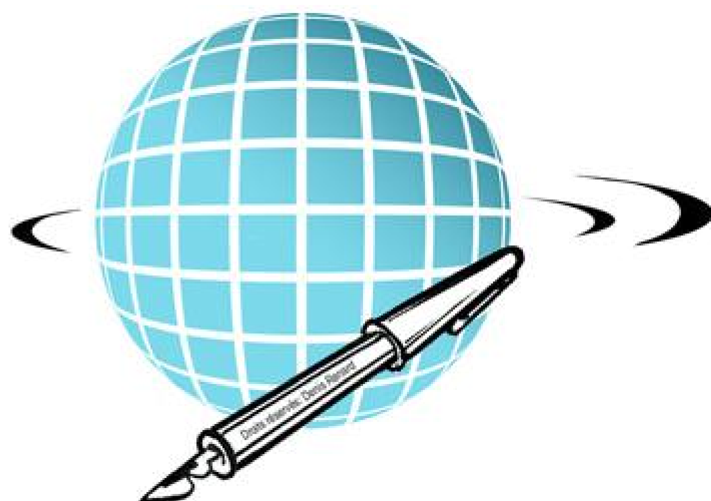
Une histoire de la traduction en 120 portraits

rédigée avec l'aide de Wikipédia

Marie Lebert



Cette histoire de la traduction présente 120 traducteurs et traductrices par ordre chronologique -- de l'Antiquité au 20e siècle. Rédigée par Marie Lebert avec l'aide de Wikipédia, elle inclut de nombreuses traductrices qui, après avoir été anonymes ou cachées derrière un pseudonyme masculin, commencent à signer leurs traductions de leurs vrais noms au 16e siècle.

version du 1er septembre 2022



Liste chronologique

Traducteurs de la *Septante* (270 avant notre ère)
Kumārajīva (344-413)
Jérôme de Stridon (347-420)
Mesrop Machtots (362-440)
Boniface Consiliarius (635-705)
Bède le Vénérable (672-735)
Amoghavajra (705-774)
Ibn al-Muqaffa' (721-757)
Hunayn ibn Ishaq (809-873)
Qusta ibn Luqa (820-912)
Thābit ibn Qurra (826-901)
Alfred le Grand (849-889)
Abraham bar Hiyya (1070-1145)
Adélard de Bath (1080-1152)
Herman le Dalmate (1100-1154)
Platon de Tivoli (1100-1138)
Jean de Séville (1110-1153)
Robert de Ketton (1110-1160)
Gérard de Crémone (1114-1187)
Dominique Gundissalvi (1115-1190)
Samuel ibn Tibbon (1150-1230)
Juda al-Ḥarizi (1165-1225)
Michael Scot (1175-1232)
Guillaume de Moerbeke (1215-1286)
John Wyclif (1320-1384)
Geoffrey Chaucer (1343-1400)
Gémiste Pléthon (1355-1452)
Thomas Malory (1415-1471)
William Caxton (1422-1491)
Marsile Ficin (1433-1499)
Érasme (1466-1536)
Martin Luther (1483-1546)
Myles Coverdale (1488-1569)
William Tyndale (1494-1536)
Jacques Amyot (1513-1593)
Anne Bacon (1527-1610)
Thomas North (1535-1604)
Margaret Tyler (1540-1590)
Jakub Wujek (1541-1597)

Miguel de Cervantes (1547-1616)
Anna Hume (1600-1650)
Traducteurs de la *Bible du roi Jacques* (1604-1611)
Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664)
Lucy Hutchinson (1620-1681)
John Dryden (1631-1700)
Aphra Behn (1640-1689)
Antoine Galland (1646-1715)
Anne Dacier (1654-1720)
Alexander Pope (1688-1744)
Giuseppa Barbapiccola (1702-1740)
Samuel Johnson (1709-1784)
Barbara Sanguszkowa (1718-1791)
Catharina Ahlgren (1734-1800)
Ignacy Krasicki (1735-1801)
Claudine Picardet (1735-1820)
Johann Gottfried Herder (1744-1803)
Johann Heinrich Voss (1751-1826)
Auguste Schlegel (1767-1845)
François-René de Chateaubriand (1768-1848)
Friedrich Schleiermacher (1768-1834)
Ludwig Tieck (1773-1853)
Vassili Joukovski (1783-1852)
Julia Evelina Smith (1792-1886)
Sarah Austin (1793-1867)
Louise Swanton Belloc (1796-1881)
Therese Albertine Luise Robinson (1797-1870)
Mary Howitt (1799-1888)
Dorothea Tieck (1799-1841)
Rifa'a al-Tahtawi (1801-1873)
Henry Longfellow (1807-1882)
Edward FitzGerald (1809-1883)
Carl August Hagberg (1810-1864)
Charlotte Guest (1812-1895)
Elizabeth Ashurst (1813-1850)
Anna Swanwick (1813-1899)
Benjamin Jowett (1817-1893)
Leconte de Lisle (1818-1894)
Matilda Hays (1820-1897)
Isaac Salkinsohn (1820-1883)
Charles Baudelaire (1821-1867)
Lucy Duff-Gordon (1821-1869)
Clémence Royer (1830-1902)

Katherine Prescott Wormeley (1830-1908)
Mary Louise Booth (1831-1899)
Francesca Alexander (1837-1917)
Ellen Francis Mason (1846-1930)
Yan Fu (1854-1921)
Eleanor Marx (1855-1898)
Dorothy Bussy (1865-1960)
Joseph-Charles Mardrus (1868-1949)
Ivan Bounine (1870-1953)
Tadeusz Boy-Żeleński (1874-1941)
Shaul Tchernichovsky (1875-1943)
Florence Ayscough (1878-1942)
Aniela Zagórska (1881-1943)
Fan Noli (1882-1965)
Mikhaïl Lozinski (1886-1955)
Zenobia Camprubí (1887-1956)
Samuil Marshak (1887-1964)
James Strachey (1887-1967)
Charles Kenneth Scott Moncrieff (1889-1930)
Boris Pasternak (1890-1960)
Dorothy L. Sayers (1893-1957)
Rita Rait-Kovaleva (1898-1989)
Jorge Luis Borges (1899-1986)
Vladimir Nabokov (1899-1977)
Abraham Shlonsky (1900-1973)
Alexander Gode (1906-1970)
Cesare Pavese (1908-1950)
Nora Gal (1912-1991)
Charlotte H. Bruner (1917-1999)
Fernanda Pivano (1917-2009)
Boris Vian (1920-1959)
Simin Daneshvar (1921-2012)
Sergey Irgiyayev (1922-1972)
Jalal Al-e-Ahmad (1923-1969)
Yves Bonnefoy (1923-2016)
James S. Holmes (1924-1986)
Stanley Chapman (1925-2009)
Saiichi Maruya (1925-2012)
Umberto Eco (1932-2016)

—



Les traducteurs de la *Septante* (270 avant notre ère), qui est l'*Ancien Testament* traduit en grec

La *Septante* -- qui est l'*Ancien Testament* traduit en grec -- est la première traduction grecque complète des Écritures hébraïques à partir du texte hébreu original. Cette traduction est souvent considérée comme la première traduction majeure du monde occidental. Le terme *Septante* fait référence aux 70 érudits juifs choisis par le pharaon égyptien Ptolémée II pour traduire la Bible hébraïque en grec à Alexandrie en Égypte. Chaque traducteur travaille seul dans sa propre cellule et, selon la légende, les 70 versions s'avèrent identiques. La *Septante* devient le texte de base pour des traductions ultérieures en latin, en arménien et dans d'autres langues. D'autres textes bibliques en hébreu sont traduits en grec à Alexandrie au cours des deux siècles suivants.



Kumārajīva (344-413), traducteur de textes bouddhistes sanskrits en chinois

Kumārajīva est un moine bouddhiste koutchéen (de l'Empire kouchan) et un traducteur depuis le sanskrit vers le chinois. La traduction de textes bouddhistes sanskrits en chinois s'avère une tâche monumentale à laquelle il consacre les quinze dernières années de sa vie. Il traduit par exemple le *Sutra du diamant*, un sutra mahayana influent en Asie de l'Est et un objet de dévotion et d'étude dans le bouddhisme zen. Une copie ultérieure (datée de 868) du *Sutra du diamant* en chinois fait partie des trésors de la British Library, avec une version numérisée disponible sur son site web. Kumārajīva a une grande influence sur le bouddhisme chinois en raison de la clarté de ses traductions. Son style de traduction fluide privilégie la transmission du sens plutôt qu'un rendu littéral. De ce fait, ses traductions restent longtemps plus populaires que des traductions ultérieures.



Jérôme de Stridon (347-420), traducteur de la Bible en latin sous le nom de *Vulgate*

Jérôme de Stridon (Saint Jérôme) est un moine chrétien et un traducteur depuis le grec et l’hébreu vers le latin. Né à Stridon dans la province romaine de Dalmatie (aujourd’hui en Bosnie), il se convertit au christianisme à l’âge de 18 ans. Il apprend le grec et l’hébreu en plus du latin. Jérôme est chargé en 382 par le pape Damase Ier de préparer une nouvelle version de la *Vetus Latina*, la Bible latine traduite du grec alors utilisée par l'Église romaine. Il décide de traduire l’*Ancien Testament* à partir des textes originaux hébreux, plutôt que de réviser la *Vetus Latina* ou d’utiliser les manuscrits grecs, ce qu’il fait en partie pour le *Nouveau Testament*. Il déménage à Jérusalem pour améliorer sa connaissance des Écritures hébraïques et termine en 405 sa nouvelle édition de la Bible, connue plus tard sous le nom de *Vulgate*.

Avant la *Vulgate* de Jérôme, toutes les traductions latines de l'*Ancien Testament* sont basées sur la *Septante* -- une traduction grecque datée de 270 avant notre ère -- et non sur les textes hébreux. La décision de Jérôme d'utiliser les textes hébreux plutôt que la *Septante* va à l'encontre de l'avis d’autres érudits chrétiens, par exemple Augustin d’Hippone (Saint Augustin) et le pape Grégoire le Grand. Ceux-ci croient à l'inspiration biblique de la *Septante*, une doctrine selon laquelle les traducteurs de la Bible sont dirigés ou influencés par Dieu. Les traductions de Jérôme ne sont "pas mot pour mot mais sens pour sens" ("non verbum e verbo sed sensum de sensu"), comme expliqué dans sa *Lettre à Pammachius* en 396. Jérôme écrit aussi nombre de commentaires sur la Bible jusqu'à la fin de sa vie. Après avoir suscité la controverse, la *Vulgate* est largement adoptée au cours des siècles suivants et devient la principale Bible latine au 13e siècle puis le premier livre imprimé en 1454 sous le nom de *Bible de Gutenberg*. Le Concile de Trente en fait la Bible officielle de l'Église catholique romaine en 1546. La *Vulgate* reste un texte officiel de la Bible jusqu’en 1979. Elle sert ensuite de base à la *Nova Vulgata* contemporaine.



Mesrop Machtots (362-440), traducteur d'œuvres grecques et syriaques en arménien

Mesrop Machtots est un érudit arménien et un traducteur depuis le grec et le syriaque vers l'arménien. Il fait partie des Saints Traducteurs, un groupe d'érudits arméniens qui comprend aussi Isaac d'Arménie (354-439), Movses Khorenatsi (410-490), Yeghishe (410-475) et d'autres. L'Arménie est le premier pays à adopter le christianisme comme religion officielle au début du 4e siècle. Après avoir perdu son indépendance en 387, le pays est divisé entre l'Empire byzantin et la Perse. Le territoire géré par l'Empire byzantin favorise le grec et interdit le syriaque alors que le territoire géré par la Perse favorise le syriaque et interdit le grec. Mesrop Machtots invente en 405 l'alphabet arménien de 36 lettres afin de renforcer l'unité nationale en dépit des difficultés politiques. Deux lettres supplémentaires seront ajoutées au 12e siècle. Étape majeure pour promouvoir une langue unique, la traduction de la Bible en arménien est achevée en 425. Mesrop Mashtots et Isaac d'Arménie en sont les principaux traducteurs.

Les Saints Traducteurs traduisent ensuite nombre d'œuvres grecques et syriaques en arménien, par exemple celles d'Athanase d'Alexandrie, de Cyrille de Jérusalem, de Grégoire de Nazianze, de Grégoire de Nysse, de Jean Chrysostome et d'Éphrem le Syrien. Toutes ces traductions contribuent à cimenter la langue arménienne. Mesrop Machtots fonde plusieurs écoles qui enseignent le nouvel alphabet arménien et qui utilisent ces traductions à cet effet. Son collègue Movses Khorenatsi est le premier historien à écrire une histoire de l'Arménie en arménien vers 480 et devient ainsi le père de l'histoire arménienne. Son collègue Yeghishe écrit un livre majeur sur le conflit arménien avec les Perses sassanides. Ce livre est maintenant considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature arménienne classique. La Bible des Saints Traducteurs est toujours utilisée aujourd'hui dans la liturgie de l'Église arménienne. Une fête des Saints Traducteurs est célébrée chaque année en octobre.



Boniface Consiliarius (635-705), traducteur d'œuvres grecques en latin

Boniface Consiliarius est un conseiller ("consiliarius" en latin) du pape à Rome et un traducteur depuis le grec vers le latin. Sa longue carrière dure cinquante ans, de la papauté de Martin I jusqu'à la papauté de Jean VII. Il est l'un des rares fonctionnaires pontificaux du 7e siècle dont le nom est connu parce que référencé dans le *Liber Pontificalis*, une œuvre regroupant des biographies de papes. Boniface est le professeur et l'ami de l'évêque anglais Wilfrid de Ripon. Sa traduction majeure est la traduction en latin des douze premiers chapitres de *Miracula* de Sophrone de Jérusalem, qui relate la vie de Saint Cyrus et de Saint Jean, leur mort en martyrs et leurs miracles. Boniface est traduit également nombre de documents lors du troisième Concile de Constantinople en 680-681.



Bède le Vénérable (672-735), traducteur d’œuvres grecques en latin

Bède le Vénérable est un moine anglo-saxon et un traducteur depuis le grec vers le latin et le vieil anglais. Le latin est la langue d’usage en Angleterre et ce sera encore le cas pendant quelques siècles. Bède écrit *L'Histoire ecclésiastique du peuple anglais* sous le titre *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, ce qui lui vaut le titre de père de l'histoire anglaise. Il traduit le texte grec *Passion de saint Anastase* en latin. Au cours des quarante derniers jours de sa vie, il traduit l'*Évangile de Saint Jean* en vieil anglais. Après avoir traduit les dernières lignes, il aurait déclaré: “Tout est fini” avant de mourir. Ses traductions latines des textes grecs des premiers Pères de l'Église rendent ces textes accessibles à ses compatriotes anglo-saxons, ce qui contribue au développement du christianisme anglais.



Amoghavajra (705-774), traducteur de textes bouddhistes indiens en chinois

Amoghavajra est un moine bouddhiste et un traducteur depuis l’indien vers le chinois. Il indique lui-même avoir traduit 77 textes bouddhistes, mais de nombreuses autres traductions lui sont attribuées dans les canons chinois. Le nom Amoghavajra signifie “diamant à l’effet sans faille”, nous apprend Wikipédia. Né à Samarkand (une ville aujourd'hui située en Ouzbékistan) d'un père indien et d'une mère sogdienne (iranienne), Amoghavajra s'installe en Chine à l'âge de 10 ans suite au décès de son père. Lorsque tous les moines étrangers sont expulsés de Chine en 741, il part en voyage pour recueillir des textes bouddhistes au Sri Lanka, en Indochine et en Inde. Il revient en Chine en 746 avec environ 500 manuscrits. Sa traduction du texte indien *Tattvasamgraha Tantra* sert de base aux tantras du bouddhisme vajrayana, une forme de bouddhisme tantrique. Sa traduction du *Sutra du roi bienveillant* contribue à façonner la politique de son temps. Il devient l'un des moines bouddhistes les plus puissants de l'histoire chinoise, y compris pour son influence politique. Il est l'un des huit patriarches de la doctrine du bouddhisme Shingon, une école de bouddhisme majeure au Japon. Trois jours de deuil sont officiellement déclarés après sa mort, et il reçoit diverses distinctions à titre posthume.



Ibn al-Muqaffa’ (721-757), traducteur d’œuvres persanes en arabe

Ibn al-Muqaffa' est un érudit perse, un prosateur de langue arabe et un traducteur depuis le persan vers l’arabe. Il vit à Basra (une ville maintenant située en Irak) et se convertit à l’Islam à l’âge adulte. Il est secrétaire de l’administration omeyyade (jusqu’en 750) puis de l’administration abbasside, qui succède à l’administration omeyyade pour gouverner le monde musulman. Datée de 750, sa traduction en arabe du recueil de fables animalières *Kalīla wa-Dimna*, célèbre texte indien disponible en persan, est considérée comme le premier chef-d'œuvre de la prose littéraire arabe. Ibn al-Muqaffa' ajoute son propre prologue, et peut-être aussi quatre histoires. Sa traduction sert de base à d’autres versions arabes et à des traductions en syriaque, en grec, en hébreu, en latin et en castillan. Ibn al-Muqaffa' est lui-même l’auteur de plusieurs fables morales. Son œuvre la plus connue est *Al-Jabal al-kabīr*, un recueil sur l’étiquette de la cour persane et de l’homme de cour cultivé. Il écrit aussi *Risala fi-l-Sahaba*, un recueil sur le nouveau régime abbasside.

Ibn al-Muqaffa' traduit et adapte en arabe *Khwaday-Namag*, une chronique des rois, princes et guerriers perses pré-islamiques. Cette chronique est un mélange de légendes, de mythes et de faits. Cette chronique “a servi d'histoire quasi nationale inspirée par une vision de la royauté comme une autocratie bien ordonnée avec un devoir sacré de gouverner et de réguler la conduite de ses sujets au sein d'un système de classe rigide”, nous apprend Wikipédia. Ibn al-Muqaffa' modifie certaines parties du texte original et en supprime d'autres, peut-être pour rendre ce texte plus intelligible aux lecteurs arabo-musulmans. Selon l'érudit musulman Ibn al-Nadim, Ibn al-Muqaffa' traduit aussi d'autres ouvrages majeurs, notamment *Āʾīn-nāma*, *Kitāb al-tāj* et *Kitāb Mazdak*. Les traductions originales ont disparu mais sont mentionnées dans des textes ultérieurs. La vie de Ibn al-Muqaffa' se termine de manière tragique puisqu’il est exécuté sur ordre du calife abbasside Al-Mansour.



Hunayn ibn Ishaq (809-873), traducteur d'œuvres médicales grecques en syriaque et en arabe

Hunayn ibn Ishaq est un médecin arabe et un traducteur depuis le grec vers le syriaque (sa langue de culture) et l'arabe (sa langue maternelle). Né en Mésopotamie (aujourd'hui en Irak) et installé à Bagdad (aujourd'hui capitale de l'Irak), il est de religion chrétienne nestorienne. Il parle couramment l'arabe, le syriaque, le grec et le persan. Il écrit 36 traités, dont 21 traités sur des sujets médicaux, y compris l'ophtalmologie. Il souhaite transmettre par voie de traduction les connaissances apprises de la médecine grecque pour les inclure dans la médecine arabe. Il devient le traducteur en chef du Mouvement de traduction gréco-arabe, un mouvement qui débute dans la Maison de la sagesse, un centre intellectuel majeur à Bagdad. Ce mouvement a pour but de traduire les grandes œuvres grecques en syriaque et en arabe afin de les mettre à la disposition des érudits du monde islamique.

Hunayn ibn Ishaq est vite surnommé le Cheikh (prince) des traducteurs pour ses nombreuses traductions d'œuvres de philosophie, de mathématiques, de sciences naturelles et de médecine. Il traduit 116 œuvres, par exemple les œuvres des philosophes Platon (dont *Timée*) et Aristote (dont *Métaphysique*) et les œuvres du médecin Claude Galien (dont *Sur les sectes* et *Sur l'anatomie des veines et des artères*). Hunayn ibn Ishaq traduit aussi l'*Ancien Testament* en syriaque et en arabe. Il traduit souvent les œuvres grecques en syriaque avant de les traduire en arabe, chose courante à l'époque, avec l'aide de son fils Ishaq ibn Hunayn, de son neveu Hubaysh et d'autres traducteurs. Contrairement à certains de ses collègues, Hunayn ibn Ishaq s'oppose à la traduction de textes mot à mot. Il réécrit souvent une œuvre au lieu de se contenter de la traduire. Son but est de transmettre son contenu avec la plus grande précision possible. Dans un deuxième temps, il révise certaines œuvres traduites afin d'inclure de nouveaux éléments après avoir lu et traduit d'autres œuvres sur le même sujet. Sa méthode est largement suivie par les traducteurs qui poursuivent son travail. Elle permet de rassembler en un siècle presque toutes les connaissances apprises de la médecine grecque pour les inclure dans la médecine arabe.



Qusta ibn Luqa (820-912), traducteur d'œuvres scientifiques grecques en arabe

Qusta ibn Luqa est un médecin arabe et un traducteur depuis le grec vers l'arabe. Né à Héliopolis (devenu Baalbek, ville située au Liban), il est de religion chrétienne (de l'Église melkite en Syrie). Devenu philosophe, mathématicien et astronome, il voyage dans l'Empire byzantin et rassemble les œuvres grecques majeures de son temps avant de s'installer à Bagdad (aujourd'hui en Irak) en tant qu'érudit et traducteur. Il écrit une soixantaine de traités, dont 55 traités sur des sujets médicaux, mais aussi des commentaires sur les travaux des mathématiciens Euclide et Diophante, une introduction à la géométrie, un traité politique et une histoire universelle. Il écrit aussi des traités sur l'usage du globe céleste, sur la configuration des corps célestes et des étoiles, sur l'astrolabe sphérique et sur la sphère armillaire. Il rédige également des traités de psychologie, dont un traité sur la différence entre l'esprit et l'âme traduit plus tard en latin par Jean de Séville sous le titre *De differentia spiritus et animae*.

Qusta ibn Luqa traduit, révise ou supervise la traduction en arabe d'œuvres grecques majeures en astronomie, en mathématique, en mécanique et en sciences naturelles, par exemple les œuvres des mathématiciens Diophante et Héron d'Alexandrie, les œuvres des astronomes Théodose de Tripoli, Autolycos de Pitane, Aristarque de Samos et Hypsiclès, les œuvres des philosophes Théophraste, Galien de Pergame et John Philopon et les œuvres de l'agronome Cassianus Bassus. Dans le domaine de l'astronomie, il traduit par exemple *Sur la taille et la distance du soleil et de la lune* d'Aristarque de Samos, les *Sphériques* et les *Habitations* de Théodose de Tripoli, les *Levers et couchers des astres* d'Autolycos de Pitane, *De l'ascension des signes zodiacaux* d'Hypsiclès et enfin la *Petite astronomie*, un recueil présentant les travaux de l'astronome Ptolémée. Dans d'autres domaines, il traduit les *Pneumatiques* de Héron d'Alexandrie, la *Physique* d'Aristote et les commentaires correspondants d'Alexandre d'Aphrodise et de Jean Philopon, les *Éléments* d'Euclide, l'*Arithmétique* de Diophante et les *Géoponiques* de Cassianus Bassus. Avec Hunayn ibn Ishaq, Qusta ibn Luqa devient une figure éminente du Mouvement de traduction gréco-arabe. Leurs nombreuses traductions permettent de transmettre le savoir grec de l'Antiquité au monde arabo-musulman.



Thābit ibn Qurra (826-901), traducteur d'œuvres scientifiques syriaques et grecques en arabe

Thābit ibn Qurra est un érudit scientifique arabe sabien (un groupe religieux du Moyen-Orient) et un traducteur depuis le syriaque (sa langue maternelle) et le grec vers l'arabe. Né à Harran en Assyrie (aujourd'hui en Turquie), il vit à Bagdad (aujourd'hui en Irak) pendant le califat abbasside et devient mathématicien, médecin et astronome. Ses autres intérêts sont la statique, l'astrologie, la magie, la médecine et la philosophie. Il traduit les principaux ouvrages grecs de l'astronome Ptolémée (y compris sa *Géographie*), du géomètre Apollonios de Perga, du physicien Archimède et du mathématicien Euclide, considéré comme le père de la géométrie. Il travaille souvent avec son collègue traducteur Hunayn ibn Ishaq, révise sa traduction des *Éléments* d'Euclide et réécrit sa traduction de l'*Almageste* de Ptolémée. En tant qu'astronome, Thābit ibn Qurra est l'un des premiers réformateurs du système ptolémaïque.



Alfred le Grand (849-889), traducteur d’œuvres latines en anglais

Alfred le Grand est roi du Wessex en Angleterre et traducteur depuis le latin vers l’anglais. Le latin est encore la langue d’usage en Angleterre et peu d’œuvres sont disponibles en anglais. Alfred le Grand lance en 880 un ambitieux programme de traduction des œuvres latines qu'il juge “les plus nécessaires à tous les êtres humains”. Il promeut aussi l’utilisation de l’anglais dans les écoles. Première œuvre à être traduite sur son ordre, les *Dialogues* du pape Grégoire le Grand sont traduits par Werferth, évêque de Worcester. Alfred le Grand commandite ensuite nombre de traductions d’œuvres majeures, par exemple l’*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* (*Ecclesiastical History of the English People*) de Bède le Vénérable, considéré comme le père de l’histoire anglaise.

Alfred le Grand devient lui-même un traducteur renommé du latin vers l'anglais. Il traduit plusieurs œuvres, dont *Soin pastoral* (*Pastoral Care*) du pape Grégoire le Grand, la *Consolation de la philosophie* (*Consolation of Philosophy*) du philosophe Boèce, les *Soliloques* (*Soliloquies*) du théologien Augustin, les cinquante premiers psaumes du *Psautier* (*Psalter*) et enfin le *Livre de l'Exode* (*Book of Exodus*) inclus dans la *Vulgate* -- la *Vulgate* étant la Bible traduite en latin par Jérôme de Stridon entre 382 et 405 de notre ère. Dans l'introduction de sa traduction de *Pastoral Care*, Alfred le Grand explique qu'il traduit “parfois mot pour mot, parfois sens pour sens”. Le débat entre ces deux modes de traduction date de l’Antiquité. Alfred le Grand ordonne que *Pastoral Care* soit distribué à tous les évêques pour qu'ils forment et supervisent les prêtres, et pour que ces évêques deviennent eux-mêmes des fonctionnaires royaux et des juges. L'intérêt pour sa traduction est durable puisque des copies de cette traduction sont toujours diffusées au 11e siècle. Sa traduction de la *Consolation de la philosophie* de Boèce est une traduction libre du texte original et devient le manuel philosophique le plus populaire de l’époque. Toutes ces traductions contribuent à améliorer la langue anglaise.



Abraham bar Hiyya (1070-1145), traducteur d’œuvres scientifiques arabes en hébreu

Abraham bar Hiyya (ou Abraham Savasorda) est un érudit scientifique juif et un traducteur depuis l'arabe vers l'hébreu. Né à Barcelone, ville de la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne), il est le premier érudit à rédiger toutes ses œuvres en hébreu et non dans la langue judéo-arabe couramment utilisée pour écrire la littérature scientifique juive de l'époque. Il est donc considéré comme un pionnier de l'utilisation de l'hébreu à des fins scientifiques. Son œuvre majeure est son *Traité sur la mesure et le calcul*, qui est un traité sur l'algèbre islamique et la géométrie pratique. Les œuvres scientifiques arabes traduites en hébreu par Bar Hiyya sont ensuite traduites en latin par son collègue Platon de Tivoli. Les deux érudits traduisent ainsi plusieurs œuvres scientifiques, dont le *Tetrabiblos* de l'astronome Ptolémée (en 1138), une œuvre de référence sur le fondement et la pratique de l'astrologie. Bar Hiyya traduit peut-être aussi des œuvres du mathématicien arabe Ahmad ibn Yusuf et de l'astronome flamand Rudolf de Bruges.



Adélard de Bath (1080-1152), traducteur d'œuvres scientifiques arabes et grecques en latin

Adélard de Bath est un érudit anglais et un traducteur depuis l'arabe et le grec vers le latin. Né à Bath en Angleterre, il étudie l'astronomie et les sciences à Tours en France puis il enseigne ces sujets dans la ville de Laon avant de voyager dans le sud de l'Italie et en Sicile en 1116. Il voyage ensuite en Grèce, en Anatolie, en Asie occidentale, en Espagne, en Turquie (à Tarse et à Antioche) et peut-être aussi en Palestine. Au cours de ses voyages, il se familiarise avec les mathématiques, l'astronomie et la géométrie arabes et grecques. Il revient en Angleterre en 1126 afin de diffuser les connaissances acquises au cours de ses voyages. Il écrit *De eodem et diverso* sur l'étude de la philosophie, *Quaestiones naturales* sur la physique et les sciences naturelles, *De avibus tractatus* sur les oiseaux et la fauconnerie, *Regulae abaci* sur l'abaque (un outil de calcul) et d'autres œuvres. Il est le premier érudit européen à introduire le système de numération arabe en Europe. Il traduit en arabe et en grec des ouvrages latins d'astrologie, d'astronomie, de philosophie et de mathématiques. Ses traductions en grec émanent de ses propres traductions en arabe, chose courante à l'époque. Sa traduction des *Éléments* du mathématicien grec Euclide -- un traité mathématique composé de 13 livres -- est utilisée plus tard par le mathématicien italien Campanus de Novare. L'ouvrage de Campanus de Novare est l'un des premiers livres mathématiques imprimés en 1482 et devient le principal manuel des écoles mathématiques en Europe au 16e siècle.



Herman le Dalmate (1100-1154), traducteur d'œuvres arabes en latin

Herman le Dalmate (appelé aussi Herman de Carinthie) est un érudit né en Dalmatie (aujourd'hui en Bosnie) et un traducteur depuis l'arabe vers le latin. Il étudie en France dans deux écoles cathédrales de 1130 à 1134, d'abord à Chartres puis à Paris. Il voyage au Moyen-Orient entre 1134 et 1137 avec son ami Robert de Ketton, rencontré à l'école cathédrale de Paris. Tous deux se familiarisent avec les grandes œuvres arabes à Constantinople (aujourd'hui Istanbul en Turquie), en Palestine et à Damas (aujourd'hui en Syrie). Ils reviennent en Europe en 1138 et s'installent en 1141 à Tolède, une ville de la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne) qui accueille des érudits et traducteurs. Pierre le Vénérable, abbé de l'abbaye bénédictine de Cluny en France, visite Tolède en 1142. À sa demande, Herman le Dalmate traduit les textes relatifs à l'Islam, avec l'aide d'autres traducteurs, dont Robert de Ketton, Pierre de Tolède et Pierre de Poitiers. Cette série de traductions est connue sous le nom de Corpus de Tolède. Herman le Dalmate est le principal traducteur de *De generatione Muhamet et nutritura eius* et de *Doctrina Muhamet*. Il participe à la traduction de *Lex Mahumet pseudoprophete* (en 1143), la première traduction connue du Coran en latin, avec Robert de Ketton comme traducteur principal.

Herman le Dalmate traduit aussi des œuvres astronomiques et mathématiques arabes et grecques telles que le *Liber sextus astronomie* de l'astronome syriaque Sahl ibn Bishr (en 1138), le *Liber introductorius ad astronomiam* de l'astronome persan Abou Ma'shar al-Balkhî (en 1140), les *Éléments* du mathématicien grec Euclide (en 1140, peut-être avec Robert de Ketton) et enfin le *Planisphaerium* et le *Canon des rois* de l'astronome grec Ptolémée (en 1143). Certaines traductions ne sont pas basées sur les œuvres originales grecques mais sur leurs éditions arabes, chose courante à l'époque. Parallèlement à ces traductions, Herman le Dalmate écrit des traités de philosophie (par exemple *De essentiis* sur les catégories philosophiques), de traités de météorologie (par exemple *Liber imbrium* sur les précipitations), des traités d'astrologie (par exemple le traité *De indagatione cordis*), des traités de mathématiques (par exemple *De mensura* sur les mesures) et des traités d'astronomie (par exemple *De utilitatibus astrolabii* et *De compositione et usu astrolabii* sur l'astrolabe). Il passe les dernières années de sa vie à Béziers dans le sud de la France. Ses traductions et ses écrits influenceront le développement de l'astronomie médiévale en Europe.



Platon de Tivoli (1100-1138), traducteur d’œuvres scientifiques arabes en latin

Platon de Tivoli (Plato Tiburtinus) est un astronome italien et un traducteur depuis l'hébreu et l'arabe vers le latin. Il s’installe en 1116 à Barcelone, une ville de la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne), et travaille avec l’érudit et traducteur juif Abraham bar Hiyya (Abraham Savasorda). Les œuvres scientifiques arabes traduites en hébreu par Abraham bar Hiyya sont ensuite traduites en latin par Platon de Tivoli. Les deux érudits traduisent ainsi plusieurs œuvres scientifiques, dont le *Tetrabiblos* de l'astronome grec Ptolémée (en 1138), une œuvre de référence sur le fondement et la pratique de l'astrologie. Platon de Tivoli traduit aussi le *Livre de l’astrolabe* de l'astrologue arabe Abu ‘Ali al-Khayyat (en 1136), tout comme d'autres œuvres arabes sur l'astrolabe. Largement diffusés, ses propres écrits sur l'astronomie sont utilisés au 13e siècle par les astronomes Albertus Magnus et Fibonacci.



Jean de Séville (1110-1153), traducteur d'œuvres scientifiques arabes en latin

Jean de Séville est un érudit juif devenu chrétien et un traducteur depuis l'arabe vers le latin et le castillan (qui deviendra l'espagnol). Né à Séville, une ville de la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne), il écrit un livre d'algorithmes sur l'arithmétique pratique qui inspirera plus tard le *Liber abaci* (1202) du mathématicien italien Fibonacci. Jean de Séville rejoint l'École des traducteurs de Tolède dès ses débuts, avec Dominique Gundissalvi et d'autres érudits. La division de la péninsule Ibérique entre les dirigeants musulmans et chrétiens depuis la Reconquista (la campagne chrétienne pour reconquérir la péninsule) en fait une base naturelle pour les érudits et traducteurs. Tolède est une ville de bibliothèques avec une vie intellectuelle vibrante et l'un des rares endroits où un Chrétien peut être exposé à la langue et à la culture arabes. Jean de Séville traduit des œuvres arabes majeures sur l'astrologie, l'astronomie, la philosophie et la médecine, par exemple *De differentia spiritus et animae* du philosophe arabe Qusta ibn Luqa, les œuvres de l'astronome Al-Farghani et les œuvres des astrologues Abu Ma'shar al-Balkhi et Abu 'Ali al-Khayyat. Il traduit aussi (à partir de sa version arabe) *Secretum secretorum*, une lettre du philosophe grec Aristote à son élève Alexandre le Grand.



Robert de Ketton (1110-1160), traducteur d'œuvres arabes en latin, dont le Coran

Robert de Ketton est un théologien anglais et un traducteur depuis l'arabe vers le latin. Né à Ketton en Angleterre, il étudie en France à l'école cathédrale de Paris. Il voyage entre 1134 et 1137 avec son ami Herman le Dalmate et visite Constantinople (devenu Istanbul en Turquie), la Palestine et Damas (aujourd'hui en Syrie). Tous deux s'installent en 1141 dans la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne). La division de la péninsule Ibérique entre les dirigeants musulmans et chrétiens depuis la Reconquista (la campagne chrétienne pour reconquérir la péninsule) en fait une base naturelle pour les érudits et traducteurs. À la demande de Pierre le Vénérable, abbé de l'abbaye bénédictine de Cluny en France, qui visite la péninsule Ibérique en 1142, Robert de Ketton devient le principal traducteur de *Lex Mahumet pseudoprophete* (en 1143), la première traduction connue du Coran en latin, avec l'aide d'Herman le Dalmate et d'autres traducteurs. Cette traduction restera l'édition latine officielle du Coran jusqu'au 18e siècle. Robert de Ketton traduit aussi des travaux scientifiques en latin, dont les travaux de l'astronome Al-Battani et du médecin Avicenne. Avec ses collègues traducteurs Herman le Dalmate, Adélard de Bath, Jean de Séville et Gérard de Crémone, il contribue à la transmission du savoir arabe en Europe.



Gérard de Crémone (1114-1187), traducteur d’œuvres scientifiques arabes et grecques en latin

Gérard de Crémone est un érudit italien et un traducteur depuis l’arabe et le grec vers le latin. Né à Crémone en Italie, il écrit des traités d'algèbre, d'arithmétique et d'astrologie. Il vient s’installer à Tolède, une ville de la péninsule Ibérique (devenue plus tard l’Espagne), pour apprendre l'arabe auprès des Juifs et des Mozarabes (Chrétiens de langue arabe). Tolède, réputé pour ses bibliothèques de manuscrits et pour sa vie intellectuelle vibrante, est l'un des rares endroits où un Chrétien peut être exposé à la langue et à la culture arabes. La connaissance de la langue arabe permet à Gérard de Crémone de lire des œuvres arabes dans leur version originale ou bien des œuvres traduites du grec vers l’arabe comme le traité *Almageste* de l’astronome grec Ptolémée. Ce traité, qui décrit les mouvements apparents des étoiles et les trajectoires planétaires, regroupe les connaissances les plus avancées de l’Antiquité en mathématiques et en astronomie. *Almageste* est disponible en arabe mais pas encore en latin. Gérard de Crémone s’attelle à cette traduction et la version latine est disponible en 1175.

Devenu membre de l’École des traducteurs de Tolède, Gérard de Crémone traduit 87 œuvres en latin: des œuvres écrites à l’origine en arabe, des versions grecques d’œuvres arabes et des œuvres écrites à l’origine en grec. Les œuvres écrites à l'origine en arabe sont par exemple celles du mathématicien al-Khwarizmi et de l’astronome Jabir ibn Aflah. Les versions grecques d'œuvres arabes sont par exemple celles de l’astronome Alfraganus. Les œuvres écrites à l'origine en grec sont par exemple *De la mesure du cercle*, traité mathématique d’Archimède, *Éléments*, traité géométrique d'Euclide, et *Du ciel*, traité cosmologique d'Aristote. Gérard de Crémone révise aussi la version latine des *Tables de Tolède* de l’astronome arabe Al-Zarqali. Ces tables sont la meilleure compilation des données astronomiques de l’époque et deviennent un outil de référence pour les astronomes médiévaux.



Dominique Gundissalvi (1115-1190), traducteur d’œuvres philosophiques arabes en latin

Dominique Gundissalvi est un philosophe chrétien et un traducteur depuis l'arabe vers le latin. Né dans la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne), il étudie en France à l'école cathédrale de Chartres avant de revenir dans la péninsule Ibérique. La division de cette péninsule entre les dirigeants musulmans et chrétiens depuis la Reconquista (la campagne chrétienne pour reconquérir la péninsule) en fait une base naturelle pour les érudits et traducteurs. Gundissalvi s'installe en 1148 à Tolède, connue comme une ville de bibliothèques avec une vie intellectuelle vibrante. Il devient membre de l'École des traducteurs de Tolède, avec Jean de Séville, Abraham ibn Daud et d'autres érudits. Auteur de plusieurs traités philosophiques, il est l'un des premiers philosophes à contribuer à l'assimilation de la philosophie arabe dans la culture latine. Il traduit deux œuvres du philosophe persan Avicenne (*Liber de philosophia prima* et *De anima*) et fait connaître ses doctrines bien avant leur popularisation au siècle suivant. Il traduit aussi *Summa theoricae philosophiae* du théologien persan Al-Ghazali et *Fons vitae* du philosophe juif Solomon ibn Gabirol. Il passe vingt ans à Tolède avant de se retirer à Ségovie en Castille (qui fera plus tard partie de l’Espagne).



Samuel ibn Tibbon (1150-1230), traducteur du *Guide des égarés* de Maïmonide en hébreu

Samuel ibn Tibbon est un philosophe juif et un traducteur depuis l'arabe vers l'hébreu. Il naît en Provence (devenue plus tard une région française). Son père lui enseigne la littérature rabbinique et d'autres érudits lui enseignent la médecine et la langue arabe. Il voyage entre 1210 et 1213 à Barcelone et à Tolède dans la péninsule Ibérique puis à Alexandrie en Égypte avant de revenir en Provence. Sa traduction majeure est la traduction du *Guide des égarés* du philosophe juif Moïse Maïmonide, rédigé à l'origine en arabe. Maïmonide envoie lui-même des instructions à son traducteur et lui explique certains passages difficiles tout en louant son travail de traduction. Samuel ibn Tibbon ajoute un glossaire des mots étrangers utilisés dans sa traduction. Celle-ci est saluée pour sa précision et sa fidélité au texte original. Lorsque la lutte entre Maïmonistes et anti-Maïmonistes éclate, Samuel ibn Tibbon est critiqué pour avoir contribué à la propagation des idées de Maïmonide. Les adversaires de Maïmonide s'opposent à cette traduction et lui donnent le titre satirique de *Égarement des maîtres*. Samuel ibn Tibbon traduit ensuite d'autres œuvres de Maïmonide et des œuvres écrites par d'autres philosophes, par exemple trois traités du philosophe andalou musulman Averroès et le traité *Météorologiques* du philosophe grec Aristote (traduit en hébreu à partir de la traduction arabe de Yahyā d'Antioche).



Juda al-Ḥarizi (1165-1225), traducteur du *Guide des égarés* de Maïmonide en hébreu

Juda al-Ḥarizi est un poète juif et un traducteur depuis l'arabe vers l'hébreu et le latin. Il vit dans la péninsule Ibérique (devenue plus tard l'Espagne) tout en faisant de longs voyages au Moyen-Orient. Il écrit *Tahkemoni* (en 1218-1220), une série sur les textes scripturaires, suivie d'une autre série sur l'autodiscipline éthique et la peur des forces célestes. Il est également un critique littéraire -- il s'intéresse par exemple aux poètes hébreux andalous -- et un rationaliste dont les traductions aident à transmettre les idées du philosophe juif Moïse Maïmonide. Sa traduction en hébreu du *Guide des égarés* de Maïmonide, rédigé à l'origine en arabe, est moins utilisée par les érudits juifs que la traduction plus précise de Samuel ibn Tibbon. Mais sa traduction du *Guide des égarés* en latin (à partir de sa propre traduction en hébreu) a une certaine influence dans le monde chrétien. Juda al-Ḥarizi traduit aussi le *Commentaire sur la Mishna* de Maïmonide et *Mahbarot Iti'el* (Cahiers d'Itiel) du poète arabe Al-Hariri de Basra.



Michael Scot (1175-1232), traducteur des œuvres d’Aristote en latin

Michael Scot est un philosophe écossais et un traducteur depuis l'arabe vers le latin. Il étudie à l'Université d'Oxford en Angleterre puis à Paris en France. Après avoir appris le latin, le grec, l'arabe et l'hébreu, il s'installe à Tolède, une ville de la péninsule Ibérique (devenue plus tard l’Espagne) réputée pour ses bibliothèques et sa vie intellectuelle. Comme d’autres érudits et traducteurs, il rejoint l'École des traducteurs de Tolède. Le roi de Sicile Frédéric II attire plus tard Michael Scot à sa cour (en 1225) et lui demande de superviser (avec Hermannus Alemannus) la traduction des œuvres du philosophe grec Aristote de l'arabe vers le latin. Michael Scot traduit lui-même au moins trois œuvres d’Aristote -- *Histoire des animaux* (*Historia animalium*), *De l’âme* (*De anima*) et *Du ciel* (*De coelo*) -- ainsi que les commentaires du philosophe musulman Averroès sur ces œuvres.



Guillaume de Moerbeke (1215-1286), traducteur des œuvres d’Aristote en latin

Guillaume de Moerbeke est un érudit grec et un traducteur depuis le grec vers le latin. Il traduit d’abord des œuvres philosophiques, médicales et scientifiques grecques, par exemple les œuvres du philosophe Thomas d'Aquin, du mathématicien Campanus de Novare, du médecin Witelo et de l'astronome Henri Bate de Malines. Ce dernier dédie son traité sur l'astrolabe à son traducteur. Suivent la traduction des traités mathématiques d'Héron d’Alexandrie et d'Archimède et la traduction des *Éléments de théologie* du philosophe néo-platonicien Proclus. À la demande de Thomas d'Aquin, théologien et philosophe dominicain, Guillaume de Moerbeke entreprend la traduction des œuvres du philosophe grec Aristote directement à partir des manuscrits grecs byzantins -- qui seront perdus plus tard. Jusque-là les traductions latines des œuvres d'Aristote sont surtout basées sur des traductions syriaques ou arabes. Guillaume de Moerbeke traduit notamment *Politique* (en 1260) et *De l’âme* (en 1267). Il offre aussi une nouvelle traduction latine de *Rhétorique*. Fidèles à l'esprit d'Aristote, ces traductions littérales (“de verbo en verbo”) deviennent des classiques et sont toujours respectées par les érudits modernes. L’*Aristoteles Corpus Database*, corpus complet des traductions médiévales latines d’Aristote, recense un grand nombre de traductions par Guillaume de Moerbeke.



John Wyclif (1320-1384), traducteur de la première édition anglaise de la Bible

John Wyclif (Wycliffe en anglais) est un théologien anglais et un traducteur depuis le latin vers l'anglais. Professeur de séminaire à l'Université d'Oxford à Londres, il s'écarte progressivement de la tradition catholique romaine pour devenir un précurseur de la Réforme anglaise. Wyclif plaide pour une traduction de la Bible en anglais vernaculaire. De sa propre initiative, il dirige entre 1382 et 1384 la traduction de la première édition anglaise de la Bible, basée sur la *Vulgate* latine et nommée *Wycliffe's Bible*. Wyclif traduit sans doute lui-même les *Évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean*, et peut-être même la totalité du *Nouveau Testament*, tandis que son ami Nicholas Hereford traduit l'*Ancien Testament*. Après le décès de Wyclif, la *Wycliffe's Bible* est révisée en 1388 par son assistant John Purvey, qui la révise à nouveau en 1395. Cette traduction de la Bible en anglais contribue aussi à améliorer la langue anglaise. À ce jour, il existe encore 150 manuscrits complets ou partiels de la *Wycliffe's Bible* sous sa forme révisée.



Geoffrey Chaucer (1343-1400), traducteur d'œuvres latines et françaises en anglais

Geoffrey Chaucer est un poète anglais et un traducteur depuis le latin et le français vers l'anglais. Il mène d'abord une carrière active dans la fonction publique. Il promeut aussi l'utilisation littéraire de l'anglais à une époque où les langues littéraires dominantes en Angleterre sont encore le latin et le français. Ses traductions sont surtout des adaptations libres. Il traduit par exemple la *Consolation de la philosophie* (*Consolation of Philosophy*) du philosophe romain Boèce et *Le Roman de la rose* (*The Romance of the Rose*) du poète français Guillaume de Lorris. Puis il traduit et adapte les œuvres du poète italien Giovanni Boccaccio et ses traductions deviennent une source d'inspiration pour ses propres œuvres, dont *Contes du chevalier* (*The Knight's Tale*) et *Troïlus et Criseyde* (*Troilus and Criseyde*) vers 1385. Chaucer fonde ainsi une tradition poétique anglaise basée sur des traductions et adaptations d'œuvres littéraires latines et françaises. Puis il écrit son œuvre poétique majeure, *Les Contes de Canterbury* (*The Canterbury Tales*), entre 1387 et 1400. Cette série de 24 histoires fait partie des toutes premières œuvres de la littérature anglaise. Souvent appelé le père de la littérature anglaise, Chaucer est le premier poète à être enterré dans le Coin des poètes (Poets' Corner) de l'abbaye de Westminster à Londres.



Gémiste Pléthon (1355-1452), traducteur des œuvres de Platon en latin

Gémiste Pléthon est un philosophe byzantin et un traducteur depuis le grec vers le latin. Pléthon écrit *De differentiis* (titre français: *En quoi Aristote se différencie de Platon*), une comparaison détaillée de la conception de Dieu qu'ont les philosophes Platon et Aristote. Pléthon affirme que Platon attribue à Dieu des pouvoirs plus élevés en tant que “créateur de toute substance intelligible et séparée, et donc de tout notre univers” alors qu'Aristote considère Dieu essentiellement comme la force motrice de l'univers. Le Dieu de Platon est à la fois le but et la cause finale de l'existence alors que le Dieu d'Aristote est le fondement du mouvement et du changement. Pléthon réintroduit la pensée de Platon lors du Concile de Florence de 1438-1439. Sa rencontre avec Cosme de Médicis, dirigeant de Florence et mécène des sciences et des arts, conduit à la fondation de l'Académie platonicienne de Florence l'année suivante. Sous la direction du philosophe et traducteur italien Marsile Ficin, l'Académie platonicienne de Florence entreprend la traduction en latin de toutes les œuvres de Platon, tout comme les *Ennéades* du philosophe Plotin et d'autres œuvres néoplatoniciennes.



Thomas Malory (1415-1471), traducteur de la mythologie arthurienne en anglais

Thomas Malory est un écrivain anglais et un traducteur depuis le français vers l'anglais. On sait peu de choses sur sa vie, excepté le fait qu'il est un "chevalier prisonnier", mais *Le Morte d'Arthur*, son œuvre majeure, passe à la postérité. *Le Morte d'Arthur* est à la fois une compilation, une traduction et une adaptation de la mythologie arthurienne relatant les aventures du légendaire roi Arthur, de ses compagnons Guenièvre, Lancelot et Merlin et des Chevaliers de la Table ronde. Si Thomas Malory traduit et adapte les romans arthuriens français du 13e siècle, il ajoute aussi des légendes arthuriennes anglaises anonymes. Certaines histoires proviennent peut-être de sa propre imagination, par exemple l'histoire de Gareth, présentée comme l'une des histoires des Chevaliers de la Table ronde.

Daté de 1469, *Le Morte d'Arthur* comprend huit histoires, 21 parties et 507 chapitres. Ces histoires sont: (1) la naissance du roi Arthur et ses premières batailles, (2) la guerre entre le roi Arthur et les Romains, (3) l'histoire de Lancelot du Lac, (4) l'histoire de Gareth, (5) l'histoire de Tristan, y compris son histoire d'amour avec Isolde, (6) la quête du Saint Graal, (7) l'histoire d'amour entre Lancelot du Lac et la reine Guenièvre, épouse du roi Arthur, et (8) la mort d'Arthur et la chute de la Table ronde. Thomas Malory écrit dans le colophon de l'œuvre: "Tous je vous prie, nobles seigneurs et gentes dames, que vous lisiez ce livre d'Arthur et de ses chevaliers, du commencement à la fin; priez pour moi tant que je serai vivant, que Dieu m'envoie bonne délivrance, et quand je serai mort, je vous prie que vous priiez tous pour mon âme. Car ce livre a été terminé en la neuvième année du règne du roi Édouard le quatrième, par sir Thomas Maleore, chevalier, que Jésus l'aide par Sa grande force, car il est le serviteur de Jésus aussi bien de jour que de nuit." *Le Morte d'Arthur* est considéré comme la première œuvre majeure de prose anglaise et le premier roman arthurien moderne. Suite à l'invention de l'imprimerie, cette œuvre est aussi l'une des premières œuvres imprimées en Angleterre en 1485, quinze ans après le décès de Thomas Malory.



William Caxton (1422-1491), traducteur d’œuvres françaises et latines en anglais

William Caxton est un imprimeur anglais et un traducteur depuis le français et le latin vers l’anglais. Né dans le Kent en Angleterre, il est d’abord l'apprenti de Robert Large, riche marchand et maire de Londres, de 1438 jusqu'au décès de Large en 1441. Il déménage à Bruges en Belgique en 1453 et devient un marchand prospère. Après avoir observé les débuts de l'imprimerie à Cologne en Allemagne, il crée sa propre imprimerie à Bruges avec l'imprimeur flamand Colard Mansion (qui est également traducteur). La première traduction de Caxton est la traduction en anglais du *Recueil des histoires de Troye*, un roman courtois français écrit en 1464 par Raoul Lefèvre, aumônier de Philippe III, duc de Bourgogne. Achevée en 1471, cette traduction est imprimée par Caxton à Bruges en 1473 sous le titre *Recuyell of the Historyes of Troye* et devient un best-seller à la cour de Bourgogne.

De retour en Angleterre, Caxton crée en 1476 la première imprimerie anglaise dans l'aumônerie de l'abbaye de Westminster à Londres. Le premier livre imprimé par Caxton en 1477 est *Dictes and Sayings of the Philosophers*, un recueil arabe traduit en anglais par l’écrivain Anthony Woodville à partir de sa version française. Suivent *The Canterbury Tales* (*Les Contes de Canterbury*) du poète anglais Geoffrey Chaucer et le *Recuyell of the Historyes of Troye* traduit en anglais par Caxton. Caxton traduit ensuite d'autres œuvres, par exemple *The Golden Legend* (*La Légende dorée*) du chroniqueur italien Jacques de Voragine, un livre qui sera imprimé à trois reprises, en 1483, en 1487 et en 1493. Toutes trois imprimées en 1484, ses traductions suivantes sont le *The Book of the Knight in the Tower* (*Livre pour l’enseignement de ses filles*) du noble français Geoffroi de la Tour Landry, puis la traduction des *Fables* du fabuliste grec Ésope et enfin la traduction des *Métamorphoses* du poète romain Ovide. Caxton imprimera en tout 87 œuvres et un total de 108 livres puisque certaines œuvres sont imprimées deux ou trois fois. 70 œuvres sont en anglais, dont le célèbre *Le Morte d'Arthur* de l'écrivain et traducteur anglais Thomas Malory, imprimé pour la première fois en 1485. Sur ces 70 œuvres, 26 œuvres sont traduites par Caxton lui-même et ses traductions contribuent à normaliser les dialectes anglais régionaux en un “dialecte de Londres” qui deviendra peu à peu la langue anglaise. Après son décès en 1491, son associé Wynkyn de Worde reprend l'imprimerie commune, la modernise et imprime 800 livres “relativement bon marché” qui font connaître 400 œuvres à un public plus large.



Marsile Ficin (1433-1499), traducteur des œuvres de Platon en latin

Marsile Ficin est un philosophe italien et un traducteur depuis le grec vers le latin. Il traduit et supervise la traduction en latin de toutes les œuvres du philosophe grec Platon à la demande du philosophe byzantin Gémiste Pléthon et du dirigeant italien Cosme de Médicis. Gémiste Pléthon rencontre Cosme de Médicis, dirigeant de Florence et mécène des sciences et des arts, lors du Concile de Florence de 1438-1439, ce qui conduit à la fondation de l'Académie platonicienne de Florence l'année suivante. L'Académie platonicienne entreprend la traduction en latin des œuvres de Platon, des *Ennéades* du philosophe Plotin et d'autres œuvres néoplatoniciennes. Elle tente aussi de faire revivre l'Académie de Platon originale (à savoir l'académie fondée par Platon à Athènes en Grèce) et contribue au développement des idées philosophiques en Europe. L'édition latine des œuvres de Platon et la traduction du *Nouveau Testament* en latin par le théologien néerlandais Érasme entraînent une nouvelle attitude des lecteurs à l'égard des œuvres traduites. Les lecteurs exigent de la rigueur pour transmettre les paroles exactes de Platon et de Jésus, qui sont le fondement de leurs croyances philosophiques et religieuses.



Érasme (1466-1536), traducteur du *Nouveau Testament* en latin

Érasme est un théologien néerlandais et un traducteur depuis le grec vers le latin. Il écrit dans un langue latine au style pur, étudie le grec, améliore la pensée critique humaniste et correspond avec de nombreux politiciens et penseurs de son temps. Il travaille pendant des années à une édition latine du *Nouveau Testament*. Il rassemble d'abord plusieurs manuscrits de la *Vulgate* latine traduite par Jérôme de Stridon un millénaire plus tôt (entre 382 et 405) puis il polit les textes latins afin de créer une édition critique. Érasme travaille simultanément à une édition grecque. Il synchronise, unifie et met à jour les deux éditions (latine et grecque) qui font toutes deux partie de la tradition canonique. Il rend les deux éditions “compatibles”, avec une révision de l'édition latine pour refléter l'édition grecque, et vice versa. Par exemple, comme les six derniers versets de l'*Apocalypse*, dernier livre du *Nouveau Testament*, manquent dans le manuscrit grec, Érasme traduit ces versets en grec à partir de la *Vulgate* latine. Imprimées en 1516, les éditions latine et grecque du *Nouveau Testament* ont une grande influence sur la Réforme protestante et la Contre-Réforme catholique. Plus “scientifiques” que celles des siècles passés, ces éditions sont le prélude à une nouvelle attitude des lecteurs à l'égard des œuvres traduites. Les lecteurs exigent de la rigueur pour rendre les paroles exactes de Jésus, qui sont le fondement de leurs propres croyances religieuses.



Martin Luther (1483-1546), traducteur de la Bible en allemand

Martin Luther est un théologien allemand et un traducteur depuis l'hébreu et le grec vers l'allemand. Initiateur de la Réforme protestante, il traduit la Bible en allemand dans la deuxième partie de sa vie. Il débute cette traduction en 1522 par le *Nouveau Testament* avant de traduire l'*Ancien Testament* et les *Apocryphes*. Imprimée en 1534, la *Bible de Luther* n'est pas la première Bible disponible en allemand mais elle est considérée comme la meilleure. Les traductions précédentes sont basées sur la *Vulgate* latine et non sur les textes originaux, et le texte allemand est beaucoup plus pauvre. La *Bible de Luther* propose de nouvelles traductions de certains termes et passages cruciaux, contribuant ainsi dans une certaine mesure à la scission du christianisme occidental entre catholicisme romain et protestantisme. Mais la principale raison de cette scission est la volonté de réformer l'Église catholique romaine pour éliminer la corruption. Grâce à l'invention récente de l'imprimerie, la *Bible de Luther* est largement diffusée en Allemagne et devient le Livre du peuple dans les églises, les écoles et les maisons. Elle contribue aussi au développement de la langue allemande et à la création d'une identité nationale allemande. Luther est le premier érudit européen à déclarer qu'on ne traduit de manière satisfaisante que vers sa propre langue, une déclaration qui deviendra progressivement la norme deux siècles plus tard.



Myles Coverdale (1488-1569), traducteur de la Bible en anglais

Myles Coverdale est un réformateur anglais et un traducteur depuis le latin vers l'anglais. Coverdale est le traducteur de la première édition anglaise complète de la Bible, nommée *Bible Coverdale* (*Coverdale Bible*, 1535) puis *Grande Bible* (*Great Bible*, 1539). Cette Bible est basée sur la *Bible Tyndale* (*Tyndale's Bible*, 1525), une traduction en anglais de William Tyndale à partir des textes grecs et hébreux. Coverdale révise les paragraphes litigieux et ajoute les parties manquantes, à savoir certains livres de l'*Ancien Testament* et les *Apocryphes*. Cette nouvelle traduction est commanditée par Thomas Lord Cromwell, vicaire général et secrétaire du roi Henri VIII d'Angleterre. Cromwell souhaite que le clergé ait “un livre de la Bible de grand volume en anglais, avec ce livre mis en place dans un endroit pratique au sein de ladite église dont vous êtes en charge, pour que vos paroissiens puissent très commodément recourir à ce livre et le lire." La *Grande Bible* devient la première édition autorisée de la Bible en anglais. Ceci signifie que le roi Henri VIII d'Angleterre autorise sa lecture à haute voix dans les services religieux de l'Église d'Angleterre. Elle est aussi la première Bible anglaise imprimée dans une version complète. Elle sera suivie de la *Bible des évêques* (*Bishops' Bible*, 1568) et de la *Bible du roi Jacques* (*King James Bible*, 1611).



William Tyndale (1494-1536), traducteur de la Bible en anglais

William Tyndale est un érudit protestant anglais et un traducteur depuis l'hébreu et le grec vers l'anglais. Traduit directement à partir des textes grecs, le *Nouveau Testament Tyndale* (*Tyndale New Testament*) est considéré comme la première traduction fiable du *Nouveau Testament* en anglais. Après avoir traduit le *Nouveau Testament*, Tyndale débute la traduction de l'*Ancien Testament* à partir des textes hébreux et il en traduit la moitié. Il devient une figure de la Réforme protestante avant d'être condamné à mort pour détention non autorisée des Saintes Écritures en anglais. Après sa mort par pendaison, sa traduction est complétée par l'un de ses assistants. Suite à l'invention récente de l'imprimerie, la *Bible de Tyndale* (*Tyndale Bible*, 1525) devient la première Bible anglaise imprimée. Elle est suivie de la *Grande Bible* (*Great Bible*, 1539) du réformateur anglais Myles Coverdale. Celui-ci base sa propre traduction sur la *Bible Tyndale*, révise les paragraphes litigieux et ajoute les parties manquantes, à savoir certains livres de l'*Ancien Testament* et les *Apocryphes*.



Jacques Amyot (1513-1593), traducteur des œuvres de Plutarque en français

Jacques Amyot est un érudit français et un traducteur depuis le latin vers le français. Après des études à la Sorbonne à Paris, il obtient un doctorat en droit civil à l'Université de Bourges avant de devenir professeur de grec et de latin dans la même université. Sa première traduction est la *Vie de Démétrius* de Plutarque (en 1542). Suit une traduction des *Éthiopiques*, roman grec d'Héliodore d'Émèse (en 1547). Cette traduction lui vaut d'être récompensé par le roi François Ier, qui lui octroie le bénéfice de l'abbaye de Bellozanne en Normandie. Jacques Amyot traduit ensuite la *Bibliothèque historique* de l'historien grec Diodore de Sicile (en 1554) puis *Daphnis et Chloé* du romancier grec Longus (en 1559).

Suit la traduction des *Vies parallèles des hommes illustres*, l'œuvre la plus connue de Plutarque (en 1559-1565), puis des *Œuvres morales*, recueil de textes du même Plutarque (en 1572). La traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* -- un titre souvent abrégé en *Vies parallèles* -- rassemble 50 biographies, dont 46 sont présentées par groupes de deux pour mettre en parallèle les vies de personnalités grecques et romaines, par exemple Thésée et Romulus, Alexandre le Grand et César, ou encore Démosthène et Cicéron. Très appréciée du philosophe Montaigne, cette traduction – quelque peu infidèle selon les normes modernes – se lit comme une œuvre originale. L'édition française est ensuite traduite en anglais par Thomas North sous le titre *Parallel Lives* (en 1579) et cette édition anglaise inspire plusieurs pièces de Shakespeare. Après avoir été le précepteur des fils du roi Henri II, Jacques Amyot est nommé évêque d'Auxerre par le pape Pie V en 1570. Soupçonné d'approuver le meurtre des princes de Guise ordonné par le roi Henri III en 1588, il craint pour sa vie et s'absente d'Auxerre pendant quelque temps. De retour à Auxerre, il meurt paisiblement en 1593 en léguant 1.200 couronnes à l'hôpital d'Orléans, en remerciement pour les douze deniers reçus pendant sa jeunesse lorsqu'il était “pauvre et nu” en route vers Paris.



Marie de Cotteblanche (1520-1584), traductrice d’une œuvre espagnole en français

Marie de Cotteblanche est une traductrice depuis l’espagnol vers le français. Issue d’une famille française noble, elle est la fille de Guy de Cotteblanche, avocat au Parlement de Paris, et de son épouse Catherine Hesseline. Elle étudie les langues, la philosophie, les sciences et les mathématiques. Sa protectrice Marguerite de Saluces lui enseigne l’italien. Le poète français François de Belleforest dédie son poème *La Chasse d’amour* à la famille de Cotteblanche en 1561. La seule traduction connue de Marie de Cotteblanche est la traduction d'un texte à succès, *Coloquios y Diálogos,* écrit par le philosophe espagnol Pedro Mexía en 1547. Cette traduction est imprimée en 1566 par Frédéric Morel sous le titre *Trois dialogues de M. Pierre Messie, touchant la nature du soleil, de la terre et de toutes les choses qui se font et apparaissent en l'air*. La lettre dédicatoire est adressée à Marguerite de Saluces. Très populaire, cette traduction est imprimée 29 fois entre 1566 et 1643.



Anne Bacon (1527-1610), traductrice d'œuvres religieuses en anglais

Anne Bacon est une écrivaine anglaise et une traductrice depuis le latin et l'italien vers l'anglais. Née dans l'Essex en Angleterre, elle est la fille d'Anthony Cooke, le tuteur du fils unique du roi Henri VIII, qui devient plus tard le roi Édouard VI d'Angleterre. Cooke s'assure que tous ses enfants -- quatre fils et cinq filles -- reçoivent une éducation humaniste et apprennent plusieurs langues (le latin, l'italien, le français, le grec et peut-être l'hébreu). Devenue une érudite puritaine (protestante réformée), Anne Bacon traduit d'abord les *Ochines Sermons*, une série de sermons de l'évangéliste italien Bernardino Ochino, devenu un réformateur protestant. Elle traduit ensuite *Apologie of the Anglican Church* (Apologie de l'Église anglicane), un texte rédigé en latin en 1564 par John Jewel, évêque de Salisbury, pour clarifier les différences entre l'anglicanisme et le catholicisme romain. Sa traduction est une étape importante pour la justification intellectuelle du protestantisme en Angleterre et elle contribue au soutien des politiques religieuses de la reine Elizabeth I d'Angleterre. Femme profondément religieuse, Anne Bacon écrit de nombreuses lettres transmettant sa passion pour la religion, y compris des lettres adressées à ses deux fils, Anthony Bacon et Francis Bacon (qui devient un philosophe de renom), avec des conseils sur leur bien-être spirituel et leur vie religieuse.



Thomas North (1535-1604), traducteur des *Vies parallèles* de Plutarque en anglais

Thomas North est un homme de loi anglais et un traducteur depuis le français vers l'anglais. Il traduit d'abord *Reloj de principes* (en 1557), également connu sous le nom de *Libro áureo* (Livre d'or), un recueil de conseils moraux du chroniqueur et moraliste espagnol Antonio de Guevara. North traduit sans doute *Reloj de principes* à partir d'une édition française et non à partir de l'édition originale espagnole, chose courante à l'époque. Sa traduction suivante est *The Morall Philosophie of Doni* (en 1570), une collection indienne de fables animales connue en français sous le titre *Contes et fables indiennes de Bidpaï.* La traduction majeure de North est la traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque sous le titre *Parallel Lives*. Imprimée en 1579, 1595 et 1603, cette édition anglaise est basée sur la traduction française de Jacques Amyot. Selon l'*Encyclopaedia Britannica* dans son édition de 1911: "Il est presque impossible de ne pas surestimer l'influence de l'anglais vigoureux de North sur les écrivains contemporains, et certains critiques lui donnent le nom de premier maître de la prose anglaise." La traduction de North fournit à Shakespeare les matériaux nécessaires à plusieurs de ses pièces, dont *Jules César*, *Coriolan* et *Antoine et Cléopâtre*. La notion de propriété intellectuelle étant très différente de la nôtre, Shakespeare peut faire siens des passages entiers de traductions d'œuvres classiques. Dans *Antoine et Cléopâtre* par exemple, Shakespeare copie ou adapte de nombreux discours traduits par North. *Parallel Lives* est réimprimé en 1895 dans la série Tudor Translations, avec une introduction de l'écrivain anglais George Wyndham.



Margaret Tyler (1540-1590), traductrice d’un roman espagnol en anglais

Margaret Tyler est une traductrice depuis l’espagnol vers l’anglais. Elle est la première femme anglaise à traduire un roman plutôt que des écrits religieux et elle signe cette traduction de son vrai nom, contrairement à tant de traductrices anonymes ou cachées derrière un pseudonyme masculin. On sait très peu de choses sur elle. Elle est probablement une servante de la famille Howard, une famille aristocratique catholique, puisque la lettre de dédicace introduisant sa traduction est adressée à Lord Thomas Howard. La source de sa connaissance de l'espagnol est inconnue. Mais connaître l'espagnol est apprécié des marchands anglais en raison de leurs liens économiques avec l'Espagne, et certaines filles et servantes de marchands apprennent la langue dans ce but.

Margaret Tyler traduit *Espejo de príncipes y caballeros*, roman espagnol de Diego Ortúñez de Calahorra, sous le titre *The Mirrour of Princely Deeds and Knighthood* (Le Miroir des actes princiers et de la chevalerie). Imprimée en 1578, sa traduction assez littérale privilégie la clarté plutôt que l'élégance fluide du texte original et devient un best-seller. Mais les traductrices sont censées traduire la littérature religieuse puisque l'éducation des femmes est censée promouvoir la piété. Certains lecteurs pensent qu’un tel sujet masculin et profane est inapproprié pour une femme. Dans sa *Lettre au lecteur*, Margaret Tyler proteste contre ces critiques et ces restrictions, insiste sur le sérieux et l'importance de l’activité littéraire des femmes et propose que les femmes et les hommes soient traités comme des êtres rationnels égaux. Le deuxième volume du roman d'Ortúñez de Calahorra sera traduit en anglais par le poète gallois Robert Parry, sans doute parce que Margaret Tyler arrive à la fin de sa vie.



Jakub Wujek (1541-1597), traducteur de la Bible en polonais

Jakub Wujek est un prêtre jésuite polonais, un écrivain religieux et un traducteur depuis le latin vers le polonais. Il traduit la Bible en polonais à partir de la *Vulgate* latine après avoir obtenu les autorisations officielles du pape Grégoire XIII et de l'Ordre des Jésuites. Jakub Wujek prend en compte les textes bibliques hébreux et grecs en plus de la *Vulgate* et une première édition de la *Bible de Wujek* (*Biblia Jakuba Wujka*) est achevée en 1593. L'édition complète autorisée est disponible six ans plus tard, en 1599, soit deux ans après le décès de Wujek. La *Bible de Wujek* remplace la *Bible Leopolita* (*Biblia Leopolity*, 1561) en tant que principale Bible utilisée par l'Église catholique romaine en Pologne. Elle est la Bible polonaise officielle pendant quatre siècles avant d'être remplacée par la *Bible du millénaire* en 1965. La *Bible de Wujek* est aussi une œuvre littéraire majeure qui contribue à l’amélioration de la langue polonaise et au développement de l’identité nationale.



Miguel de Cervantes (1547-1616), auteur de *Don Quichotte*, l’un des romans les plus traduits au monde

Miguel de Cervantes est un écrivain espagnol dont le roman *Don Quichotte* est traduit dans de nombreuses langues. Publié en deux volumes à Madrid en 1605 et en 1615, *Don Quichotte* conquiert l’Europe après avoir été traduit en anglais, en français et en italien. L’engouement pour ce roman ne cesse de croître au fil des siècles. De l’avis de certains, il s’agirait du roman le plus lu et le plus traduit au monde, ce qui n’est pas le cas. La palme revient au *Petit prince* de l’écrivain français Antoine de Saint-Exupéry. Le titre du premier volume de *Don Quichotte* dans sa version originale en castillan (qui deviendra l’espagnol) est *El Ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, imprimé en 1605 par Juan de la Cuesta. Le titre du deuxième volume est *El Ingenioso caballero Don Quijote de la Mancha*, imprimé dix ans plus tard. Cervantes se heurte à des difficultés financières au cours de sa longue et aventureuse existence, même avec la célébrité que lui apporte son *Don Quichotte*. Ses éditeurs n’ont pas le même souci. Le roman aurait été publié 30 fois dans sa langue originale au 17e siècle, 40 fois au 18e siècle, 200 fois au 19e siècle et au moins 300 fois au 20e siècle.

Les aventures du chevalier errant sont disponibles en anglais dès 1612, en français dès 1614 et en italien dès 1622. La traduction de Thomas Shelton en anglais est publiée à Londres en 1612 (premier volume) et en 1620 (deuxième volume) sous le titre *The History of the Valorous and Witty Knight-Errant Don Quixote of the Mancha*. Shakespeare a-t-il lu la traduction du premier volume avant son décès le 23 avril 1616, le lendemain du décès de Cervantes? Suit une traduction en français. Le premier volume, traduit par César Oudin, paraît à Paris en 1614 sous le titre *L’Ingénieux don Quixote de la Manche*. Le deuxième volume, traduit cette fois par François de Rosset, paraît en 1618. Vient ensuite une traduction en italien par Lorenzo Franciosini de Castelfiorentino sous le titre *L'Ingegnoso cittadino don Chisciotte della Mancia*, avec une impression à Venise en 1622 (premier volume) et en 1625 (deuxième volume). Suivent des traductions en allemand et en hollandais, toujours au 17e siècle, puis en danois, en polonais, en portugais et en russe au 18e siècle, et enfin dans de nombreuses langues aussi bien majoritaires que minoritaires aux 19e et 20e siècles. Certains mettent la barre très haut, comme l’écrivain russe Alexandre Pouchkine. Au lieu de lire une traduction de *Don Quichotte* en russe, il décide d’apprendre l’espagnol expressément pour pouvoir lire les aventures du chevalier errant dans leur version originale, nous raconte Wikipédia.



Anna Hume (1600-1650), traductrice des poèmes de Pétrarque en anglais

Anna Hume est une écrivaine écossaise et une traductrice depuis le latin vers l'anglais. Née et élevée dans le château de Wedderburn, elle est la fille de l'historien et poète David Hume de Horscroft, une figure politique majeure en Écosse. Anna Hume traduit d'abord les poèmes latins de son père. Puis elle traduit *Les Triomphes* (*I Trionfi*) du poète italien Pétrarque sous le titre *The Triumphs of Love, Chastitie, Death: Translated Out of Petrarch by Mrs. Anna Hume* (Les triomphes de l'amour, de la chasteté, de la mort: traduits de Pétrarque par Mme Anna Hume). Les poèmes de Pétrarque "racontent le triomphe de l'amour sur le poète (Pétrarque tombe amoureux de Laura), remplacé par le triomphe de la chasteté sur la luxure (Laura ne cède pas à l'amour de Pétrarque), et suivi du triomphe de la mort sur Laura (Laura rappelle le pouvoir de la mort à l'auteur et au lecteur)", nous raconte Wikipédia. La traduction d'Anna Hume est imprimée en 1644 par Evan Tyler à Édimbourg. Une œuvre poétique traduite par une femme est très inhabituelle à cette époque mais cette traduction est bien reçue et saluée comme fidèle et pleine d'esprit. Anna Hume supervise aussi la publication posthume du dernier ouvrage historique de son père, *History of the Houses of Douglas and Angus*, imprimé en 1644 par Evan Tyler. L'aristocrate écossais William Douglas critique toutefois ses talents d'éditrice et une controverse s'ensuit.



Les traducteurs de la *Bible du roi Jacques* (1604-1611), nouvelle Bible officielle en anglais

La *Bible du roi Jacques* (*King James Bible*, 1604-1611) est une traduction majeure de la Bible depuis diverses langues (grec, latin, hébreu et araméen) vers l’anglais. Réalisée sous l’égide du roi Jacques Ier d’Angleterre, cette traduction comprend 39 livres pour l'*Ancien Testament* (traduit du grec), 27 livres pour le *Nouveau Testament* (traduit du grec et du latin) et 14 livres pour les *Apocryphes* (traduits de l'hébreu et de l'araméen). Les 47 traducteurs -- tous érudits et membres de l'Église d'Angleterre -- reçoivent des instructions précises pour que cette nouvelle traduction soit conforme à l'ecclésiologie et reflète la structure épiscopale de l'Église d'Angleterre et sa croyance en un clergé ordonné.

La *Bible du roi Jacques* est la troisième Bible anglaise à être approuvée par l'Église anglaise, après la *Grande Bible* (*Great Bible*, 1539) et la *Bible des évêques* (*Bishops’ Bible*, 1568). Elle est aussi un chef-d’œuvre littéraire avec des effets durables sur la langue et la culture anglaises. Elle supplante la *Vulgate* latine en tant que Bible de référence pour les érudits anglais du 18e siècle et devient le livre le plus imprimé de l'histoire au début du 19e siècle. Elle est ensuite remplacée par une version révisée, qui paraît sous le titre *English Revised Version of the King James Bible* (1881-1894). Des érudits américains sont invités à collaborer par correspondance avec un groupe de 50 érudits anglais pour la publication du *Nouveau Testament* en 1881, de l'*Ancien Testament* en 1885 et des *Apocryphes* en 1894. Cette Bible révisée devient la nouvelle version officielle autorisée de la Bible en Angleterre. Les débats sur les différentes versions et traductions se poursuivent à ce jour. Le mouvement King James Only préconise l'utilisation de la *Bible du roi Jacques* originale au lieu d'éditions plus récentes.



Nicolas Perrot d’Ablancourt (1606-1664), traducteur de classiques grecs et latins en français

Nicolas Perrot d'Ablancourt est un écrivain français et un traducteur depuis le grec et le latin vers le français. Dans ses traductions de classiques grecs et latins, il est connu pour souvent modifier ou moderniser les expressions originales pour des raisons de style. Sa méthode s'inspire d'une pratique popularisée par Valentin Conrart, fondateur de l'Académie française, dont Perrot d’Ablancourt est membre. Alors que certains écrivains vantent l'élégance et la subtilité des traductions de Perrot d'Ablancourt, une remarque désobligeante de son compatriote Gilles Ménage donne naissance au terme “belle infidèle”. Ménage écrit que les traductions de Perrot d'Ablancourt “me rappellent une femme que j'aimais beaucoup à Tours, qui était belle mais infidèle” (cité dans Amparo Hurtado Albir, *La Notion de fidélité en traduction*, Didier Érudition, 1990). Le terme “belle infidèle” est ensuite popularisé par le philosophe français Voltaire.



Lucy Hutchinson (1620-1681), traductrice des poèmes de Lucrèce en anglais

Lucy Hutchinson est une poétesse anglaise et une traductrice depuis le latin vers l'anglais. Elle est connue pour sa traduction du poème didactique *De la nature des choses* (*De rerum natura*) du philosophe romain Lucrèce, qui explore la philosophie épicurienne pour expliquer le monde naturel. Les idées épicuriennes de Lucrèce sont en contradiction avec la foi puritaine de Lucy Hutchinson, ce qu'elle souligne dans la dédicace introduisant sa traduction. Cette traduction n'est jamais publiée de son vivant et ses héritiers vendent le manuscrit à la British Library en 1853. Cette traduction est publiée beaucoup plus tard, en 1996, sous la direction du professeur Hugh de Quehen. Les œuvres de Lucy Hutchinson en tant que poète comprennent *Elegies*, un ensemble de poèmes restés eux aussi inédits, et *Order and Disorder*, une interprétation en vers du *Livre de la Genèse* dont cinq chants seulement sont publiés de son vivant. Là aussi, ces deux œuvres sont découvertes beaucoup plus tard par le critique anglais David Norbrook et publiées respectivement en 1997 et en 2001.

Lucy Hutchinson rédige en outre deux mémoires: *On the Principles of the Christian Religion* (Sur les principes de la religion chrétienne), qui expose ses propres idées sur la théologie puritaine de son temps, et *Memoirs of the Life of Colonel Hutchinson* (Mémoires de la vie du colonel Hutchinson), une biographie de son mari qui inclut une description de la vie puritaine. Destinés uniquement à sa famille, ces mémoires sont imprimés en 1806 par l'un de ses descendants et dissipent nombre d'impressions fausses sur l'étroitesse et l'austérité des puritains instruits.



John Dryden (1631-1700), traducteur des œuvres de Virgile en anglais

John Dryden est un poète anglais et un traducteur depuis le latin vers l'anglais. Il devient le premier Poet Laureate (poète officiel) de l'Angleterre en 1668. Ses traductions de classiques latins font connaître Horace, Juvénal, Ovide, Lucrèce et Virgile au monde littéraire anglais. La traduction majeure de Dryden est l'œuvre de Virgile sous le titre *The Works of Virgil,* une traduction qui lui demande quatre ans. Sa publication en 1697 est un événement national. Les dernières traductions de Dryden paraissent en 1700 dans le volume *Fables Ancient and Modern*, avec des fables du poète grec Homère, du poète latin Ovide, du poète italien Boccace, du poète anglais Chaucer et de Dryden lui-même. Dryden définit l'art de la traduction comme le mélange judicieux de deux modes de formulation -- la métaphrase (traduction littérale) et la paraphrase (réécriture avec d'autres mots) -- lors de la sélection d'équivalents pour les expressions utilisées dans la langue d'origine. Selon lui, “lorsque les mots semblent littéralement gracieux, c'est une blessure pour l'auteur de devoir les changer. Mais comme ce qui est beau dans une langue est souvent barbare, voire parfois absurde, dans une autre, il est déraisonnable de limiter le traducteur à la boussole étroite des mots de l'auteur. Il lui suffit de choisir une forme d'expression qui n'en entache pas le sens” (cité dans Christopher Kasparek, *The Translator's Endless Toil*, 1983).



Aphra Behn (1640-1689), traductrice d’œuvres françaises en anglais

Aphra Behn est une dramaturge anglaise et une traductrice depuis le français vers l’anglais et vice versa. Elle est la première femme à vivre de son écriture et de ses traductions. Après avoir travaillé comme espionne à Anvers en Belgique pour le roi Charles II, elle revient à Londres pour un bref séjour dans une prison pour dettes. Elle commence à écrire pour la scène sous le pseudonyme Astrea. Elle écrit et met en scène 19 pièces de théâtre et contribue à bien d'autres pièces. Elle devient une dramaturge connue aux côtés du poète et dramaturge John Dryden (lui aussi traducteur), qui est l’un de ses amis. Après avoir écrit un prologue et un épilogue qui lui valent des ennuis judiciaires lors de la Crise de l'Exclusion, elle décide de se consacrer uniquement à la fiction et aux traductions. Tout au long de sa vie, Aphra Behn brise les barrières culturelles et devient un modèle littéraire pour les femmes.

Aphra Behn traduit en anglais les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de l'astronome français Bernard le Bovier de Fontenelle, sous le titre *A Discovery of New Worlds*, imprimé en 1688. Elle traduit aussi en français le livre *Six Books of Plants* du poète anglais Abraham Cowley, sous le titre *Six livres de plantes*, imprimé en 1689. En proie à une santé défaillante, à la pauvreté et aux dettes, Aphra Behn meurt en avril 1689. Elle est enterrée dans le cloître de l'abbaye de Westminster à Londres au lieu d'être enterrée dans le Poets’ Corner (coin des poètes) à l'intérieur de l'église comme son ami John Dryden. L'inscription sur sa pierre tombale se lit comme suit: “Voici une preuve que l'esprit ne peut jamais être une défense suffisante contre la mortalité.” Beaucoup plus tard, dans son essai *Une chambre à soi* (*A Room of One’s Own*, 1929), l'auteure féministe anglaise Virginia Woolf écrit que “toutes les femmes ensemble devraient laisser des fleurs tomber sur la tombe d'Aphra Behn car c'est elle qui leur a valu le droit de s'exprimer.”



Antoine Galland (1646-1715), premier traducteur des *Mille et une nuits* en français

Antoine Galland est un orientaliste français et un traducteur depuis l'arabe vers le français. Grand voyageur, il traduit *Les Mille et une nuits*, un ensemble de contes populaires compilés en arabe pendant l'âge d'or de l'Islam. Galland traduit d'abord *Sindbad* en 1701 après un voyage à Constantinople (aujourd'hui Istanbul en Turquie) dans les années 1690. Sa traduction des *Nuits arabes* en 1704 est basée sur un manuscrit syrien du 14e siècle. Hanna Diab, un moine chrétien syrien d'Alep, lui raconte d'autres contes de mémoire en 1709. Tous ces contes sont d'origine arabe, persane ou indienne. Le mystère entoure toujours l'origine de certains contes, appelés contes orphelins, par exemple *Aladin*, *Ali Baba* ou même *Sindbad*, qui auraient pu être rédigés par Antoine Galland lui-même à partir de récits oraux.

Publiée entre 1704 et 1717, sa traduction en 12 volumes popularise les contes orientaux et devient un best-seller. Elle est suivie de traductions dans d'autres langues pour faire connaître ces contes dans toute l'Europe. Ces contes sont traduits en anglais en 1706, en allemand en 1712, en italien en 1722, en hollandais en 1732, en russe en 1763 et en polonais en 1768. Toutes ces traductions sont très populaires et influencent les débuts du romantisme. Beaucoup plus tard, *Les Mille et une nuits* sont à nouveau traduites en français par Joseph Charles Mardrus, médecin en Orient et grand voyageur lui aussi. Sa traduction en 16 volumes est publiée entre 1898 et 1904 par Henri Piazza avec de belles illustrations de Léon Carré. Suit une deuxième édition entre 1926 et 1932, tout comme une nouvelle traduction du français vers l'anglais par le poète et traducteur Edward Powys Mathers.



Anne Dacier (1654-1720), première traductrice des poèmes épiques d'Homère en français

Anne Dacier est une philologue française et une traductrice depuis le grec vers le français. Pendant son enfance à Saumur, ville située dans le Pays de la Loire, elle apprend le latin et le grec avec son père Tanneguy Le Fèvre. Celui-ci brave les conventions de son temps puisqu'il lui donne la même éducation qu'à ses frères. Après le décès de son père en 1672, elle déménage à Paris et travaille avec Pierre-Daniel Huet, un ami de son père qui est en charge d'une édition complète de classiques latins. Seule femme de l'équipe, elle annote en latin les éditions du poète Florus (en 1674) et des historiens Dictys de Crète (en 1680), Aurelius Victor (en 1681) et Eutrope (en 1683). Elle débute sa carrière de traductrice en traduisant plusieurs œuvres grecques et latines, dont les poètes grecs Anacréon et Sappho (en 1683) puis les dramaturges romains Plaute (en 1683), Aristophane (en 1684) et Térence (en 1688). Après son mariage avec André Dacier en 1683 et une période de fortes tensions religieuses qui oblige le couple protestant à devenir catholique, elle débute la traduction de *L'Iliade* et de l'*Odyssée*, une tâche monumentale qui dure plus de quinze ans. Publiées en 1699 pour l'*Iliade* et en 1708 pour l'*Odyssée*, ses traductions en prose introduisent le génie d'Homère dans le monde littéraire français et conquièrent un large public dans toute l'Europe.

Suit une autre traduction française du poète et académicien Antoine Houdar de la Motte. Ne connaissant guère le grec, l'homme de lettres base sa traduction en vers sur l'édition en prose d'Anne Dacier, chose courante à l'époque. L'édition abrégée en vers est publiée en 1714, avec un discours écrit du traducteur critiquant les qualités littéraires d'Homère. Très choquée par ces critiques acerbes, Anne Dacier vole au secours d'Homère et les deux traducteurs entament une longue polémique littéraire, justement dénommée Querelle d'Homère. Anne Dacier et Antoine Houdar de la Motte mettent un terme à cette polémique en 1716 lors d'un dîner littéraire auquel ils sont tous deux conviés et célèbrent le génie d'Homère en buvant à sa santé. La traduction d'Anne Dacier sert de base à une traduction en anglais par le poète Alexander Pope, avec publication de l'édition anglaise entre 1715 et 1720 pour l'*Iliade* et en 1725-1726 pour l'*Odyssée*. Au fil du temps, Homère inspire bien d'autres traductions en français, par exemple celle de Leconte de Lisle, poète du Parnasse, avec publication de cette nouvelle traduction en 1868-1869.



Alexander Pope (1688-1744), premier traducteur des poèmes épiques d'Homère en anglais

Alexander Pope est un poète anglais et un traducteur depuis le français vers l'anglais. Il serait le deuxième auteur le plus cité dans l'*Oxford Dictionary of Quotations*, après Shakespeare. Pope lit avidement les œuvres du poète grec Homère, des poètes romains Horace, Juvénal et Virgile et des poètes anglais Chaucer, Shakespeare et Dryden, avant de faire ses premiers pas dans la société littéraire de Londres. Ses deux grandes traductions sont l'*Iliade* et l'*Odyssée*, du français vers l'anglais, à partir des traductions françaises d'Anne Dacier. Fasciné par Homère depuis l'enfance, Alexander Pope commence à traduire l'*Iliade* en 1713. Il reçoit la belle somme de 200 guinées par volume de la part de son éditeur Bernard Lintot, qui publie l'édition anglaise entre 1715 et 1720 à raison d'un volume par an. Pope débute ensuite la traduction de l'*Odyssée* avec un salaire équivalent, et celle-ci est publiée en 1726. Très populaires, ces traductions font connaître Homère au monde littéraire anglais. On apprend toutefois que Alexander Pope n'a traduit lui-même que douze chants (chapitres) de l'*Odyssée*. Il a secrètement demandé l'aide de deux autres poètes et traducteurs, William Broome (qui traduit huit chants) et Elijah Fenton (qui traduit quatre chants). La fuite de ce secret ternit la réputation de Pope pendant quelque temps, tout comme certaines critiques sur le “paradis sauvage” d'Homère réduit à un ordre excessif, mais ceci ne semble avoir aucune incidence sur les ventes de ses traductions.



Giuseppa Barbapiccola (1702-1740), traductrice des *Principes de la philosophie* de Descartes en italien

Giuseppa Barbapiccola (ou Giuseppa Eleonora Barbapiccola) est une philosophe italienne et une traductrice depuis le français vers l'italien. Son oncle est Tommaso Maria Alfani, un prédicateur dominicain de Naples qui est le correspondant et ami du philosophe italien Giambattista Vico. Giuseppa Barbapiccola traduit les *Principes de la philosophie* du philosophe français René Descartes et se sert de cette traduction pour défendre le droit des femmes à l'éducation. Dans sa traduction, publiée en 1722, elle démontre à ses lecteurs et lectrices que la philosophie de Descartes fait l'éloge de l'intellect féminin. Sa traduction lui donne aussi l'occasion d'exprimer ses propres idées. Dans la préface, elle écrit que “les femmes ne doivent pas être exclues de l'étude des sciences, car leur esprit est plus élevé et elles ne sont pas inférieures aux hommes en termes de plus grandes vertus.” Elle défend non seulement le droit à des femmes à l'éducation mais elle veut persuader les femmes elles-mêmes de s'instruire pour devenir plus autonomes. Elle affirme que la nature inhérente des femmes -- et la perception de celles-ci comme le sexe faible -- n'est pas la cause de leur ignorance. La cause de l'ignorance des femmes est l'absence d'éducation ou une mauvaise éducation. Les femmes ont toujours eu la capacité d'apprendre. À cet effet, sa traduction comprend une histoire de l'éducation des femmes et une histoire de la philosophie.



Samuel Johnson (1709-1784), traducteur du récit de voyage de Jerónimo Lobo en anglais

Samuel Johnson est un écrivain anglais et un traducteur depuis le français vers l'anglais. Lors de ses études, son tuteur à l'Université d'Oxford lui demande une traduction latine du *Messiah* du poète anglais Alexander Pope comme exercice pour Noël. Johnson aurait terminé la première moitié de la traduction en un après-midi et la deuxième moitié le lendemain matin. Publiée en 1728, sa traduction lui apporte nombre d'éloges mais pas le bénéfice matériel qu'il espère. Après avoir essuyé un refus pour un emploi en 1734, Johnson passe ses journées avec son ami Edmund Hector, qui vit dans la maison de l'éditeur Thomas Warren. Warren offre à Johnson de contribuer au *Birmingham Journal*, un hebdomadaire qu'il vient de lancer. Johnson propose à Warren une édition anglaise de *Itinerário*, qui est le récit de voyage du missionnaire jésuite portugais Jerónimo Lobo en Éthiopie. Il existe une traduction française de ce récit (*Voyage historique d'Abyssinie*, traduit par Joachim Le Grand en 1728) mais pas de traduction anglaise. Johnson pense qu'une édition courte traduite du français pourrait être "utile et profitable" aux lecteurs anglais. Au lieu d'écrire la traduction lui-même, Johnson la dicte à son ami Edmund Hector, qui révise le texte avant son impression en 1735 sous le titre *A Voyage to Abyssinia*. Mais Johnson est surtout connu pour son *Dictionary of the English Language*, publié en 1755 après neuf ans de travail, et pour ses commentaires sur le théâtre de Shakespeare.



Barbara Sanguszkowa (1718-1791), traductrice d’œuvres françaises en polonais

Barbara Sanguszkowa est une poétesse polonaise et une traductrice depuis le français vers le polonais. Femme noble connue pour sa piété et sa philanthropie, elle finance la restauration d’églises et de couvents catholiques et pose les fondations de nouvelles maisons religieuses. Elle anime aussi un salon littéraire sur le modèle des salons littéraires français de l'époque. Parmi ses invités figurent Stanisław August Poniatowski, futur roi de Pologne, et le poète polonais Ignacy Krasicki. Barbara Sanguszkowa traduit en polonais deux tracts religieux de Louise de La Vallière, ancienne maîtresse du roi Louis XIV devenue carmélite, avec impression de cette traduction en 1743. À la lumière de sa propre expérience, elle écrit un guide pour les mères dont les filles sont sur le point de se marier, sous le titre *Conseils à sa fille avant son mariage*, avec une première édition disponible en 1756 à Varsovie et plusieurs éditions révisées ensuite. Elle écrit aussi des poèmes sur des thèmes variés, publiés avec une introduction de Ignacy Krasicki. Elle traduit également les réflexions du cardinal italien Giovanni Bona sur des thèmes religieux et moraux, puis le manuel de médecine de son médecin personnel Francis Curtius (vers 1760) et enfin le roman épistolaire *Le Comte de Valmont, ou les égarements de la raison* de l’écrivain français Philippe-Louis Gérard. Cette dernière traduction est publiée en deux volumes en 1788.



Catharina Ahlgren (1734-1800), traductrice de recueils de poèmes en suédois

Catharina Ahlgren est une poète féministe suédoise et une traductrice depuis l'anglais, le français et l'allemand vers le suédois. Elle traduit par exemple *Die Prüfung Abrahams* (*L'Épreuve d'Abraham*) du poète allemand Christoph Martin Wieland. Elle dédie son premier poème (écrit en français) à Ulrika de Prusse, reine de Suède, lors de l'anniversaire de la reine en 1764. Devenue journaliste, elle écrit des articles sur le rôle des femmes dans la société et sur l'égalité des sexes pour deux journaux suédois, *Then Swänska Argus* (*Den Svenska Argus* en suédois moderne) et *Samtal emellan Argi Skugga och en obekant Fruentimbers Skugga*. Suite à son second mariage, Catharina Ahlgren acquiert une imprimerie et publie les œuvres de la poétesse féministe suédoise Hedvig Charlotta Nordenflycht, qui est aussi une amie proche avec laquelle elle correspond. Catharina Ahlgren émigre en Finlande en 1782 et poursuit son rôle de pionnière en lançant le premier journal finlandais sous le titre *Om konsten att rätt behaga* (De l'art de bien plaire).



Ignacy Krasicki (1735-1801), traducteur d’œuvres poétiques en polonais

Ignacy Krasicki est un poète polonais et un traducteur depuis plusieurs langues (grec, français, italien, anglais) vers le polonais. Il est considéré comme le prince des poètes des Lumières polonaises. Les Lumières sont un mouvement culturel, philosophique et littéraire qui s’étend à toute l’Europe. Publiées en 1779, ses *Fables et paraboles* lui valent le titre de La Fontaine polonais, du nom du célèbre fabuliste français. Krasicki traduit en polonais plusieurs œuvres du biographe grec Plutarque, des poètes grecs Anacréon, Hésiode et Théocrite et du poète français Boileau, ainsi que la *Divine comédie* du poète italien Dante et *Ossian*, une série de poèmes de l'écrivain écossais James Macpherson. Krasicki est aussi un théoricien de la traduction. Son premier essai est publié en 1772 sous le titre *O przekładaniu ksiąg* (Sur la traduction des livres). Son deuxième essai est publié à titre posthume en 1803 sous le titre *O tłumaczeniu ksiąg* (Sur le fait de traduire des livres). Dans ce deuxième essai, Krasicki écrit que “la traduction est un art à la fois estimable et très difficile, et n'est donc pas le fait d’esprits communs. Elle doit être pratiquée par ceux qui sont eux-mêmes capables d'être auteurs mais qui voient plus d'utilité à traduire les œuvres des autres qu’à écrire leurs propres œuvres, et qui tiennent plus haut que leur propre gloire le service qu'ils rendent à leur pays.”



Claudine Picardet (1735-1820), première traductrice scientifique en français

Claudine Picardet est une érudite scientifique française et une traductrice depuis plusieurs langues (anglais, allemand, italien, suédois et latin) vers le français. Née à Dijon en Bourgogne, elle est à la fois la seule femme siégeant à l'Académie de Dijon et la seule chimiste et minéralogiste maîtrisant cinq langues étrangères. Elle entreprend la traduction en français de la littérature scientifique écrite par des chercheurs étrangers de premier plan. La demande est forte pour la chimie et la minéralogie. Elle traduit en français trois livres et des dizaines d'articles scientifiques disponibles en suédois (ceux de Carl Wilhelm Scheele et Torbern Bergman), en anglais (ceux de John Hill, Richard Kirwan et William Fordyce), en allemand (ceux de Johann Christian Wiegleb, Johann Friedrich Westrumb, Johann Carl Friedrich Meyer et Martin Heinrich Klaproth) et en italien (ceux de Marsilio Landriani).

Sa première traduction est publiée de manière anonyme en 1785, mais son nom est dévoilé dans *Le Journal des savants*. La surprise est grande parce que les femmes de science sont encore rares, et celles qui maîtrisent plusieurs langues sont encore plus rares. Les traductions qui suivent sont signées de son nom, ce qui n'est que justice. Claudine Picardet est régulièrement citée dans *Les Annales de la chimie* pour son apport à la science. Ses traductions sont essentielles pour la diffusion des connaissances scientifiques pendant la Révolution chimique, un mouvement dirigé par Antoine Lavoisier, souvent appelé le père de la chimie moderne, et malheureusement guillotiné en 1794 à la fin de la Révolution française. Veuve en 1796, elle se remarie en 1798 avec le chimiste français Louis-Bernard Guyton de Morveau. Elle organise régulièrement chez elle des salons (réunions) scientifiques et littéraires, d'abord à Dijon puis à Paris après son déménagement dans la capitale, et participe activement à la collecte de données météorologiques tout au long de sa vie.



Johann Gottfried Herder (1744-1803), traducteur d'œuvres poétiques classiques en allemand

Johann Gottfried Herder est un écrivain allemand et un traducteur depuis le latin vers l'allemand. Il étudie à l'Université de Königsberg avec le philosophe allemand Emmanuel Kant, qui est l'un de ses professeurs. Herder écrit ses premières critiques littéraires alors qu'il est professeur dans la ville de Riga (aujourd'hui en Lettonie). Il voyage ensuite en France et rencontre le jeune poète allemand Johann Wolfgang von Goethe à Strasbourg. Herder publie en 1772 son *Traité sur l'origine du langage*, qui établit les fondements de la philologie comparée. Goethe utilise son influence à la cour de Weimar afin d'obtenir un poste de surintendant général pour Herder en 1776. En tant que critique littéraire, Herder contribue aux Lumières, un mouvement culturel, philosophique et littéraire européen, et au Sturm und Drang, un mouvement romantique allemand. Il défend plus tard la Révolution française, ce qui lui vaut l'inimitié de nombreux collègues. Après avoir été théoricien du langage, Herder devient traducteur dans les dernières années de sa vie. Ses deux traductions majeures sont *Terpsichore*, une traduction et adaptation des poèmes latins de l'écrivain allemand Jakob Balde (en 1795-1796), et *Le Cid*, une traduction libre de *El Cantar de Mio Cid*, le plus ancien poème épique castillan (en 1805). Selon Herder, un traducteur doit traduire vers (et non à partir de) sa propre langue, une déclaration émise deux siècles plus tôt par Martin Luther, théologien allemand et premier traducteur de la Bible en allemand.



Johann Heinrich Voss (1751-1826), traducteur de classiques grecs et latins en allemand

Johann Heinrich Voss est un écrivain allemand et un traducteur depuis le grec et le latin vers l'allemand. Il étudie la philologie à l'Université de Göttingen avant d'être nommé recteur à Otterndorf en 1778 puis à Eutin en 1792. Après avoir écrit des poèmes, des essais et des traités, Voss traduit en 1781 l'*Odyssée* d'Homère et fait ainsi connaître le poète épique grec au monde littéraire allemand. Suit en 1793 une traduction de l'*Iliade* publiée avec une traduction révisée de l'*Odyssée*. Voss traduit aussi les *Bucoliques* et les *Géorgiques* du poète romain Virgile en 1789. Après avoir pris sa retraite en tant que recteur en 1802, Voss accepte une chaire de littérature classique à l'Université de Heidelberg en 1805. Son salaire élevé lui permet de se consacrer aux traductions des grands classiques latins et grecs. Il traduit les œuvres d'Ovide (en 1798), de Virgile (en 1799, avec une édition révisée en 1821), d'Horace et Hésiode (en 1806), de Théocrite, Bion de Smyrne et Moschus (en 1808), de Tibulle (en 1810) et de Properce (en 1830). Avec l'aide de ses fils Heinrich et Abraham, il traduit aussi les œuvres du dramaturge anglais William Shakespeare, avec une traduction en neuf volumes publiée entre 1818 et 1829.



Auguste Schlegel (1767-1845), traducteur du théâtre de Shakespeare en allemand

Auguste Schlegel est un poète allemand et un traducteur depuis plusieurs langues (anglais, espagnol, italien et portugais) vers l’allemand. Il est l'un des chefs de file du Cercle d'Iéna, avec les poètes Friedrich Schlegel (son frère cadet), Ludwig Tieck et Novalis. Nommé d'après la ville où ils vivent tous de 1798 à 1804, le romantisme d'Iéna est la première phase du romantisme allemand. Schlegel traduit le théâtre de Shakespeare en allemand entre 1797 et 1810 et ses belles traductions deviendront des classiques allemands. Le jeune compositeur Félix Mendelssohn, alors âgé de 17 ans, s'inspire de sa traduction du *Songe d'une nuit d'été* pour écrire une ouverture de concert. Les traductions de Schlegel sont révisées par son collègue poète et traducteur Ludwig Tieck, et complétées plus tard par Dorothea Tieck (la fille de Ludwig Tieck, elle aussi traductrice) et le poète et traducteur Wolf Heinrich Graf von Baudissin.

Schlegel traduit aussi cinq pièces du dramaturge espagnol Pedro Calderón de la Barca et ses traductions sont publiées en 1803 (premier volume) et en 1809 (deuxième volume) sous le titre *Spanishes Theater* (Théâtre espagnol). Il traduit ensuite des recueils de poèmes italiens (dont ceux de Dante), espagnols et portugais (dont ceux de Luís de Camões) et ses traductions sont publiées en 1804 sous le titre *Blumensträuße italienischer, spanischer und portugiesischer Poesie* (Bouquets de poésie italienne, espagnole et portugaise). Schlegel devient le premier professeur de sanskrit en Europe continentale et traduit les textes sanskrits *Bhagavad Gita* et *Ramayana*, avec publication de ses traductions en 1823 et 1829. Selon l’*Encyclopaedia Britannica* dans son édition de 1911: “L’œuvre poétique de Schlegel est sans importance mais en tant que traducteur poétique il a rarement été égalé.”



François-René de Chateaubriand (1768-1848), traducteur du *Paradis perdu* de John Milton en français

François-René de Chateaubriand est un écrivain français et un traducteur depuis l'anglais vers le français. Il rejoint l'armée contre-révolutionnaire en 1792 lors de la Révolution française. Blessé au siège de Thionville en France, il est transféré à Bruxelles en Belgique, d'où il est transporté convalescent dans l'île de Jersey avant son exil à Londres l'année suivante. Il vit dans un dénuement momentané qui l'oblige à enseigner le français et à devenir traducteur, tout en écrivant son *Essai sur les révolutions* (rédigé en 1794 et publié en 1796) et son *Génie du christianisme* (rédigé entre 1795 et 1799 et publié en 1802), qui seront ses premières publications majeures.

Chateaubriand traduit entre autres *Le Paradis perdu* (*Lost Paradise*) du poète anglais John Milton. Devenu aveugle, Milton débute l'écriture de *Lost Paradise* en 1658 en dictant ses vers à un copiste. Publié en 1667 en dix parties (puis en douze parties en 1674), ce poème épique ne rencontre le succès qu'en 1688, soit huit ans après le décès de Milton. Rédigé en vers non rimés, ce poème a déjà été traduit en français, notamment par le poète Louis Racine (fils du dramaturge Jean Racine) et le poète Jacques Delille, mais la traduction de Chateaubriand devient la plus célèbre. Après ses années d'exil à Londres, Chateaubriand revient en France en 1800 et connaît ses premiers succès littéraires avec *Atala* (en 1801), *René* (en 1802) et *Génie du christianisme* (en 1802). Suivent *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (en 1811) et *Les Natchez* (en 1826). Chef-d'œuvre autobiographique et témoignage historique de premier plan, ses *Mémoires d'outre-tombe*, rédigées entre 1809 et 1841, seront publiées à titre posthume en 12 volumes en 1849 et 1850.



Friedrich Schleiermacher (1768-1834), traducteur des œuvres de Platon en allemand

Friedrich Schleiermacher est un théologien allemand et un traducteur depuis le grec et le latin vers l'allemand. Après des études à l'Université de Halle entre 1787 et 1790, il devient professeur de théologie dans la même université entre 1804 et 1807 avant d'enseigner à l'Université de Berlin entre 1810 et 1834. Sa traduction en six volumes des œuvres du philosophe grec Platon -- avec publication des cinq premiers volumes entre 1804 et 1810 et du sixième volume en 1826 -- a une grande influence sur le romantisme allemand. Schleiermacher développe également sa théorie de la traduction dite “non transparente”. Lors de sa conférence *Des différentes méthodes du traduire* en 1813, il distingue les méthodes de traduction qui amènent l’auteur au lecteur (transparence du sens) de celles qui amènent le lecteur vers l’auteur (grande fidélité au texte source). Schleiermacher privilégie la seconde approche. La distinction qu’il fait entre “domestication” (amener l’auteur au lecteur) et “étrangéisation” (amener le lecteur vers l’auteur) inspire d’éminents théoriciens de la traduction au siècle suivant, par exemple Antoine Berman et Lawrence Venuti.



Ludwig Tieck (1773-1853), traducteur du théâtre de Shakespeare en allemand

Ludwig Tieck est un poète allemand et un traducteur depuis l'anglais et l'espagnol vers l'allemand. Tieck fréquente les Universités de Halle, de Göttingen et d'Erlangen où il étudie Shakespeare et le théâtre élisabéthain. Il est l'un des membres fondateurs du Cercle d'Iéna avec les poètes August Schlegel, Friedrich Schlegel (son frère cadet) et Novalis. Nommé d'après la ville où ils vivent tous de 1798 à 1804, le romantisme d'Iéna est la première phase du romantisme allemand. Tieck écrit *Der blonde Eckbert* (un conte de fées), *Minnelieder aus der schwäbischen Vorzeit* (un essai sur la poésie amoureuse dans la littérature médiévale) et *Phantasus* (un recueil de drames en trois volumes). Il traduit en allemand le roman espagnol *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes avec sa fille Dorothea Tick, elle aussi traductrice, avec publication de cette traduction entre 1799 et 1804. Il traduit aussi des drames élisabéthains, publiés en 1811 en deux volumes sous le titre *Altenglisches Theater*. Il révise la traduction du théâtre de Shakespeare par son collègue poète et traducteur August Schlegel avant sa publication entre 1797 et 1810. Cette belle traduction est complétée par Dorothea Tieck et par le poète et traducteur Wolf Heinrich Graf von Baudissin.



Vassili Joukovski (1783-1852), traducteur de poèmes classiques et modernes en russe

Vassili Joukovski est un poète russe et un traducteur depuis l'anglais et l'allemand vers le russe. Ses traductions libres couvrent un large éventail de poètes allant de poètes anciens tels que Homère et Ferdowsi à ses contemporains Goethe, Schiller et Byron. La première traduction de Joukovski est la traduction russe de l'*Élégie écrite dans un cimetière de campagne* (*Elegy Written in a Country Churchyard*) du poète anglais Thomas Gray. Celle-ci est publiée en 1802 dans *The Herald of Europe*, une revue littéraire fondée et dirigée par Nikolay Karamzin. Le style mélancolique et sentimental de Joukovski, fort original à l'époque, est très apprécié des lecteurs, et Karamzine lui demande en 1808 de devenir le directeur de publication de la revue. Joukovski explore les thèmes, motifs et genres romantiques, en grande partie par voie de traduction, et il introduit le mouvement romantique dans le monde littéraire russe. Il utilise de nombreuses sources pour ses traductions, souvent sans attribution, la notion de propriété intellectuelle étant très différente de la nôtre.

Ses traductions mélodieuses de ballades allemandes et anglaises -- en particulier les ballades *Ludmila* (en 1808) et *Svetlana* (en 1813) -- deviennent des références dans la poésie russe. Toutes deux sont des traductions libres de la ballade *Lenore* du poète allemand Gottfried August Bürger. Joukovski traduit *Lenore* une troisième fois lors de ses efforts pour développer un hexamètre dactylique russe à consonance naturelle. Ses traductions des poèmes de l'écrivain allemand Friedrich Schiller deviennent elles aussi des classiques de la poésie russe. Puis Joukovski traduit en vers le roman en prose *Ondine* de l'écrivain allemand Friedrich de la Motte Fouqué, et cette traduction inspire un livret d'opéra du compositeur russe Tchaïkovski. Au cours des dernières années de sa vie, Joukovski écrit des traductions hexamétriques de l'*Odyssée* du poète épique grec Homère et du *Livre des rois* du poète épique persan Ferdowsi. Publiée en 1849 et critiquée dans un premier temps pour ne pas suivre de près le texte original, sa traduction de l'*Odyssée* devient elle aussi un classique de la poésie russe.



Julia Evelina Smith (1792-1886), traductrice de la Bible en anglais

Julia Evelina Smith est une féministe américaine et une traductrice depuis le latin, le grec et l'hébreu vers l'anglais. Sa famille, les Smith de Glastonbury, vit dans le Connecticut et défend ardemment l'éducation des femmes, le droit de vote des femmes et l'abolitionnisme. Julia Evelina Smith reçoit une bonne éducation, avec une connaissance pratique du latin, du grec et de l'hébreu. Après avoir lu la Bible dans ses langues originales, elle décide d'entreprendre sa propre traduction de la Bible en anglais en mettant l'accent sur le littéralisme. Elle achève sa traduction en 1855, après huit ans de travail. Cette traduction est publiée en 1876, avant la publication de la version anglaise révisée de la *Bible du roi Jacques* (*English Revised Version of the King James Bible*, 1881-1894), qui devient la version officielle autorisée de la Bible en Angleterre. La famille de Julia Evelina Smith est intronisée en 1994 dans le Women's Hall of Fame du Connecticut.



Sarah Austin (1793-1867), traductrice d'œuvres allemandes et françaises en anglais

Sarah Austin est une linguiste anglaise et une traductrice depuis l'allemand et le français vers l'anglais. Enfant, elle étudie le latin, le français, l'allemand et l'italien. Elle épouse le philosophe juridique John Austin en 1819 et correspond de manière extensive avec de nombreux écrivains. Le couple déménage de Londres à Bonn en Allemagne en 1827, vivant en grande partie des revenus de Sarah Austin. Ses traductions de l'allemand vers l'anglais comprennent *Characteristics of Goethe: from the German of Falk, von Müller, [etc.] with notes, original and translated, illustrative of German literature*, œuvre commune du poète allemand Johann Daniel Falk et du médecin allemand Friedrich von Müller (en 1833), *The Story without an End* du philosophe allemand Friedrich Wilhelm Carové (en 1834) et *History of the Popes* de l'historien allemand Leopold von Ranke (en 1840).

L'une de ses traductions du français vers l'anglais est le *Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse*, rédigé en 1832 par le philosophe français Victor Cousin pour le comte de Montalivet, alors ministre français de l'Instruction publique. Cette traduction est publiée en 1834 sous le titre *Report on the State of Public Instruction in Prussia*. Dans la préface de la traduction, Sarah Austin plaide personnellement en faveur de l'instruction publique. Elle plaide pour la création d'un système national d'instruction publique en Angleterre dans un pamphlet publié en 1839 dans la *Foreign Quarterly Review*. Ses autres traductions comprennent des ouvrages du prince allemand Hermann et de l'historien français François Guizot. Elle défend régulièrement ses droits intellectuels en tant que traductrice, écrivant que "cela a été ma pratique invariable, dès que je m'engage à traduire une œuvre, d'écrire à l'auteur, lui annonçant mon intention et ajoutant que s'il voit une omission ou s'il a une correction ou un ajout à faire, ceci dépendra de mon bon vouloir et de mon attention à ses suggestions."

Sarah Austin publie sa propre enquête sur les institutions et les mœurs allemandes en 1854 sous le titre *Germany from 1760 to 1814, or Sketches of German Life, from the Decay of the Empire to the Expulsion of the French* (L'Allemagne de 1760 à 1814, ou esquisses de la vie allemande, de la décadence de l'Empire à l'expulsion des Français). Elle publie aussi de nouvelles éditions des œuvres de son époux John Austin après son décès, et elle révise les deux recueils *Letters from Egypt, 1863-1865* (publié en 1865) et *Last Letters from Egypt* (publié en 1875) de sa fille Lucy Gordon (elle aussi traductrice), qui vit en Égypte depuis 1862 pour raisons de santé.



Louise Swanton Belloc (1796-1881), traductrice d'œuvres anglophones en français

Louise Swanton Belloc est une écrivaine française et une traductrice depuis l'anglais vers le français. Née dans la ville de La Rochelle sur la côte Atlantique, elle reçoit une éducation faisant une large part à la langue anglaise. Elle milite pour l'éducation des femmes et contribue à la création des premières bibliothèques circulantes. Publiée en 1818, sa première traduction est la traduction de *Patriarchal Times; or, the Land of Canaan: a Figurate History*, une réécriture des cinq premiers livres de la Bible par l'écrivaine irlandaise Adelaide O'Keeffe.

Louise Swanton Belloc écrit des articles pour la *Revue encyclopédique*, fondée et dirigée par l'homme de lettres et pédagogue Marc-Antoine Jullien de Paris, tout comme plusieurs livres, par exemple une vie du poète anglais Lord Byron et une série de livres pour enfants. Elle se lie d'amitié avec de nombreuses personnalités littéraires, dont les écrivains français Victor Hugo, Emile Souvestre et Alphonse de Lamartine, l'écrivain anglais Charles Dickens, l'écrivaine anglo-irlandaise Maria Edgeworth et l'écrivaine américaine Harriet Beecher Stowe. Elle traduit en français *La Case de l'oncle Tom*, un roman de Harriet Beecher Stowe qui dépeint les conditions de vie affreuses des esclaves afro-américains. Elle traduit aussi *Cranford*, roman de l'auteure écossaise Elizabeth Gaskell, *Le Vicaire de Wakefield*, roman de l'écrivain irlandais Oliver Goldsmith, *Mélodies irlandaises* du poète irlandais Thomas Moore, ainsi que des œuvres de ses amis Charles Dickens et Maria Edgeworth et des romans de l'écrivain écossais Walter Scott.



Therese Albertine Luise Robinson (1797-1870), traductrice d’œuvres littéraires en allemand

Therese Albertine Luise Robinson est une écrivaine américaine d’origine allemande et une traductrice depuis l’anglais et le serbe vers l’allemand. Née en Allemagne, elle traduit d’abord les romans de l'écrivain écossais Walter Scott *Les Puritains d’Écosse* (*Old Mortality)* et *Le Nain noir* (*The Black Dwarf*), publiés en 1822 sous le pseudonyme Ernst Berthold. Elle écrit aussi une série de critiques littéraires sans les signer. Elle est réticente à utiliser son nom pour publier ses poèmes et nouvelles. Elle invente donc le pseudonyme Talvj -- formé des initiales de son nom de naissance (Therese Albertine Louise von Jacob) -- pour signer son recueil de nouvelles *Psyche* (publié en 1825) et d'autres œuvres. Elle apprend le serbe après avoir lu les traductions et commentaires du philologue allemand Jacob Grimm sur les chansons folkloriques serbes. Elle traduit elle-même des chansons folkloriques serbes avec le soutien et les encouragements du poète allemand Johann Wolfgang von Goethe. Publiée en 1826, sa traduction *Volkslieder der Serben* (Chansons folkloriques des Serbes) est saluée par Goethe et le monde littéraire allemand.

Therese Albertine Luise Robinson épouse le théologien américain Edward Robinson en 1828 et déménage en 1830 dans l’État du Massachusetts aux États-Unis. Elle aide son mari à introduire et publier des ouvrages théologiques allemands. Elle se passionne aussi pour les langues amérindiennes et écrit un manuel à ce sujet. Elle traduit en allemand l’article *On Indian Languages of North America* du linguiste américain John Pickering (paru dans l’*Encyclopedia Americana* en 1830-1831) sous le titre *Über die Indianischen Sprachen Amerikas* (1834). Dans son article, Pickering plaide en faveur d'une transcription phonétique du vocabulaire amérindien afin de remédier aux schémas incohérents adoptés par des universitaires de différentes nationalités.

Therese Albertine Luise Robinson écrit avec son mari une histoire des langues slaves, publiée en 1834, avec une deuxième édition en 1850. Ses poèmes en allemand sont d’abord publiés de manière anonyme en 1836 dans un essai sur la poésie populaire dans les nations allemandes, puis publiés sous forme de livre signé de son vrai nom en 1840. Ces poèmes sont également inclus dans *The Poets and Poetry of Europe*, une anthologie de poèmes traduits publiée en 1845 sous la direction du poète américain Henry Longfellow.



Mary Howitt (1799-1888), traductrice des romans de Fredrika Bremer en anglais

Mary Howitt est une poétesse anglaise et une traductrice depuis l'allemand, le suédois et le danois vers l'anglais. Née dans une famille quaker vivant dans le Gloucestershire en Angleterre, elle commence à écrire des vers dès son plus jeune âge, bien avant la publication de son célèbre poème *L'Araignée et la mouche* (*The Spider and the Fly*, 1828). Elle épouse en 1821 William Howitt, un écrivain quaker avec lequel elle collabore tout en voyageant, sauf lors du voyage de celui-ci en Australie lorsqu'il tente de faire fortune dans cette lointaine contrée entre 1851 et 1854. Leur première collaboration est *The Forest Minstrels and Other Poems* (1821), suivie de *The Desolation of Eyam and Other Poems* (1827) et d'autres publications tout au long de leur vie, par exemple *Abbeys and Castles of Great Britain* (1862). Tous deux se lient d'amitié avec des personnalités littéraires telles que les romanciers Charles Dickens et Elizabeth Gaskell et les poètes Elizabeth Barrett Browning, William Wordsworth et Dorothy Wordsworth.

Lors de son séjour à Heidelberg en Allemagne en 1840, Mary Howitt se familiarise avec la littérature scandinave et elle apprend le suédois et le danois. Elle traduit les romans de l'écrivaine suédoise Fredrika Bremer. Sa traduction en 18 volumes, publiée entre 1842 et 1863, fait connaître Fredrika Bremer au monde littéraire anglais, y compris ses idées en tant que réformatrice féministe. Mary Howitt traduit aussi les contes de l'écrivain danois Hans Christian Andersen, par exemple *Only a Fiddler* (en 1845), *The Improvisators* (en 1845), *Wonderful Stories for Children* (en 1846) et *The True Story of Every Life* (en 1847). Elle traduit également l'histoire de la magie du médecin allemand Joseph Ennemoser (*History of Magics*, 1854) pour le faire connaître auprès du public anglais. Elle reçoit une médaille d'argent de l'Académie littéraire de Stockholm pour transmettre la littérature scandinave par voie de traduction.



Dorothea Tieck (1799-1841), traductrice du théâtre de Shakespeare en allemand

Dorothea Tieck est une traductrice depuis l'anglais et l'espagnol vers l'allemand. Elle aide son père Ludwig Tieck, poète et traducteur allemand, à réviser l'édition allemande du théâtre de Shakespeare traduite par son collègue et ami August Schlegel. Publiée entre 1797 et 1810, cette traduction transforme les pièces de Shakespeare en classiques allemands. Dorothea Tieck la complète plus tard avec l'aide de l'écrivain et traducteur allemand Wolf Heinrich Graf von Baudissin. Sa traduction remarquée de *Macbeth* de Shakespeare est republiée plusieurs fois. Dorothea Tieck et son père traduisent également en allemand le *Don Quichotte* du romancier espagnol Cervantes.

Voici sa traduction d'un des soliloques de Macbeth, telle que citée dans Wikipédia: “Morgen, und morgen, und dann wieder morgen, [Tomorrow, and tomorrow, and tomorrow,] / Kriecht so mit kleinem Schritt von Tag zu Tag, [Creeps in this petty pace from day to day,] / Zur letzten Silb auf unserm Lebensblatt; [To the last syllable of recorded time;] / Und alle unsere Gestern führten Narren [And all our yesterdays have lighted fools] / Den Pfad zum staubigen Tod. Aus, kleines Licht! [The way to dusty death. Out, out, brief candle!] / Leben ist nur ein wandelnd Schattenbild, ein armer Komödiant [Life's but a walking shadow, a poor player] / Der spreizt und knirscht sein Stündchen auf der Bühn und dann nicht mehr [That struts and frets his hour upon the stage] / Vernommen wird; ein Märchen ists, erzählt [And then is heard no more. It is a tale] / Von einem Blödling, voller Klang und Wut, [Told by an idiot, full of sound and fury] / Das nichts bedeutet. [Signifying nothing.]”



Rifa’a al-Tahtawi (1801-1873), traducteur d’ouvrages européens en arabe

Rifa'a al-Tahtawi est un écrivain égyptien et un traducteur depuis le français et l’anglais vers l’arabe. Il vient étudier à Paris pendant cinq ans, entre 1826 et 1831. Selon ses mémoires *Voyage à Paris* (*Rihla*), il étudie l'éthique, la philosophie, les mathématiques et la géométrie, et il lit les œuvres des philosophes Voltaire, Rousseau et Montesquieu. Après son retour au Caire en Égypte, il est l’un des premiers érudits égyptiens à publier des écrits sur les cultures occidentales. Il est aussi l'un des premiers à adopter le modernisme islamique, un mouvement qui tente d’harmoniser les principes de l’Islam avec les théories sociales européennes. Il fonde en 1835 l'École des langues, connue plus tard sous le nom d'École des traducteurs (et intégrée à l'Université d'Ain Shams en 1973). Il supervise la traduction de 2.000 ouvrages étrangers en arabe, notamment des livres militaires, de géographie et d'histoire. Les traductions émanant de l'École des langues contribuent à la mobilisation populaire naissante contre le colonialisme britannique en Égypte.

Outre ses activités de traduction, les œuvres de Rifa’a al-Tahtawi influencent le développement des sciences, du droit, de la littérature et de l'égyptologie dans son pays. Trois de ses livres sont des ouvrages de philosophie politique et morale démontrant que les principes de l'Islam sont compatibles avec le modernisme européen. Ses œuvres introduisent des idées telles que l'autorité laïque, les droits et libertés politiques, l’intérêt public, le bien public et les principes d'une société civilisée moderne. Ses travaux influencent de nombreux érudits et ils annoncent le mouvement de renaissance égyptienne (Al-Nahda) entre 1860 et 1940.



Henry Longfellow (1807-1882), traducteur de la poésie européenne en anglais

Henry Longfellow (ou Henry Wadsworth Longfellow) est un poète américain et un traducteur depuis plusieurs langues (allemand, espagnol, italien, français et portugais) vers l'anglais. Après avoir obtenu un diplôme du Bowdoin College, le jeune Longfellow entame une longue tournée en Europe en 1826. Il voyage en France, en Espagne, au Portugal, en Italie, en Allemagne et en Angleterre tout en apprenant les langues correspondantes dans la foulée, souvent sans instruction formelle. Il revient aux États-Unis en 1829. Il traduit en anglais un classique de la littérature espagnole, *Coplas a la muerte de su padre (Stances sur la mort de son père)* du poète castillan médiéval Jorge Manrique, sous le titre *Verses on the Death of Don Rodrigo Manrique, his Father* (1833). Le premier livre de poésie de Longfellow, *Voices of the Night* (1839), regroupe de nombreux poèmes traduits, auxquels s'ajoutent quelques poèmes originaux.

Devenu professeur de langues modernes au Bowdoin College et au Harvard College, Henry Longfellow ne cesse de faire connaître la poésie européenne par voie de traduction. Il dirige la publication de l'anthologie *The Poets and Poetry of Europe*, une compilation comportant 800 pages de poèmes traduits, dont des poèmes traduits par son collègue et ami Cornelius Conway Felton. Publiée en 1845, cette anthologie souhaite "rassembler, sous une forme compacte et pratique, le plus grand nombre possible de ces traductions anglaises dispersées dans de nombreux volumes et inaccessibles au lecteur général".

Longfellow passe ensuite plusieurs années à traduire en anglais la *Divine comédie* du poète italien Dante. Il organise des réunions hebdomadaires avec le Dante Club, un groupe d'amis qui l'aide à parfaire sa traduction et à réviser les épreuves. Cette traduction en trois volumes est publiée en 1867, avec quatre tirages successifs au cours de la première année. Les dernières années de Longfellow sont consacrées à la traduction des poèmes du célèbre artiste italien Michel-Ange, avec une édition posthume publiée en 1883. En l'honneur du rôle majeur de Longfellow en tant que traducteur et éditeur, l'Université de Harvard fonde le Longfellow Institute en 1994 pour favoriser l'étude des écrits non anglophones aux États-Unis.



Edward FitzGerald (1809-1883), traducteur des poèmes d’Omar Khayyám en anglais

Edward FitzGerald est un poète anglais et un traducteur depuis le persan vers l'anglais et le latin. Son œuvre majeure, *Rubáiyát of Omar Khayyám*, est la première traduction et adaptation en anglais des nombreux poèmes de Omar Khayyám, un mathématicien, astronome et philosophe persan du 11e siècle. FitzGerald autorise quatre éditions de sa traduction (en 1859, 1868, 1872 et 1879). Une cinquième édition posthume (en 1889) est publiée sur la base du manuscrit révisé qu'il a laissé. FitzGerald traduit aussi certains rubáiyát en latin. La traduction de FitzGerald n'est pas notée pour sa fidélité, avec de nombreux vers paraphrasés ou ne correspondant à aucun poème original. On pense maintenant qu’une partie de *Rubáiyát of Omar Khayyám* est la propre création de FitzGerald. Mais cette œuvre reste la traduction la plus populaire des poèmes de Khayyám malgré des traductions plus récentes et plus fidèles.



Carl August Hagberg (1810-1864), traducteur du théâtre de Shakespeare en suédois

Carl August Hagberg est un linguiste suédois et un traducteur depuis l'anglais vers le suédois. Après des études à l'Université d'Uppsala en Suède, il enseigne le grec ancien dans la même université en 1833-1834. Il voyage en Allemagne et en France en 1835-1836 et rencontre des écrivains notables, par exemple Friedrich Wilhelm Joseph Schelling et Ludwig Tieck en Allemagne et Victor Hugo en France. À son retour en Suède, Hagberg devient un ardent défenseur des littératures anglaise et française à une époque où les universités suédoises enseignent surtout la littérature allemande. Hagberg écrit un essai sur la littérature française de son époque sous le titre *Om den nya franska vitterheten* (1837). Il enseigne l'esthétique et les langues modernes à l'Université de Lund en Suède entre 1840 et 1859 avant d'y enseigner les langues nordiques. Il est le premier traducteur des pièces de Shakespeare en suédois, avec une traduction publiée en 12 volumes entre 1847 et 1851. Certains passages sont basés sur les traductions antérieures de Johan Henrik Thomander (vers 1825). Hagberg devient membre de l'Académie suédoise en 1851.



Charlotte Guest (1812-1895), traductrice du *Mabinogion* en anglais

Charlotte Guest est une éducatrice libérale anglaise et une traductrice depuis le gallois ancien vers l'anglais. Née dans une famille aristocratique, elle étudie le latin, le grec, le français et l'italien avec le tuteur de son frère, et l'arabe, l'hébreu et le persan par elle-même. Son premier mari est l'ingénieur gallois John Josiah Guest, dirigeant de la Dowlais Iron Company, une grande entreprise productrice de fer, et connu pour construire des écoles pour les enfants de ses employés. Suite au décès de John Josiah Guest, elle épouse l'érudit classique Charles Schreiber. Après avoir appris le gallois et rencontré des érudits gallois tels que l'historien Thomas Price et l'écrivain Ioan Tegid, elle traduit plusieurs chansons et poèmes médiévaux gallois avec leur soutien et leurs encouragements.

Charlotte Guest débute en 1837 la traduction du *Mabinogion*, une série d'histoires en prose des 12e et 13e siècles compilées à partir de traditions orales plus anciennes. Elle base sa traduction sur la transcription manuscrite faite par Tegid lorsqu'il était un jeune chercheur à l'Université d'Oxford. Sa traduction en sept volumes est publiée entre 1838 et 1845. Une nouvelle édition en 3 volumes est publiée en 1849 par la Tonn Press au Pays de Galles et par Longmans à Londres. Les deux éditions offrent à la fois la transcription galloise et la traduction anglaise, avec de nombreuses notes en bas de page, des illustrations en pleine page et des couvertures en cuir. Une édition en un volume est publiée en 1877 avec la traduction anglaise seulement et devient l'édition standard.



Elizabeth Ashurst (1813-1850) et Matilda Hays (1820-1897), premières traductrices des romans de George Sand en anglais

Elizabeth Ashurst (ou Elizabeth Ann Ashurst Bardonneau), activiste radicale anglaise, et Matilda Hays, romancière féministe anglaise, sont toutes deux traductrices depuis le français vers l'anglais. Elizabeth Ashurst appartient à une famille de militants radicaux qui soutient des causes allant du suffrage féminin au Risorgimento (unification italienne). Elle assiste en 1840 à Londres à la Convention mondiale contre l'esclavage, avec son père William Ashurst et sa sœur Matilda Ashurst, mais n'est pas autorisée à prendre la parole puisque les femmes ne sont pas considérées comme des déléguées à part entière.

Elizabeth Ashurst se lie d'amitié avec Matilda Hays et elles lisent les romans de George Sand. Elles aiment son style de vie indépendant, tout à fait inhabituel au 19e siècle, tout comme sa vision de l'amour libre et les questions politiques et sociales abordées dans ses livres. Elles traduisent ensemble quatre romans de George Sand, à savoir *Spiridion* (même titre en anglais, publié en 1842), *Lettres d'un voyageur* (sous le titre *Letters of a Traveller*, publié en 1847), *Les Maîtres mosaïstes* (sous le titre *The Master Mosaic-Workers*, publié en 1847) et *André* (même titre en anglais, publié en 1847). Elizabeth Ashurst épouse l'artiste français Jean Bardonneau après l'avoir rencontré à Paris en 1847 et meurt en couches en 1850.

Outre les quatre romans de George Sand traduits avec Elizabeth Ashurst, Matilda Hays traduit seule *La dernière Aldini* (sous le titre *The Last Aldini*, publié en 1847), avant sa rencontre avec Elisabeth Ashurst, et traduit seule *La Petite Fadette* (sous le titre *Fadette*, publié en 1851) après le décès d'Elizabeth Ashurst. Tout comme George Sand, Matilda Hays est déterminée à utiliser ses écrits pour améliorer la condition des femmes. Dans son roman *Helen Stanley* (1846), elle écrit que les mères doivent “apprendre à leurs filles à se respecter et à travailler pour leur pain quotidien plutôt que de prostituer leurs personnes et leurs cœurs dans des mariages”. Elle cofonde le *English Woman's Journal*, une revue mensuelle dont elle est la directrice de publication entre 1858 et 1864.



Anna Swanwick (1813-1899), traductrice du théâtre de Goethe et Schiller en anglais

Anna Swanwick est une écrivaine féministe anglaise et une traductrice depuis l'allemand et le grec vers l'anglais. Née à Liverpool en Angleterre, elle déménage en 1839 à Berlin en Allemagne pour étudier l'allemand, le grec et l'hébreu. À son retour en Angleterre en 1843, elle traduit plusieurs pièces des écrivains allemands Johann Wolfgang von Goethe et Friedrich Schiller et les publie en 1843 sous le titre *Selections from the Dramas of Goethe and Schiller*, qui inclut *Le Tasse* (*Torquato Tasso*) et *Iphigénie en Tauride* (*Iphigenia in Tauris*) de Goethe et *La Pucelle d'Orléans* (*Maid of Orleans*) de Schiller. Elle publie en 1850 des traductions en vers blancs d'autres œuvres de Goethe, avec une nouvelle version en 1878. Sa traduction du *Faust* de Goethe est très appréciée et rééditée plusieurs fois. Elle publie en 1865 une traduction en vers blancs de la *Trilogie* du tragédien grec Eschyle, suivie d'une traduction de tout son théâtre en 1873. Elle s'intéresse à de nombreuses questions sociales de son époque, notamment l'éducation des femmes et l'éducation des classes populaires. Elle contribue à ouvrir les conférences du King's College aux femmes. Elle préconise l'étude de la littérature anglaise dans les universités et donne des conférences privées à de jeunes travailleurs et travailleuses.



Benjamin Jowett (1817-1893), traducteur de classiques grecs en anglais

Benjamin Jowett est un éducateur anglais et un traducteur depuis le grec vers l'anglais. Il est nommé professeur de grec à l'Université d'Oxford en 1855. Il traduit les œuvres du philosophe grec Platon et publie une traduction complète des *Dialogues* de Platon accompagnée d'essais introductifs. Il traduit aussi les œuvres de l'historien grec Thucydide sur plusieurs années. Jowett met à profit ses six ou sept semaines de vacances annuelles, souvent passées en compagnie de ses étudiants, pour se consacrer à ses traductions. Il révise à plusieurs reprises les traductions de Platon et de Thucydide et traduit également la *Politique* du philosophe Aristote. En raison de ses fonctions de vice-chancelier à Oxford et d'une santé défaillante à partir de 1887, Jowett privilégie son activité de traduction plutôt que la rédaction de ses propres écrits, à l'exception d'un commentaire sur *La République* de Platon et quelques essais sur Aristote.



Leconte de Lisle (1818-1894), traducteur de classiques grecs en français

Leconte de Lisle (ou Charles Marie René Leconte de Lisle) est un poète français et un traducteur depuis le grec vers le français. Il est l'un des chefs de file du Parnasse, un mouvement qui "apparaît en réaction au lyrisme subjectif et sentimental du romantisme. Ses principes sont la valorisation de l'art poétique par la retenue, l'impersonnalité et le rejet de l'engagement social ou politique. Ce mouvement réhabilite aussi le travail acharné et minutieux de l'artiste" (Wikipédia). Les trois grands recueils de poèmes de Leconte de Lisle sont *Poèmes antiques* (1852), *Poèmes barbares* (1862) et *Poèmes tragiques* (1884). Leconte de Lisle écrit aussi une *Histoire populaire de la Révolution française* et une *Histoire populaire du christianisme*, toutes deux publiées en 1871, puis devient bibliothécaire au Sénat en 1873. Il traduit les poètes de la Grèce antique, par exemple les *Idylles et épigrammes* et les *Odes anacréontiques* du poète Théocrite (en 1861) puis les *Œuvres* du poète Horace (en 1873). Il traduit les œuvres des tragédiens grecs Eschyle (en 1872), Sophocle (en 1877) et Euripide (en 1884). Comme d'autres avant lui, il traduit l'*Iliade* (en 1866) et l'*Odyssée* (en 1868) du poète épique grec Homère. Leconte de Lisle est élu à l'Académie française en 1886 au fauteuil de Victor Hugo.



Isaac Salkinsohn (1820-1883), traducteur d’œuvres littéraires en hébreu

Isaac Salkinsohn est un érudit juif et un traducteur depuis l'allemand et l'anglais vers l'hébreu. Né à Chklow en Biélorussie, il déménage à Vilnius en Lituanie pour étudier l'hébreu et l'allemand. Il traduit la pièce *Intrigue et amour* (*Kabale und Liebe*) du dramaturge allemand Friedrich Schiller. Il déménage ensuite à Londres et se convertit au christianisme en 1849. Il rencontre Peretz Smolenskin, rédacteur en chef de *Ha-Shaḥar*, un périodique mensuel rédigé en hébreu. Après avoir remarqué le talent de Salkinsohn pour la traduction, Smolenskin l'encourage à traduire des œuvres littéraires en hébreu. Ses principales traductions sont la traduction du *Nouveau Testament* (publiée à titre posthume en 1886), la traduction du poème épique *Le Paradis perdu* (*Lost Paradise*) du poète anglais John Milton (en 1871) et la traduction des pièces de Shakespeare *Othello* (en 1874) et *Roméo et Juliette* (en 1878). Salkinsohn est réputé pour sa fidélité au texte original tout en préservant l'esprit de la langue hébraïque en tant que langue biblique et liturgique. Il est également critiqué pour s'être converti au christianisme et pour avoir traduit des œuvres littéraires chrétiennes.



Charles Baudelaire (1821-1867), traducteur des œuvres d’Edgar Allan Poe en français

Charles Baudelaire est un poète français et un traducteur depuis l’anglais vers le français. Son recueil de poèmes *Les Fleurs du mal* (1857) inspire toute une génération. Après avoir lu quelques nouvelles et poèmes d’Edgar Allan Poe en 1847, Baudelaire affirme que l’inspiration à l’origine de ces écrits a longtemps existé dans sa propre imagination. Il voit dans Poe (mort en 1849 à 40 ans) à la fois un précurseur et un frère. Tous deux sont sujets à la mélancolie, à la dépression, à la maladie et à la pauvreté. Baudelaire traduit d’abord les recueils de nouvelles *Histoires extraordinaires* (*Extraordinary Stories*) en 1856 et *Nouvelles histoires extraordinaires* (*New Extraordinary Stories*) en 1857. Il traduit ensuite le roman de Poe *Les Aventures d’Arthur Gordon Pym* (*The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket*) en 1858 puis son poème en prose *Eureka* (même titre en anglais) en 1864. Il traduit enfin son troisième recueil de nouvelles *Histoires grotesques et sérieuses* (*Grotesque and Serious Stories*) en 1864. Les traductions scrupuleuses de Baudelaire font connaître le génie de Poe en France et en Europe. Baudelaire écrit aussi deux essais sur sa poésie. La dernière traduction de Baudelaire est *Confessions d’un mangeur d’opium* (*Confessions of an English Opium-Eater*) de l’essayiste anglais Thomas de Quincey.



Lucy Duff-Gordon (1821-1869), traductrice d’œuvres allemandes en anglais

Lucy Duff-Gordon est une écrivaine anglaise (qui écrit sous le nom de Lucy Gordon) et une traductrice depuis l'allemand et le français vers l'anglais. Son père est le philosophe juridique John Austin et sa mère est l'écrivaine et traductrice Sarah Austin. Elle grandit à Londres entourée des personnalités littéraires fréquentées par ses parents. Sa famille séjourne à Paris puis en Allemagne pendant de longues périodes, ce qui lui permet d’apprendre le français et l'allemand. Elle épouse le fonctionnaire anglais Alexander Duff-Gordon en 1840. Elle est traductrice avant de devenir écrivain. Elle traduit en anglais les livres de l'historien Barthold Niebuhr (*Studies of Ancient Grecian Mythology*, 1839), du prêtre Wilhelm Meinhold (*Mary Schweidler, the Amber Witch*, 1844), du juriste Paul Johann Anselm Ritter von Feuerbach (*Narrative of Remarkable Criminal Trials,* 1846) et de l'historien Leopold von Ranke (*Memoirs of the House of Brandenburg*, 1847). Ce dernier livre est traduit avec la collaboration de son mari. Elle traduit aussi *Souvenirs d’Algérie, 1840-1842* (*The French in Algiers*, 1845) de l’écrivain français Clemens Lamping.

Après avoir contracté la tuberculose, Lucy Duff-Gordon quitte l'Angleterre en 1862 pour s'installer définitivement en Égypte. Dans ses lettres à son mari, sa mère et d'autres membres de la famille, elle offre des descriptions vivantes des mœurs et coutumes locales, avec de nombreuses observations sur la culture et la religion égyptiennes. Après avoir été éditées par sa mère Sarah Austin, ses lettres sont publiées en deux volumes -- *Letters from Egypt, 1863-1865* (en 1865) et *Last Letters from Egypt* (en 1875) -- et rencontrent un grand succès. L'une de ses filles, Janet Ross, s'installe elle aussi en Égypte après avoir épousé le banquier anglais Henry Ross. Devenue historienne et bibliographe, elle publie en 1893 *Three Generations of English Women* (Trois générations de femmes anglaises) pour relater l’histoire de sa propre famille.



Clémence Royer (1830-1902), traductrice de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin en français

Clémence Royer est une érudite autodidacte française et une traductrice depuis l'anglais vers le français. Elle est surtout connue pour la traduction de *On the Origin of Species* (1859) du naturaliste anglais Charles Darwin, dont la théorie sur l'évolution -- à savoir l'adaptation évolutive des espèces vivantes -- suscite un vif intérêt en France. Dans la première édition française (qui se base sur la troisième édition anglaise) parue sous le titre *L'Origine des espèces* (1862), Clémence Royer va au-delà de son rôle de traductrice. Elle ajoute une préface de 60 pages exposant ses propres idées ainsi que des notes explicatives détaillées. Le concept d'évolution progressive promu dans sa préface s'inspire davantage des idées du naturaliste français Jean-Baptiste Lamarck que de celles de Darwin. Après avoir lu sa traduction, Darwin critique le manque de connaissances en histoire naturelle de sa traductrice. Il est également mécontent de la préface et des notes explicatives. Il exige des modifications dans la deuxième édition française (en 1866) pour corriger certaines erreurs et inexactitudes.

La troisième édition française (en 1873) est produite sans le consentement de Darwin, avec une nouvelle préface qui lui déplaît tout autant et l'oubli des ajouts présents dans les quatrième et cinquième éditions anglaises. Cette traduction ne comprend qu'une annexe recensant les ajouts de la sixième édition anglaise (en 1872). Les trois premières éditions françaises sont publiées par Guillaumin. La quatrième édition française est publiée par Flammarion en 1883, l'année du décès de Darwin, et régulièrement rééditée jusqu'en 1932. Sa traduction controversée fait la renommée de Clémence Royer, qui écrit nombre d'articles pour diverses revues et donne des conférences sur la philosophie, le féminisme et les sciences, y compris le darwinisme.



Katherine Prescott Wormeley (1830-1908), traductrice des romans de Balzac en anglais

Katherine Prescott Wormeley est une infirmière américaine et une traductrice depuis le français vers l'anglais. Née en Angleterre et fille d'un officier de marine, elle émigre très jeune aux États-Unis. Elle devient infirmière au sein de la Commission sanitaire américaine (U.S. Sanitary Commission) pendant la guerre de Sécession et publie un livre à ce sujet sous le titre *The U.S. Sanitary Commission* (1863). Elle publiera plus tard sa correspondance sous le titre *Letters from Headquarters during the Peninsular Campaign. The Other Side of the War* (1888) pour montrer “l’autre côté de la guerre”. Elle est également traductrice de classiques de la littérature française. Elle traduit tous les romans d'Honoré de Balzac et sa traduction est publiée en 40 volumes entre 1883 et 1897. Elle traduit aussi le théâtre de Molière, avec une traduction publiée en six volumes en 1892. Elle traduit enfin les *Mémoires de Saint-Simon* du duc de Saint-Simon, tout comme plusieurs romans d'Alexandre Dumas et Alphonse Daudet. Elle écrit une biographie de Balzac publiée en 1892 sous le titre *Life of Balzac*.



Mary Louise Booth (1831-1899), traductrice d’ouvrages français en anglais

Mary Louise Booth est une écrivaine américaine et une traductrice depuis le français vers l’anglais. Née à Millville (aujourd'hui Yaphank) dans l'État de New York, elle est d'origine française du côté de sa mère. Elle déménage à New York à l'âge de 18 ans. Elle écrit de nombreux articles pour des journaux et magazines et traduit une quarantaine de livres. Elle traduit par exemple les ouvrages des écrivains français Joseph Méry et Edmond About et ceux du philosophe français Victor Cousin. Elle contribue aussi à la série de traductions de classiques français entreprise par le traducteur américain Orlando Williams Wight. Elle écrit une histoire de la ville de New York sous le titre *History of the City of New York*. Publié en 1859, ce livre devient un best-seller.

Lorsque la guerre de Sécession éclate en 1861, elle traduit en très peu de temps *Un Grand peuple qui se relève*, le livre de l'avocat français anti-esclavagiste Agénor de Gasparin publié la même année, en travaillant vingt heures par jour pendant une semaine. L'édition anglaise est publiée en quinze jours par l'éditeur américain Scribner's sous le titre *The Uprising of a Great People*. Mary Louise Booth traduit ensuite d'autres ouvrages sur le même sujet, dont *L'Amérique devant l'Europe* d'Agénor de Gasparin sous le titre *America before Europe* (1861), les deux volumes de *L’Abolition de l’esclavage* d’Augustin Cochin sous les titres *Results of Emancipation* et *Results of Slavery* (1862) et enfin *Paris en Amérique* d’Édouard Laboulaye sous le titre *Paris in America* (1865). Elle reçoit les éloges du président Abraham Lincoln, du sénateur Charles Sumner et d'autres hommes d'État. Sumner lui écrit une lettre déclarant que ses traductions sont plus précieuses pour la cause anti-esclavagiste “que la cavalerie numide pour Hannibal”.

Mary Louise Booth traduit aussi d'autres livres en français, dont les ouvrages religieux d'Agénor de Gasparin (écrits avec sa femme), les *Contes bleus* d’Édouard Laboulaye (sous le titre *Fairy Book*), les *Contes du Petit Château* de l'éducateur Jean Macé (sous le titre *Fairy Tales*), l'*Histoire de France* de l'historien Henri Martin (sous le titre *History of France*) et enfin les *Lettres provinciales* du philosophe Blaise Pascal (sous le titre *Provincial Letters*). Elle devient la première rédactrice en chef du magazine féminin américain *Harper's Bazaar*, de 1867 jusqu'à son décès en 1899. Sous sa direction, le magazine hebdomadaire (qui deviendra mensuel en 1901) devient une institution de la mode. Après avoir vécu de peu pendant des décennies en tant qu'écrivaine et traductrice, elle touche enfin le meilleur salaire gagné par une femme en Amérique.



Francesca Alexander (1837-1917), traductrice du folklore toscan en anglais

Francesca Alexander est une écrivaine et illustratrice américaine et une traductrice depuis l'italien vers l'anglais. Née à Boston dans l'État du Massachusetts aux États-Unis, elle déménage à l'âge de 16 ans avec sa famille à Florence en Italie. Elle commence à collectionner les chansons folkloriques, les histoires, les contes et les coutumes de Toscane, région dont Florence est la capitale, et les traduit en anglais en les illustrant de ses propres dessins. Elle rencontre le critique d'art anglais John Ruskin en 1882. S'ensuit une grande amitié et une correspondance assidue. Ruskin achète ses trois manuscrits et publie *The Story of Ida* (1883), *Roadside Songs of Tuscany* (1884-1885) et *Christ's Folk in the Apennines* (1887-1889). Après le décès de Ruskin, Francesca Alexander publie elle-même *Tuscan Songs* (1897) et *The Hidden Servants and Other Very Old Stories Told Over* (1900). Sa santé décline et elle devient aveugle à la fin de sa vie. Ses archives appartiennent désormais au Boston Athenaeum, l'une des plus anciennes bibliothèques indépendantes des États-Unis.



Ellen Francis Mason (1846-1930), traductrice des œuvres de Platon et Socrate en anglais

Ellen Francis Mason est une philanthrope américaine et une traductrice depuis le grec vers l'anglais. Elle vit à Boston dans l'État du Massachusetts aux États-Unis. Elle est administratrice du Radcliffe College, un collège d'arts libéraux destiné aux femmes et situé non loin de l'Université de Harvard. Elle participe activement aux activités sociales de son temps et se lie d'amitié avec la romancière américaine Sarah Orne Jewett. Elle traduit plusieurs œuvres des philosophes grecs Platon et Socrate. Ses traductions, qui comprennent de nombreuses notes, sont publiées de manière anonyme en 1879 par l'éditeur américain Scribner's mais son identité en tant que traductrice est connue dès l'année suivante dans les bibliothèques américaines. Dans une note de son roman *The Just City* (Tor Books, 2015), la romancière américaine Jo Walton écrit que la vie d'Ellen Francis Mason est “un exemple-type de la difficulté pour les femmes de mener une vie de l'esprit”.



Yan Fu (1854-1921), traducteur d'œuvres en sciences sociales en chinois

Yan Fu est un écrivain chinois et un traducteur depuis l'anglais vers le chinois. Il est l'un des premiers étudiants chinois envoyés en Angleterre pour étudier la navigation et la marine. Il découvre les œuvres des penseurs européens et leurs idées politiques, économiques et sociales. Il entreprend de les traduire lors de son stage à l'Académie de marine de Greenwich et poursuit ces traductions tout au long de sa vie. Devenu officier de marine, il introduit les idées occidentales en Chine. Il est l'un des membres du mouvement réformiste chinois qui prône une société fondée sur le modèle occidental. Il soutient ce mouvement par la traduction plutôt que par la vie politique. Après la première guerre mondiale, il sera toutefois déçu du comportement des nations occidentales. Ses traductions en chinois font connaître des penseurs européens -- essentiellement anglais -- tels que les économistes Adam Smith (*La Richesse des nations -- The Wealth of Nations*), John Stuart Mill (*De la liberté -- On Liberty*) et William Stanley Jevons (*Primer of Logic*), le sociologue Herbert Spencer (*Principes de sociologie -- Study of Sociology*), le naturaliste Charles Darwin (*L'Origine des espèces -- On the Origin of Species*), le biologiste Thomas Henry Huxley (*Evolution and Ethics*) et le juriste Edward Jenks (*A History of Politics*). Il traduit aussi en chinois le traité de théorie politique *De l'esprit des lois* du philosophe français Montesquieu.

Dans la préface de sa traduction de *Evolution and Ethics* publiée en 1898, il développe sa théorie de la traduction à trois facettes, basée sur sa propre expérience. La première facette est la fidélité, à savoir une traduction fidèle à l'original en esprit. La deuxième facette est l'expressivité, à savoir une traduction accessible au lecteur. La troisième facette est l'élégance, à savoir une traduction rédigée dans une langue "éduquée". De ces trois facettes, la seconde facette lui paraît la plus importante. Si le sens du texte traduit n'est pas accessible au lecteur, il n'y a aucune différence entre avoir traduit le texte et ne pas l'avoir traduit du tout. Selon Yan Fu, afin de faciliter la compréhension, l'ordre des mots peut être changé, des exemples chinois peuvent remplacer les exemples anglais, et les noms propres chinois peuvent être modifiés pour être plus compréhensibles. Sa théorie aura un grand impact dans le monde entier, mais sera parfois étendue à tort à la traduction des œuvres littéraires.



Eleanor Marx (1855-1898), traductrice des œuvres de Karl Marx en anglais

Eleanor Marx est une écrivaine anglaise et une traductrice depuis l'allemand, le français et le suédois vers l'anglais. Née à Londres et connue dans sa famille sous le nom de Tussy, elle est la fille cadette de Karl Marx et joue souvent dans le bureau de son père pendant qu'il écrit *Le Capital* (*Das Kapital*), texte fondateur du marxisme. Selon Rachel Holmes, la biographe d'Eleanor Marx, l'intimité de Tussy avec Marx pendant l'écriture du *Capital* favorise sa connaissance de l'histoire économique, politique et sociale britannique dès son plus jeune âge. Tussy et *Le Capital* grandissent ensemble, écrit sa biographe dans *Eleanor Marx: A Life* (Bloomsbury, 2014). Eleanor Marx devient la secrétaire de son père à l'âge de 16 ans et l'accompagne dans les conférences qu'il donne dans divers pays. Elle traduit certaines parties du *Capital* de l'allemand vers l'anglais. Elle révise les traductions des conférences de son père avant leur publication. Après le décès de Karl Marx en 1883, elle publie les manuscrits inachevés de son père puis l'édition anglaise du *Capital* en 1887.

Eleanor Marx parle couramment plusieurs langues, dont l'anglais, l'allemand, le français et le norvégien. Elle traduit d'autres œuvres politiques et littéraires. Elle rencontre le socialiste révolutionnaire français Prosper-Olivier Lissagaray, réfugié en Angleterre après avoir participé à la Commune de Paris en 1871. Elle traduit en anglais son *Histoire de la Commune de 1871* sous le titre *History of the Paris Commune of 1871*, avec publication de l'édition anglaise en 1876. Elle participe à la fondation de l'Internationale ouvrière à Paris en 1889. Elle est l'auteure d'écrits politiques, seule ou avec le marxiste anglais Edward Aveling. Elle traduit aussi des œuvres littéraires, par exemple le roman *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, dont elle assure la première traduction en anglais, publiée en 1886. Elle apprend expressément le norvégien pour traduire en anglais les œuvres du dramaturge Henrik Ibsen. Elle traduit par exemple *Un Ennemi du peuple* sous le titre *An Enemy of the People* (publié en 1888) et *La Dame de la mer* sous le titre *The Lady from the Sea* (publié en 1890). Elle se suicide à l'âge de 43 ans après avoir découvert qu'Edward Aveling, devenu son compagnon, a secrètement épousé une jeune actrice l'année précédente.



Dorothy Bussy (1865-1960), traductrice des œuvres d’André Gide en anglais

Dorothy Bussy (née Dorothy Strachey) est une romancière anglaise et une traductrice depuis le français vers l’anglais. Elle est membre du Bloomsbury Group, un groupe d’écrivains vivant à Bloomsbury, un district de Londres. Ses membres fondateurs sont les écrivains Virginia Woolf, John Maynard Keynes, E. M. Forster et Lytton Strachey (le frère de Dorothy Bussy). Dorothy Strachey épouse en 1903 le peintre français Simon Bussy, élève de Gustave Moreau et ami de Henri Matisse. Simon et Dorothy Bussy déménagent à Roquebrune (devenu Roquebrune-Cap-Martin) dans le sud de la France. Leur maison devient le lieu de rencontre de nombreux écrivains et artistes français et anglais. Simon Bussy peindra les portraits de plusieurs membres du Bloomsbury Group, dont les écrivains André Gide, Roger Martin du Gard et Paul Valéry.

Écrit en 1933, refusé par Gallimard et publié quinze ans plus tard chez Stock, *Olivia* est l’unique roman de Dorothy Bussy. Il paraît d’abord en français en 1949 avant de paraître en anglais en 1950 chez Hogarth Press, la maison d'édition fondée par Leonard et Virginia Woolf. La version anglaise est dédiée “à la très chère mémoire de Virginia W.” Le roman met en scène la passion d’une jeune pensionnaire anglaise pour l’une de ses enseignantes françaises. Malgré le scandale qui s’ensuit, il est suivi d’un film français en 1951 sous la direction de Jacqueline Audry. L’association littéraire Publishing Triangle classe en 1999 ce roman dans les 100 meilleurs romans lesbiens et gays, à la 35e place. Dorothy Bussy publiera plus tard chez Gallimard *Fifty Nursery Rhymes* (1951), un recueil de textes courts permettant aux étudiants français de se perfectionner en anglais.

Elle est une amie proche de l'écrivain français André Gide, rencontré en 1918 et avec lequel elle échange une correspondance assidue pendant plus de trente ans. Elle devient la traductrice attitrée des œuvres de Gide en anglais, à commencer par son roman *L’École des femmes,* paru en anglais en 1929 sous le titre *The School for Wives* avant même son édition française. Leur correspondance sera publiée dans *Selected Letters of André Gide and Dorothy Bussy* (1983). L’édition française de cette correspondance paraît en trois volumes chez Gallimard entre 1979 et 1988. Les lettres originales sont conservées à la British Library.



Joseph-Charles Mardrus (1868-1949), traducteur des *Mille et une nuits* en français

Joseph-Charles Mardrus est un orientaliste français et un traducteur depuis l'arabe vers le français. Après une enfance en Égypte et des études au Liban, il est médecin au Maroc et en Extrême-Orient pour le gouvernement français. Éminent orientaliste, il s'installe plus tard à Paris et insuffle son amour de l'Orient dans la société parisienne. Sa traduction majeure est la traduction des *Mille et une nuits* de l'arabe en français sous le titre *Le Livre des mille et une nuits*. Cette traduction en 12 volumes est publiée entre 1898 et 1904 par Henri Piazza. Suit une deuxième édition publiée entre 1926 et 1932. La traduction française de Mardrus est ensuite traduite en anglais par le poète et traducteur Edward Powys Mathers, chose courante à l'époque, avec publication de *One Thousand and One Nights* en 1923. La traduction de Mardrus est mentionnée par Marcel Proust dans son roman *À la recherche du temps perdu*. Elle est saluée comme plus élégante que la traduction d'Antoine Galland publiée deux siècles plus tôt, entre 1704 et 1717. Tout comme Galland, Mardrus insère quelques éléments de son cru pour satisfaire les goûts de son temps. Sa traduction est maintenant moins appréciée que d'autres traductions plus littérales.



Ivan Bounine (1870-1953), traducteur de recueils de poèmes en russe

Ivan Bounine est un écrivain russe et un traducteur depuis l'anglais vers le russe. Selon Wikipédia, “il est connu pour l'art strict avec lequel il suit la tradition russe classique dans l'écriture de sa prose et de sa poésie. Il est une figure vénérée parmi les émigrés blancs anti-communistes, les critiques littéraires européens et nombre de ses collègues écrivains, qui le considèrent comme un véritable héritier de la tradition du réalisme russe établie par Tolstoï et Tchekhov.” Bounine reçoit le prix Pouchkine à deux reprises. Il reçoit le prix Pouchkine en 1903 pour son recueil de poèmes *Automne* (publié en 1901) et pour sa traduction du recueil *Le Chant de Hiawatha* (*The Song of Hiawatha*) du poète américain Henry Longfellow. Il reçoit à nouveau le prix Pouchkine en 1909 pour son recueil *Poèmes, 1903-1906* et pour ses deux traductions du poème *The Golden Legend* de Longfellow et de la pièce *Caïn* du poète anglais Lord Byron. Bounine rejoint l'Académie russe la même année. Il traduit aussi les recueils du poète anglais Alfred Tennyson et des poètes français François Musset et François Coppée.

Ivan Bounine est le premier écrivain russe à recevoir le prix Nobel de littérature en 1933 lors de son exil en France, “pour avoir suivi et développé avec chasteté et art les traditions de la prose classique russe”. Ses dernières années sont consacrées à l'écriture d'un livre de mémoires sur le dramaturge russe Anton Tchekhov, qui est à la fois son ami et son influence majeure. Après le décès de Bounine, ce livre est achevé par son épouse Vera Mouromtseva et par le jeune écrivain russe Leonid Zurov. L'édition russe est publiée à New York en 1955. Ce livre sera traduit en anglais par le professeur Thomas Gaiton Marullo sous le titre *About Chekhov: The Unfinished Symphony* (2007). Vera Mouromtseva écrit une biographie de son mari sous le titre *The Life of Bunin*. Bounine devient le premier écrivain russe en exil à être publié officiellement en Union soviétique. Les neuf volumes fortement censurés de ses œuvres complètes sont publiés à Moscou en 1965. Ses livres controversés, y compris son journal anti-bolchévique *Jours maudits*, qui couvre la période 1918-1920, restent interdits en Union soviétique jusqu'à la fin des années 1980.



Tadeusz Boy-Żeleński (1874-1941), traducteur de de la littérature française en polonais

Tadeusz Boy-Żeleński est un poète polonais et un traducteur depuis le français vers le polonais. Pédiatre de profession, il est une personnalité notable à la fois au sein du mouvement moderniste de la Jeune Pologne et sur la scène littéraire polonaise. Au fil des ans, il traduit une centaine de classiques de la littérature française, considérés aujourd'hui comme faisant partie des meilleures traductions de la littérature étrangère en polonais. Il traduit notamment les œuvres du poète François Villon, des écrivains Rabelais et La Rochefoucauld, des philosophes Montaigne et Montesquieu et des romanciers Stendhal, Balzac et Proust. Il traduit aussi tout le théâtre des dramaturges Molière, Racine, Marivaux et Beaumarchais, ainsi que les œuvres complètes des philosophes Voltaire, Descartes et Pascal. Il est élu membre de l'Académie polonaise de littérature en 1933. Au début de la seconde guerre mondiale en 1939, il déménage dans la ville polonaise de Lwów (aujourd'hui Lviv en Ukraine) et rejoint l'Université de Lwów en tant que directeur du département de littérature française. Il meurt fusillé par les Allemands en juillet 1941 pendant l'occupation nazie de la Pologne, tout comme 24 autres professeurs d’université polonais, dans ce qu’on appelle le massacre des professeurs de Lwów.



Shaul Tchernichovsky (1875-1943), traducteur de classiques littéraires en hébreu

Shaul Tchernichovsky est un poète russe écrivant en hébreu et un traducteur depuis plusieurs langues (allemand, anglais, français, grec, latin et russe) vers l'hébreu. Médecin de profession, il publie ses premiers poèmes à Odessa en Ukraine entre 1890 et 1892. Il étudie la médecine à l'Université de Heidelberg en Allemagne entre 1899 et 1906 puis poursuit ses études à Lausanne en Suisse avant de revenir en Russie. Il est médecin militaire pendant la première guerre mondiale. Il vit en Amérique en 1929-1930 puis il émigre en Palestine en 1931 avant de s'installer définitivement à Tel-Aviv en tant que médecin. Il publie des articles dans le journal *Hatekufa* entre 1925 et 1932 et révise les entrées médicales de l'encyclopédie hébraïque *Eshkol*. Ses poèmes célébrant la nature sont influencés par la culture grecque antique. Il traduit les œuvres du poète épique grec Homère, du tragédien grec Sophocle, du poète latin Horace, des poètes anglais Shakespeare, Byron et Shelley, du poète russe Pouchkine, des poètes allemands Goethe et Heine, du dramaturge français Molière et d'autres. Sa traduction de l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère en hébreu est particulièrement appréciée. Tchernichovsky est actif dans plusieurs organisations d'écrivains et membre du Comité de la langue hébraïque. Il révise le manuel de terminologie en hébreu consacré à la médecine et aux sciences naturelles. Suite à son décès en 1943, la municipalité de Tel-Aviv donne son nom à un prix de traduction.



Florence Ayscough (1878-1942), traductrice de recueils de poèmes chinois en anglais

Florence Ayscough est une sinologue américaine et une traductrice depuis le chinois vers l'anglais. Née à Shanghaï en Chine d'un père canadien et d'une mère américaine, elle déménage aux États-Unis à l'âge de 9 ans. Elle suit sa scolarité dans la Shaw School de Brookline dans l'État du Massachusetts, où elle rencontre la future poète américaine Amy Lowell. Toutes deux échangeront une correspondance assidue, publieront un livre ensemble et seront amies pour la vie. Florence Ayscough retourne en Chine à l'âge de 20 ans pour y poursuivre ses études. Puis elle enseigne l'art chinois et la littérature chinoise et donne des conférences à Londres, à Paris, à Berlin et à New York. Elle est nommée professeure de littérature chinoise à l'Université de Chicago en 1938 et fait connaître des peintres chinois auprès du public américain, par exemple les œuvres du peintre et poète Xu Gu. Elle tente également de corriger les stéréotypes négatifs véhiculés sur la civilisation chinoise.

Œuvre commune de Florence Ayscough et de son amie Amy Lowell, *Fir-Flower Tablets: Poems Translated from the Chinese* (1921) regroupe des poèmes chinois anciens traduits par Florence Ayscough et mis en vers par Amy Lowell. Puis Florence Ayscough publie *The Autobiography of a Chinese Poet* (1932) et *Travels of a Chinese Poet* (1934), deux livres consacrés à Du Fu, poète chinois du 8e siècle, avec des traductions de ses œuvres. Florence Ayscough écrit aussi des livres sur la société chinoise, par exemple *A Chinese Mirror* (1925), qui est une analyse de la structure du gouvernement et de la société chinoise, et *Chinese Women Yesterday and To-day* (1937), un livre consacré aux femmes chinoises notables du passé et du présent. Après son décès, son époux Harley Farnsworth MacNair compile sa correspondance avec son amie Amy Lowell et la publie en 1946. Il publie aussi une biographie de sa femme sous le titre *The Incomparable Lady* et donne sa collection de 1.292 ouvrages chinois à la Bibliothèque du Congrès.



Aniela Zagórska (1881-1943), traductrice des romans de Joseph Conrad en polonais

De nationalité polonaise, Aniela Zagórska est une traductrice depuis l’anglais vers le polonais. Elle traduit en polonais presque tous les romans écrits par son oncle Joseph Conrad, un romancier polono-britannique d’expression anglaise, entre 1923 et 1939. Au début de la première guerre mondiale en 1914, Conrad revient dans sa Pologne natale pour la première fois depuis 1874. Lui et sa famille se réfugient à Zakopane, une station balnéaire au sud de la Pologne. Ils vivent dans une pension gérée par la mère d'Aniela Zagórska, qui introduit Conrad auprès d'autres écrivains et artistes polonais réfugiés. Aniela Zagórska tient compagnie à son oncle, lui fournit des livres et devient sa traductrice. Selon Conrad, la traduction, au même titre que les autres arts, implique des choix, et ces choix impliquent une interprétation. Conrad donne donc ce conseil à sa nièce: “Il vaut mieux interpréter que traduire. Il s’agit donc de trouver les équivalents. Et là, ma chère, je vous prie, laissez-vous guider plutôt par votre tempérament que par une conscience sévère” (cité dans Zdzisław Najder, *Joseph Conrad: A Life*, 2007).



Fan Noli (1882-1965), traducteur de classiques littéraires en albanais

Fan Noli est un écrivain albanais et un traducteur depuis le grec, l'arabe et l'espagnol vers l'albanais et l'anglais. Jeune homme, il voyage autour de la Méditerranée et vit à Athènes en Grèce, à Alexandrie en Égypte et à Odessa en Ukraine tout en gagnant sa vie comme acteur et comme traducteur. Suite à l'opposition de l'Église orthodoxe grecque à la cause nationaliste albanaise, Noli fonde en 1908 l'Église orthodoxe d'Albanie. Il traduit la liturgie grecque en albanais pour contrer l'influence grecque. Il devient le premier ministre d'Albanie en 1924 pendant la Révolution de juin. Il consolide l'albanais comme langue nationale en traduisant des classiques de la littérature mondiale, par exemple les œuvres du dramaturge anglais Shakespeare, de l'écrivain persan Omar Khayyám, du romancier espagnol Vicente Blasco Ibáñez et de bien d'autres. Il écrit des livres en anglais sur Shakespeare, sur le compositeur allemand Beethoven et sur le héros national albanais Skanderbeg.

Fan Noli rédige aussi des textes religieux et traduit le *Nouveau Testament* en anglais, publié en 1961 sous le titre *The New Testament of our Lord and Savior Jesus Christ from the approved Greek text of the Church of Constantinople and the Church of Greece* (Le Nouveau Testament de notre seigneur et sauveur Jésus-Christ à partir du texte grec approuvé par l'Église de Constantinople et l'Église de Grèce). Il s'installe définitivement aux États-Unis dans les années 1930. Il quitte la vie politique, obtient la nationalité américaine et se consacre à ses activités littéraires. Deux jours après le décès de Noli en 1965, le leader albanais Enver Hoxha écrit dans son journal: “Noli était l'une des figures politiques et littéraires les plus importantes du début de ce siècle. Il jouit aujourd'hui dans notre pays d'une grande popularité qui est bien méritée en tant que traducteur littéraire et critique musical. Il était un éminent promoteur de la langue albanaise. Il était également respecté en tant qu'homme politique réaliste et en tant que démocrate révolutionnaire dans le domaine des idées et de la politique.”



Mikhaïl Lozinski (1886-1955), traducteur de la *Divine comédie* de Dante en russe

Mikhaïl Lozinski est un poète russe et un traducteur depuis l'italien, l'espagnol et l'anglais vers le russe. La poésie de Lozinski ne semble pas trouver son public mais, “dans l'art difficile et noble de la traduction, Lozinski était pour le vingtième siècle ce que Joukovski était pour le dix-neuvième”, selon la poétesse moderniste russe Anna Akhmatova dans son livre *My Half-Century*. Le poète lyrique russe Alexander Blok crédite même les traductions de Lozinski comme étant supérieures à celles de Joukovski. Lozinski traduit de nombreux recueils de poèmes, par exemple ceux du poète italien Benvenuto Cellini, du poète espagnol Lope de Vega, du poète irlandais Richard Brinsley Sheridan et du poète anglais William Shakespeare. La traduction majeure de Lozinski est la *Divine comédie* du poète italien Dante, achevée en sept ans (de 1939 à 1945) malgré sa mauvaise santé, et pour laquelle il remporte le prix Staline en 1946. Ses traductions du théâtre de Shakespeare sont moins populaires que les traductions de ses contemporains Boris Pasternak et Samuil Marshak. Selon certains critiques, les traductions de Lozinski sont “obscures, lourdes et inintelligibles” parce qu'elles ne tentent pas de moderniser le style de Shakespeare en le dépouillant de certains détails et jeux de mots moins faciles à comprendre. Anna Akhmatova pense au contraire que Lozinski atteint brillamment son objectif de “transmettre la langue de Shakespeare telle que parlée à son époque et la complexité de cette langue dont même les Anglais se plaignent”.



Zenobia Camprubí (1887-1956), traductrice des œuvres de Rabindranath Tagore en espagnol

Zenobia Camprubí est une écrivaine espagnole et une traductrice depuis l'anglais vers l'espagnol. Née à Malgrat de Mar en Espagne d'une mère portoricaine et d'un père espagnol, elle rencontre le poète espagnol Juan Ramón Jiménez en 1913 puis l'épouse en 1916. Elle vit aux États-Unis, étudie la littérature anglaise à l'Université Columbia puis séjourne à Cuba pendant la guerre civile espagnole. De retour aux États-Unis, elle est professeure de littérature espagnole à l'Université de Maryland. Elle passe les dernières années de sa vie à Porto Rico. En plus de ses activités littéraires et commerciales (ces dernières pour gagner sa vie), elle multiplie les activités en faveur des femmes et des enfants dans les divers endroits où elle vit et elle défend inlassablement la place des femmes à tous les échelons de la société. De ce fait, elle est considérée comme une pionnière du féminisme espagnol.

Zenobia Camprubí est la première traductrice en espagnol de l'écrivain indien Rabindranath Tagore et traduit 22 de ses œuvres. Elle traduit d'abord en 1914 son recueil de poèmes *La Jeune lune* (*La Luna nueva*), suivi des recueils de poèmes *Le Jardinier d'amour* (*El Jardinero*), *La Récolte de fruits* (*La Cosecha*), *L'Offrande lyrique* (*La Ofrenda lírica*) et *Les Oiseaux de passage* (*Los Pájaros perdidos*). Ces recueils de poèmes sont accompagnés d'un prologue-poème de son époux Juan Ramón Jiménez. Elle traduit aussi des histoires courtes de Tagore, par exemple *Les Pierres affamées* (*Las Piedras hambrientas*) et *La Hermana mayor* (*La Sœur aînée*), et ses pièces de théâtre *Le Maître de poste* (*El Cartero del rey*), *L'Ascétique* (*El Asceta*), *Le Roi et la Reine* (*El Rey y la Reina*), *Malini* (*Malini*) et *Le Cycle du printemps* (*Ciclo de primavera*). La pièce *El Cartero del rey* (*Le Maître de poste*) de Tagore traduite par Zenobia Camprubí est jouée en Espagne le 6 avril 1920. Outre des œuvres de jeunesse, Zenobia Camprubí écrit plusieurs livres, dont sa biographie *Juan Ramón y yo* (Juan Ramón et moi) en 1954, et *Diario*, son journal intime en trois volumes, qui couvre sa vie à Cuba (1937-1939), aux États-Unis (1939-1950) et à Porto Rico (1951-1956).



Samuil Marshak (1887-1964), traducteur d'œuvres littéraires en russe

Samuil Marshak est un écrivain russe et un traducteur depuis plusieurs langues (anglais, allemand, arménien, hongrois et italien) vers le russe. Il déménage en Angleterre en 1912 pour étudier la philosophie à l'Université de Londres et il se familiarise aussi avec la culture et la poésie anglaises. Il traduit des œuvres des poètes anglais William Blake et William Wordsworth et du poète écossais Robert Burns. Une visite dans une école expérimentale du Pays de Galles en 1913 éveille chez lui la vocation d'écrire ou traduire des livres pour enfants. De retour en Russie en 1914, il traduit d'abord des recueils de poèmes anglais, par exemple ceux des poètes Lord Byron, Percy Bysshe Shelley, John Keats, Alfred Tennyson, Robert Browning, William Butler Yeats et Edward Lear. Il traduit aussi les livres des romanciers Robert Louis Stevenson et Rudyard Kipling et des écrivains pour enfants Lewis Carroll et Alan Alexander Milne. Puis il traduit des œuvres du poète allemand Heinrich Heine, du poète hongrois Sándor Petőfi, du poète arménien Hovhannes Tumanyan et de l'écrivain italien Gianni Rodari.

La traduction majeure de Marshak est la traduction des *Sonnets* de Shakespeare en russe. Publiée en 1948, cette traduction devient une source d'inspiration pour les musiciens russes classiques, pop et rock. Surtout pour les œuvres poétiques, les traductions de Marshak sont maintenant tellement ancrées dans la culture russe que leur traducteur est davantage considéré comme un co-auteur que comme un traducteur. Au cours de sa carrière, Marshak remporte quatre prix Staline (en 1942, 1946, 1949 et 1951). Son troisième prix Staline lui est décerné pour sa traduction des *Sonnets* de Shakespeare.



James Strachey (1887-1967), traducteur des œuvres complètes de Freud en anglais

James Strachey est un psychanalyste anglais et un traducteur depuis l'allemand vers l'anglais. Né à Londres, il fait ses études au Trinity College de Cambridge à la suite de son frère aîné Lytton Strachey, futur écrivain et critique littéraire. James Strachey devient le rédacteur en chef adjoint du magazine britannique *The Spectator*. Il est aussi un membre du Bloomsbury Group, un groupe d'écrivains anglais qui comprend notamment son frère Lytton, sa sœur Dorothy et Alix Sargant Florence, qu'il épouse en 1920. Le couple déménage à Vienne en Autriche et James Strachey devient l'un des étudiants du psychanalyste autrichien Sigmund Freud. Il a déjà traduit une partie du livre de Freud *Psychologie des masses et analyse du moi* (publié en allemand en 1921) avant même de s'installer à Vienne. Freud demande à James et Alix Strachey de traduire certains de ses articles en anglais, avec l'aide des psychanalystes Ernest Jones et Joan Riviere. Ernest Jones deviendra plus tard le bibliographe officiel de Freud. James et Alix Strachey traduiront aussi les ouvrages d'autres psychanalystes allemands, dont Karl Abraham, Melanie Klein et Otto Fenichel.

Devenu psychanalyste, James Strachey publie des articles dans la revue scientifique *The International Journal of Psychoanalysis* et devient son directeur de publication entre 1940 et 1945. James et Alix Strachey traduisent la totalité des œuvres de Freud, publiées entre 1886 et 1939. Cette tâche monumentale est menée entre 1953 et 1966 en collaboration avec Anna Freud, la fille cadette de Sigmund Freud, et avec l'aide du musicologue et traducteur anglais Alan Tyson. Cette traduction est publiée par Hogarth Press à Londres sous le titre *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud* avec James Strachey comme directeur de publication. Composée de 24 volumes publiés entre 1953 et 1974, *The Standard Edition* inclut des introductions aux diverses œuvres de Freud et de très nombreuses notes de bas de page, y compris bibliographiques et historiques. Elle devient l'édition de référence des œuvres de Freud en anglais, tout comme une édition de référence pour des traductions dans d'autres langues du fait de son appareil critique.



Charles Kenneth Scott Moncrieff (1889-1930), traducteur des romans de Marcel Proust en anglais

Charles Kenneth Scott Moncrieff est un écrivain anglais et un traducteur depuis le français vers l'anglais. Il gagne sa vie en traduisant des ouvrages français aussi bien médiévaux que modernes. Il traduit d'abord des classiques français médiévaux, dont *La Chanson de Roland* et les *Lettres d'Abélard et Héloïse*. Il traduit aussi des romans français de Stendhal (dont *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*) et des pièces italiennes de Luigi Pirandello. Sa traduction majeure est la traduction de *À la recherche du temps perdu*, le roman en sept volumes de l'écrivain français Marcel Proust, une tâche monumentale qui va l'occuper de 1922 jusqu'à son décès en 1930. La traduction du septième volume reste inachevée. Il opte pour une traduction non littérale du titre français et choisit un fragment du deuxième vers du sonnet 30 de Shakespeare. Le titre *Remembrance of Things Past* sera remplacé par *In Search of Lost Time* dans des traductions anglaises ultérieures. La traduction de Scott Moncrieff contribue à la renommée de Proust dans le monde littéraire anglais. Proust écrit toutefois à Scott Moncrieff qu'il n'est pas satisfait de certains choix de traduction, offensant son traducteur qui lui répond avec ironie. L'écrivain Joseph Conrad pense au contraire que la traduction de Scott Moncrieff est de qualité supérieure à l'œuvre originale.



Boris Pasternak (1890-1960), traducteur du théâtre de Shakespeare en russe

Boris Pasternak est un écrivain russe et un traducteur depuis plusieurs langues (anglais, allemand, espagnol, français, hongrois, polonais, ukrainien et géorgien) vers le russe. Son recueil *Ma sœur la vie et autres poèmes* (1922) a une grande influence sur la poésie russe. En dehors de la Russie, Pasternak est surtout connu pour son roman *Le Docteur Jivago*. Rejeté pour publication en Union soviétique en raison du refus de Pasternak de glorifier les valeurs communistes, ce roman est introduit en contrebande en Italie et publié à Milan en 1957 avant d'être distribué dans le monde entier. Pasternak reçoit le prix Nobel de littérature en 1958, ce qui amène l'Union soviétique à le harceler jusqu'à sa mort. Il doit se tourner vers la traduction pour subvenir aux besoins de sa famille, même si la traduction n'est pas une véritable vocation. Ses traductions des poètes allemands Goethe, Rilke et Schiller, du poète français Verlaine et du dramaturge espagnol Calderón de la Barca sont acclamées dans le monde littéraire russe, tout comme celles de Shakespeare. Pasternak traduit aussi des œuvres du poète hongrois Sándor Petőfi, du poète polonais Juliusz Słowacki, du poète ukrainien Taras Shevchenko et du poète géorgien Nikoloz Baratashvili.

Ses traductions du théâtre de Shakespeare sont populaires auprès du public russe en raison de leurs dialogues modernisés. Pasternak écrit dans un essai daté de 1956: “Traduire Shakespeare est une tâche qui demande du temps et des efforts. Une fois que cette tâche est entreprise, il est préférable de diviser le travail en sections suffisamment longues pour que le travail de traduction ne s'éternise pas et de terminer une section chaque jour. Avec une progression quotidienne dans le texte, le traducteur se retrouve à revivre la situation de l'auteur. Jour après jour, il reproduit ses actions et il est entraîné dans certains de ses secrets, non pas en théorie, mais pratiquement, par expérience.” Dans une lettre écrite en 1942 à la poétesse russe Olga Ivinskaïa, qui est son amie et son amante, Pasternak déclare être “complètement opposé aux idées contemporaines sur la traduction. Les traductions de Lozinski, Radlova, Marshak et Joukovski me semblent étrangères et artificielles, sans âme et sans profondeur. Je partage la vision du 19e siècle de la traduction en tant qu'exercice littéraire bien supérieur à un exercice purement philologique.”



Dorothy L. Sayers (1893-1957), traductrice de la *Divine comédie* de Dante en anglais

Dorothy L. Sayers est une romancière anglaise et une traductrice depuis le latin et le vieux français vers l'anglais. Née à Oxford en Angleterre, elle étudie dès l'enfance les langues classiques et modernes. Elle apprend le latin à l'âge de 7 ans puis le français avec sa gouvernante. Elle est l'une des premières femmes diplômées de l'Université d'Oxford, avec une licence de lettres en 1915 suivie d'un master en littérature médiévale en 1920. Elle est assistante d'angais en France entre 1917 et 1920 et lit toute la série policière *Arsène Lupin* du romancier français Maurice Leblanc. De retour en Angleterre, Dorothy L. Sayers écrit une série de romans policiers se déroulant entre la première et la seconde guerre mondiale, avec un premier roman *Lord Peter et l'inconnu* (titre anglais: *Whose Body?*) publié en 1923. Le héros de cette série est l'aristocrate et détective anglais Lord Peter Wimsey. Au fil de la série, il s'éprend follement de la belle Harriet Vane, elle-même auteure de romans policiers, la sauve de la pendaison, collabore avec elle lors d'une enquête, l'épouse et lui donne trois fils. Publiée jusqu'en 1942, cette série policière apporte gloire et fortune à son auteure. De 1949 jusqu'à son décès en 1957, elle est présidente du Detection Club, une association d'auteurs britanniques de romans policiers. Agatha Christie lui succédera.

Dorothy L. Sayers écrit aussi des nouvelles, des pièces de théâtre, des critiques littéraires et des essais. Elle met de côté sa célèbre série policière en 1940 pour se consacrer à son autre passion, la littérature médiévale, y compris par voie de traduction. Elle a déjà traduit *Tristan*, une version de la légende de Tristan et Iseut écrite au 12e siècle par le poète normand Thomas d'Angleterre. Sa traduction est publiée par Benn en 1929 sous le titre *Tristan in Brittany*. Puis elle traduit *La Chanson de Roland* sous le titre *The Song of Roland* publié par Penguin en 1957. Elle considère sa traduction de la *Divine comédie* (*Divine Comedy*) de Dante comme sa meilleure œuvre tous genres confondus. Cette traduction est publiée en trois parties dans la série Penguin Classics. *L'Enfer* (*Hell*) paraît en 1949. *Le Purgatoire* (*Purgatory*) suit en 1955. *Le Paradis (Heaven)*, inachevé suite à son décès, est achevé par l'universitaire et traductrice anglaise Barbara Reynolds et publié en 1962. La traduction de Dorothy L. Sayers préserve le schéma de rimes italien original et comprend des notes détaillées à la fin de chaque chant. Dorothy L. Sayers consacre aussi trois essais à Dante.



Rita Rait-Kovaleva (1898-1989), traductrice d’œuvres littéraires en russe

Rita Rait-Kovaleva est une écrivaine soviétique et une traductrice depuis l'anglais et l'allemand vers le russe. Née dans une famille juive de l'oblast (division administrative) de Kherson en Ukraine, elle est diplômée de la faculté de médecine de l'Université de Moscou en 1924. Elle exerce comme médecin avant d'enseigner l'anglais à l'Académie militaire et technologique de Léningrad (aujourd’hui Saint-Pétersbourg en Russie). Elle devient membre de l'Union des écrivains de l'URSS (Union des Républiques socialistes soviétiques) en 1938. Elle écrit des livres sur le poète écossais Robert Burns et sur les poètes russes Anna Akhmatova, Vladimir Mayakovsky, Velimir Khlebnikov et Boris Pasternak. Elle traduit en russe des œuvres des écrivains américains Kurt Vonnegut et J.D. Salinger. Sa traduction du roman de J.D. Salinger *L’Attrape-cœurs* (*The Catcher in the Rye*) est d’abord publiée dans le magazine littéraire mensuel *Internatsionalnaya Literatura* (en novembre 1960) avant d’être publiée sous forme de livre. Rita Rait-Kovaleva traduit aussi des œuvres des romanciers allemands Franz Kafka et Heinrich Böll.



Jorge Luis Borges (1899-1986), traducteur d’œuvres littéraires en espagnol

Jorge Luis Borges est un écrivain argentin et un traducteur depuis plusieurs langues (anglais, allemand, français et vieux norrois) vers l’espagnol. À l'âge de 9 ans, il traduit *Le Prince heureux* (*The Happy Prince*), un recueil d’histoires pour enfants du poète irlandais Oscar Wilde, et sa traduction est publiée dans un journal de Buenos Aires. Il devient nouvelliste, essayiste et poète. Ses recueils de nouvelles sont par exemple *Fictions* (*Ficciones*, 1944), *L’Aleph* (*El Aleph*, 1949) et *Le Livre de sable* (*El Libro de arena*, 1975). Tout au long de sa vie, il traduit -- tout en les transformant subtilement -- des œuvres des écrivains anglais Rudyard Kipling et Virginia Woolf, des écrivains américains William Faulkner, Edgar Allan Poe et Walt Whitman, des écrivains allemands Hermann Hesse et Franz Kafka et de l'écrivain français André Gide. Il traduit aussi *Prose Edda*, un texte en vieux norrois (dialecte scandinave) de Snorri Sturluson, écrivain islandais du 13e siècle. Borges écrit abondamment sur l’art de la traduction et donne de nombreuses conférences sur le sujet, “soutenant qu’une traduction peut améliorer l’original et peut même lui être infidèle, et que des interprétations alternatives et potentiellement contradictoires de la même œuvre sont tout aussi valables”, nous dit Wikipédia.



Vladimir Nabokov (1899-1977), traducteur de ses propres œuvres en anglais ou en russe

Vladimir Nabokov est un romancier russo-américain qui traduit ses propres œuvres du russe vers l'anglais et de l'anglais vers le russe. Ses œuvres écrites en anglais lui valent une renommée internationale, notamment son roman *Lolita* (1955) et ses mémoires autobiographiques *Speak, Memory* (1967). Ses neuf premiers romans sont écrits en russe. Il les traduit en anglais, avec l'aide de son fils Dmitri, lui-même traducteur (et chanteur d'opéra), et de son épouse Vera, qui sera son assistante tout au long de sa vie. Nabokov traduit aussi en russe deux ouvrages initialement écrits en anglais, ses mémoires autobiographiques *Conclusive Evidence* (première version de *Speak, Memory*) et son roman *Lolita*. La version russe de *Conclusive Evidence* est plus une réécriture du livre qu'une simple traduction. L'édition russe est ensuite retraduite et réécrite en anglais par Nabokov sous le titre *Speak, Memory* (titre français: *Autres rivages*) et devient un best-seller.

Au sujet de sa propre traduction de *Lolita* en russe, Nabokov écrit: “J'ai imaginé que dans un avenir lointain quelqu'un pourrait réaliser une version russe de *Lolita*. J'ai braqué mon télescope intérieur sur ce point particulier dans un avenir lointain et j'ai vu que chaque paragraphe, grêlé qu'il est d'embûches, pouvait se prêter à d'affreuses erreurs de traduction. Entre les mains d'un esprit malfaisant, la version russe de *Lolita* serait entièrement dégradée et bâclée avec des paraphrases vulgaires ou des maladresses. J'ai donc décidé de traduire *Lolita* moi-même.” L'édition russe traduite par Nabokov est publiée par Phaedra Publishers en 1967. Nabokov traduit aussi d'autres œuvres, dont *Eugène Onéguine*, roman en vers de l'écrivain russe Alexandre Pouchkine, avec une édition anglaise publiée en 1964 en quatre volumes.



Abraham Shlonsky (1900-1973), traducteur d’œuvres littéraires en hébreu

Abraham Shlonsky est un poète israélien d'origine russe et un traducteur depuis le russe et le français vers l'hébreu. Il joue un rôle important dans le développement de l'hébreu moderne grâce à ses traductions de classiques littéraires en hébreu et grâce à ses propres poèmes pour enfants rédigés en hébreu. Shlonsky traduit plusieurs œuvres classiques russes du poète Alexandre Pouchkine, du dramaturge Anton Tchekhov et du romancier Nikolai Gogol. Il traduit aussi des œuvres du dramaturge français Romain Rolland et du dramaturge anglais William Shakespeare. Il traduit les œuvres de Shakespeare à partir d'une version russe parce qu'il ne maîtrise pas bien l'anglais. Shlonsky reçoit le prix Tchernichovsky (du nom d’un autre poète et traducteur) en 1946 pour ses traductions du roman en vers *Eugène Onéguine* de Pouchkine et de la pièce *Hamlet* de Shakespeare.



Alexander Gode (1906-1970), traducteur d’ouvrages scientifiques et médicaux en interlingua

Alexander Gode est un linguiste germano-américain et un traducteur depuis l'anglais vers l'interlingua, une interlangue (ou langue construite) destinée à la communication entre des personnes ne partageant pas une langue commune. Né d'un père allemand et d'une mère suisse, Alexander Gode étudie d’abord à Vienne en Autriche puis à Paris en France. Devenu citoyen américain en 1927, il enseigne l’allemand à l'Université de Chicago puis à l'Université de Columbia, où il obtient son doctorat en études germaniques en 1939. Gode rejoint l'International Auxiliary Language Association (IALA) en 1933 et travaille sur une nouvelle langue construite à partir de 1939. Ses idées diffèrent de celles du linguiste français André Martinet, directeur de l’équipe entre 1946 et 1948. Gode lui succède et met en œuvre sa propre vision. Le résultat est l’interlingua, avec un dictionnaire et une grammaire publiés en 1951. Gode traduit des textes scientifiques et médicaux en interlingua jusqu’à la fin de sa vie. Son activité inlassable lui vaut un prix de la part de l'American Medical Writers Association (AMWA) et un autre prix de la part de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Gode est aussi l'un des fondateurs de l'American Translators Association (ATA) et son premier président de 1960 à 1963. La médaille Alexander Gode est décernée chaque année par l’ATA “pour service exceptionnel rendu aux professions de la traduction et de l'interprétation”.



Cesare Pavese (1908-1950), traducteur d'œuvres littéraires anglophones en italien

Cesare Pavese est un écrivain italien et un traducteur depuis l'anglais vers l'italien. Étudiant à l'Université de Turin, il écrit une thèse sur le poète américain Walt Whitman. Il collabore dès 1930 à la revue *Culture*, publiée par l'éditeur Giulio Einaudi, en écrivant des articles sur la littérature américaine. Il est arrêté en 1935 pour appartenance à des cercles anti-fascistes et condamné pour avoir conservé les lettres d'un prisonnier politique. Après plusieurs mois de prison et un an d'exil intérieur, il revient à Turin et devient le directeur de publication de la revue *Culture* en 1936. Son recueil de poèmes *Travailler fatigue* (*Lavorare stanca*) paraît la même année. Il traduit des œuvres d'écrivains anglophones qu'il fait connaître au monde littéraire italien, par exemple *Moby Dick*, roman de l'écrivain américain Herman Melville (publié en italien en 1932), puis des œuvres des romanciers anglais Daniel Defoe et Charles Dickens, du romancier irlandais James Joyce et des romanciers américains John Dos Passos et William Faulkner. Pavese prête le recueil *Spoon River Anthology* du poète américain Edgar Lee Masters à la jeune Fernanda Pivano, future écrivaine et traductrice dont il est le mentor, et celle-ci le traduit en italien sous le titre *Antologia di Spoon River* (Einaudi, 1943). Pavese se suicide en 1950 après la publication de ses deux romans *Le Bel été* (*La Bella estate*, 1949) et *La Lune et les feux* (*La Luna e i falò*, 1950). Rédigé de 1935 à sa mort, son journal intime *Le Métier de vivre* (*Il Mestiere di vivere*) est publié en 1952.



Nora Gal (1912-1991), traductrice d’œuvres littéraires en russe

Nora Gal est une critique littéraire soviétique et une traductrice depuis le français et l’anglais vers le russe. Née à Odessa en Ukraine, elle déménage à Moscou avec sa famille. Elle suit des études à l'Institut pédagogique Lénine et écrit une thèse sur le poète français Arthur Rimbaud. Elle écrit aussi des articles sur les écrivains français Guy de Maupassant et Alfred de Musset et sur le poète anglais Lord Byron. Elle épouse le critique littéraire Boris Kuzmin et édite ses œuvres choisies. Après la seconde guerre mondiale, elle traduit des œuvres des écrivains français Jules Renard et Alexandre Dumas et de l'écrivain anglais H.G. Wells. Dans les années 1950, elle traduit *Le Petit prince* de l'écrivain français Antoine de Saint-Exupéry, des romans de l'écrivain américain J.D. Salinger et le roman *Ne tirez pas sur l’oiseau moqueur* (*To Kill a Mockingbird*) de l'auteure américaine Harper Lee. Elle devient une traductrice de premier plan et traduit aussi *L’Étranger*, roman de l'écrivain français Albert Camus, et *Mort d’un héros (Death of a Hero)*, roman de l'écrivain anglais Richard Aldington. Suivent des traductions d’ouvrages des écrivains américains Thomas Wolfe et Katherine Anne Porter. Elle traduit aussi plusieurs romans de science-fiction des écrivains américains Isaac Asimov, Roger Zelazny et Ursula K. Le Guin et de l'écrivain britannique Arthur C. Clarke. Nora Gal écrit un livre consacré à la traduction sous le titre *Mots vivants et mots morts*, publié en russe en 1972, avec de nombreux exemples de bonnes et mauvaises traductions. Elle préconise des traductions simples et fluides plutôt qu’un ton officiel, passif et encombré et un style technique, lourd et froid.



Charlotte H. Bruner (1917-1999), traductrice d’œuvres littéraires africaines en anglais

Charlotte H. Bruner est une universitaire américaine et une traductrice depuis le français vers l'anglais. Née à Urbana dans l’Illinois aux États-Unis, elle obtient une licence de lettres de l'Université de l'Illinois en 1938 et un master de l'Université de Colombie en 1939. Elle est professeure de français à l'Iowa State College pendant plus de trois décennies, de 1954 à 1987. Nombre de ses écrits ont trait aux écrivaines africaines d’expression française. Elle traduit aussi leurs œuvres en anglais pour que celles-ci touchent un public plus large. Elle promeut l’étude de la littérature africaine et de la littérature mondiale à une époque où les universités américaines enseignent surtout la littérature européenne. Au début des années 1970, Charlotte Bruner et son mari David Kincaid Bruner passent un an en Afrique pour interviewer des écrivaines africaines puis diffusent ces entretiens dans la série *Talking Sticks* aux États-Unis. Charlotte Bruner co-anime ensuite de 1980 à 1986 *First Person Feminine*, une série hebdomadaire sur la littérature féminine internationale. Elle participe à *The Feminist Companion to Literature in English* (1990). Elle édite deux volumes de nouvelles écrites par des femmes africaines, *The Heinemann Book of African Women's Writings* (1993) et *Unwinding Threads* (1994). Elle est intronisée dans le Women’s Hall of Fame de l'Iowa en 1997.



Fernanda Pivano (1917-2009), traductrice de la littérature américaine en italien

Fernanda Pivano est une écrivaine italienne et une traductrice depuis l'anglais vers l'italien. Écrite en 1941, sa thèse sur *Moby Dick*, roman de l'écrivain américain Herman Melville, lui vaut un prix du Centre des études américaines (Center for American Studies) de Rome. Fernanda Pivano traduit d'abord le recueil *Spoon River Anthology* du poète américain Edgar Lee Masters, qui lui a été prêté par son mentor Cesare Pavese (lui aussi écrivain et traducteur) pour lui montrer la différence entre une œuvre américaine et une œuvre anglaise. L'édition italienne *Antologia di Spoon River* est publiée par Einaudi en 1943. Devenue écrivaine, journaliste et critique musicale, Fernanda Pivano rencontre Ernest Hemingway en 1948. Suivent une intense collaboration et une grande amitié. Sa traduction en italien de *L'Adieu aux armes* (*A Farewell to Arms*), l'un des grands romans d'Hemingway, est publiée par Mondadori en 1949. Fernanda Pivano se rend pour la première fois aux États-Unis en 1956. Ses traductions introduisent de nombreux écrivains américains auprès du public italien. Elle traduit les grandes icônes des années folles (F. Scott Fitzgerald, Dorothy Parker et William Faulkner) en passant par les écrivains des années 1960 (Allen Ginsberg, Jack Kerouac, William S. Burroughs, Gregory Corso et Lawrence Ferlinghetti) sans oublier la nouvelle génération de jeunes écrivains (Jay McInerney, Bret Easton Ellis, David Foster Wallace, Chuck Palahniuk et Jonathan Safran Foer). Elle traduit aussi des œuvres du romancier afro-américain Richard Wright après l'avoir rencontré à Paris.



Boris Vian (1920-1959), traducteur de romans noirs et fantastiques américains en français

Boris Vian est un écrivain français et un traducteur depuis l'anglais vers le français. Sa première épouse, Michelle Léglise, lui fait découvrir la littérature américaine. Ses romans ne lui apportant pas le confort matériel qu'il espère, Boris Vian devient traducteur pour gagner sa vie, en plus de ses multiples activités -- romancier, poète, dramaturge, journaliste, critique, musicien de jazz, parolier, chanteur, scénariste et peintre -- malgré une santé fragile. Il traduit en français quelques grands noms du roman noir et fantastique américain. Il traduit plusieurs romans noirs, par exemple *Le Grand horloger (The Big Clock)* de Kenneth Fearing en 1947, puis *Le Grand sommeil* (*The Big Sleep*) et *La Dame du lac* (*The Lady in the Lake*) de Raymond Chandler en 1948. Il traduit aussi des romans de science-fiction, par exemple ceux de A. E. Van Vogt, dont *Le Monde des Å* (*The World of Null-A*) en 1953 et *Les Joueurs du Å (The Players of Null-A*) en 1957. Les œuvres de Boris Vian sont traduites outre-Manche par l'écrivain anglais Stanley Chapman, notamment *L'Arrache-cœur* (sous le titre *Heartsnatcher*, publié en 1965), *L'Écume des jours* (sous le titre *Froth on the Daydream*, publié en 1967) et *L'Automne à Pékin* (sous le titre *Autumn in Peking*, non publié à l'époque).



Simin Daneshvar (1921-2012), traductrice d’œuvres littéraires en persan

Simin Daneshvar est une écrivaine iranienne et une traductrice depuis l’anglais vers le persan. Née à Chiraz en Iran, elle fréquente une école bilingue persan-anglais pendant son enfance. Elle écrit des articles en persan et en anglais pour divers médias afin de subvenir à ses besoins après le décès de son père. Elle obtient un doctorat de l'Université de Téhéran en 1949 avec sa thèse *Beauty as Treated in Persian Literature* (La beauté telle qu'elle est traitée dans la littérature persane). Elle épouse en 1950 le philosophe iranien Jalal Al-e-Ahmad et vit avec lui jusqu'au décès de celui-ci en 1969. Elle publiera sa biographie en 1981. Elle séjourne aux États-Unis en 1952 en tant que Fulbright Fellow à l'Université de Stanford. De retour en Iran, elle enseigne à l'Université de Téhéran mais ne sera jamais nommée professeure titulaire bien qu'elle soit une excellente enseignante.

Simin Daneshvar devient traductrice pour compléter son salaire d’enseignante et subvenir aux besoins de sa famille. Elle traduit en persan des œuvres des écrivains russes Anton Tchekhov (*La Cerisaie*) et Maxime Gorki (*Ennemis*), de l'écrivain américain Nathaniel Hawthorne (*La Lettre écarlate*), de l'écrivain autrichien Arthur Schnitzler (*Béatrice*), de l'écrivain arméno-américain William Saroyan (*La Comédie humaine*) et de l'écrivain sud-africain Alan Paton (*Pleure, ô pays bien-aimé*). Elle écrit des recueils de nouvelles, dont *Quenched Fire* (1948) et *Daneshvar's Playhouse* (1989). Ses nouvelles reflètent la vie des femmes iraniennes sous ses nombreux aspects: le mariage, l'adultère, l'accouchement, le vol d'enfants, la maladie, la mort, la trahison, l’exploitation, l'analphabétisme, l'ignorance, la pauvreté et la solitude. Elle puise son inspiration dans les gens qui l'entourent. Elle écrit dans la postface de *Daneshvar’s Playhouse* que “les gens simples ont beaucoup à offrir.” Elle devient présidente de l'Union des écrivains iraniens en 1968. Son roman *Savushun* (1969) est le premier roman persan écrit par une femme et devient un best-seller.



Sergey Izgiyayev (1922-1972), traducteur de recueils de poèmes en russe

Sergey Izgiyayev est un poète russe et un traducteur depuis le juhuri (sa langue natale), l'avar et l'azerbaïdjanais vers le russe et vice versa. Il appartient à une communauté juive russe vivant dans les montagnes du Caucase. Il écrit neuf livres de poésie et cinq pièces de théâtre et il écrit ou traduit 30 chansons. Il traduit en juhuri le livret d'opéra *Layla et Majnun* du dramaturge azerbaïdjanais Uzeyir Hajibeyov ainsi que des poèmes des écrivains russes Mikhail Lermontov, Suleyman Stalsky et Rasul Gamzatov. Il traduit en russe *La Grande étoile* du poète avar Rasul Gamzatov. Il est membre de l'Union des écrivains soviétiques en 1963. Dans son article *Mémoires de mon père* publié en 2010, David Izgiyayev écrit que les chansons de son père, en particulier *Gyulboor*, sont toujours chantées en Russie, en Israël, en Amérique et en Europe. Nombre de compositeurs vivant au Daguestan (une république de Russie) s'inspirent de la poésie d'Izgiyayev pour écrire leur musique.



Jalal Al-e-Ahmad (1923-1969), traducteur d’œuvres littéraires en persan

Jalal Al-e-Ahmad est un philosophe iranien et un traducteur depuis le français et le russe vers le persan. Né à Téhéran en Iran, il obtient une maîtrise en littérature persane en 1946. Il devient enseignant, rompt les liens avec sa famille religieuse et épouse l’écrivaine iranienne Simin Daneshvar en 1950. Dans son livre *Occidentosis: A Plague from the West*, publié clandestinement en 1962 en Iran, il popularise le terme “gharbzadegi” (“westoxification”) pour critiquer les technologies occidentales. Il critique par exemple le déclin des techniques iraniennes traditionnelles telles que le tissage de tapis. Ses vues sont adoptées par l'ayatollah Khomeini en 1971, par la Révolution iranienne en 1979 et par le président Mahmoud Ahmadinejad en 2003. Tous appellent à la nationalisation de l'industrie iranienne, à l'auto-suffisance économique et à l'indépendance vis-à-vis des influences occidentales et soviétiques. Les traductions majeures de Jalal Al-e Ahmad en persan sont le roman *Le Joueur* de l’écrivain russe Fiodor Dostoïevski et plusieurs œuvres des écrivains français Albert Camus (*L'Étranger*), Jean-Paul Sartre (*Les Mains sales*), André Gide (*Retour de l’URSS*) et Eugène Ionesco (*Rhinocéros*).



Yves Bonnefoy (1923-2016), traducteur du théâtre de Shakespeare en français

Yves Bonnefoy est un poète français et un traducteur depuis l'anglais vers le français. Il est professeur dans plusieurs universités européennes et américaines avant d'être nommé professeur au Collège de France, où il enseigne la poétique comparée de 1981 à 1993. Ses recueils de poèmes incluent *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (1953), *Hier régnant désert* (1958), *Dans le leurre du seuil* (1975) et *Les Planches courbes* (2001). Il écrit des ouvrages sur l'art, sur l'histoire de l'art et sur des artistes tels que l'artiste espagnol Joan Miró, l'artiste suisse Alberto Giacometti et l'artiste iranien Farhad Ostovani. Ses nombreuses traductions en français incluent la traduction du théâtre de Shakespeare, une vaste entreprise menée entre 1951 et 1998. Il traduit aussi *Quarante-cinq poèmes* du poète irlandais William Butler Yeats (en 1989), les œuvres du poète italien Giacomo Leopardi (en 2000), les *Sonnets* du poète italien Pétrarque (en 2005) et les œuvres du poète grec Georges Séféris avec lequel il se lie d'amitié. Il rédige des essais sur le rôle du traducteur, par exemple *Théâtre et poésie: Shakespeare et Yeats* (1998), *La Communauté des traducteurs* (2000) et *Shakespeare and the French Poet* (University of Chicago Press, 2004).



James S. Holmes (1924-1986), traducteur de poèmes néerlandais et belges en anglais

James S. Holmes est un poète néerlandais d'origine américaine et un traducteur depuis le néerlandais vers l'anglais. Né à Collins dans l'État de l'Iowa aux États-Unis, il s'installe définitivement en 1950 à Amsterdam aux Pays-Bas. Avec son partenaire Hans van Marle, il traduit des œuvres de poètes néerlandais et belges ainsi que des œuvres de poésie indonésienne. La réputation de Holmes en tant que traducteur grandit et il reçoit en 1956 le prix de traduction Martinus Nijhoff (lui-même poète et traducteur néerlandais). Lorsque le magazine littéraire *Delta* est fondé en 1958 pour couvrir la culture contemporaine aux Pays-Bas et en Belgique, Holmes est chargé de sa rubrique de poésie et il traduit nombre de poèmes contemporains pour le magazine. Holmes devient aussi professeur associé dans le nouvel Institut des interprètes et traducteurs fondé en 1964 à l'Université d'Amsterdam. Il est le premier à utiliser le terme “Translation Studies” (traductologie) dans le titre de son article *The Name and Nature of Translation Studies* (Le nom et la nature de la traductologie) publié en 1972. Son article devient le texte fondateur de cette nouvelle discipline.



Stanley Chapman (1925-2009), traducteur des œuvres de Boris Vian en anglais

Stanley Chapman est un écrivain anglais et un traducteur depuis le français vers l'anglais. Architecte et dessinateur pour faire face aux dépenses quotidiennes, il a plusieurs passions, dont l'écriture, le théâtre et la pataphysique, un mouvement littéraire pseudo-scientifique fondé sur l'absurde. Il participe à la création du théâtre national (National Theatre) de Londres. Il est membre de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), fondé en 1960 à Paris par les écrivains Raymond Queneau et François Le Lionnais. Il fonde lui-même l'Outrapo (Ouvroir de tragicomédie potentielle) à Londres trente ans plus tard. Il traduit les œuvres de l'écrivain français Boris Vian, notamment *L'Arrache-cœur* (sous le titre *Heartsnatcher*, publié en 1965), *L'Écume des jours* (sous le titre *Froth on the Daydream*, publié en 1967) et *L'Automne à Pékin* (sous le titre *Autumn in Peking*, non publié à l'époque). Outre les œuvres de Boris Vian, Stanley Chapman traduit *Cent mille milliards de poèmes* de Raymond Queneau, publié sous le titre *A Hundred Thousand Billion Poems* en 1961. Queneau fait part de sa stupéfaction et de son admiration devant le tour de force à la fois littéraire et linguistique que représente cette traduction.



Saiichi Maruya (1925-2012), traducteur des œuvres de James Joyce en japonais

Saiichi Maruya est un écrivain japonais et un traducteur depuis l’anglais vers le japonais. Enfant, il lit de nombreux livres appartenant à la bibliothèque personnelle de son père. En 1947, après avoir terminé ses études secondaires dans la ville de Niigata au Japon, il étudie les littératures japonaise et anglaise à l'Université de Tokyo. Pendant ses études, il débute la traduction d’œuvres littéraires anglophones en japonais afin de développer son propre style d'écriture. Il traduit par exemple deux romans de l’écrivain irlandais James Joyce, *Ulysse* (*Ulysses*) (en collaboration avec Takamatsu Yūichi et Nagai Reiji), avec publication de la traduction en 1964, et *Portrait de l’artiste en jeune homme* (*A Portrait of the Artist as a Young Man*), avec publication de la traduction en 1969. Les deux œuvres ont une influence majeure sur sa propre écriture. Il traduit aussi des œuvres du romancier anglais Graham Greene et de l’écrivain américain Edgar Allan Poe. Maruya enseigne ensuite la littérature anglaise à l'Université Kokugakuin et à l'Université de Tokyo. Il écrit plusieurs romans et nouvelles, dont le roman *Rébellions solitaires* (1972) et les nouvelles *Le Cadeau* (1967), *Dôgenzaka* (1973), *L’Ombre des arbres* (1975) et *Bourrasques de pluie* (1988). Il est aussi critique littéraire et l’auteur de plusieurs essais, dont un essai sur la littérature classique japonaise sous le titre *A Quick Guide to the History of Japanese Literature* (1976).



Umberto Eco (1932-2016), traducteur d’œuvres françaises en italien

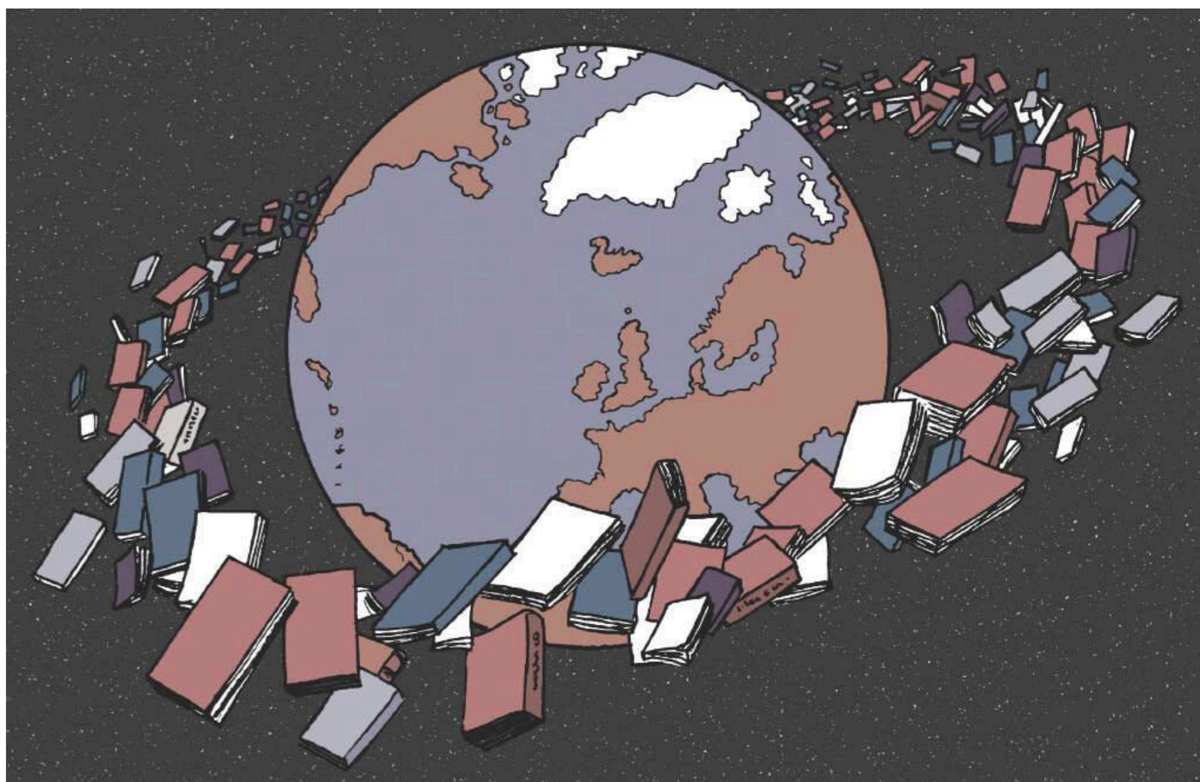
Umberto Eco est un écrivain italien et un traducteur depuis le français vers l’italien. Il obtient un diplôme de philosophie de l’Université de Turin en 1954 avec une thèse sur l’esthétique du philosophe italien Thomas d’Aquin. Il est professeur de sémiotique à l’Université de Bologne pendant une grande partie de sa vie, de 1971 à 2008. Il acquiert une renommée internationale avec son roman *Le Nom de la rose* (*Il Nome della rosa*, 1980), un mystère historique combinant fiction, sémiotique, analyse biblique, études médiévales et théorie littéraire. *Le Nom de la rose* sera traduit en 43 langues. Suivent d'autres romans, dont *Le Pendule de Foucault* (*Il Pendolo di Foucault*, 1988), *L'Île du jour d'avant* (*L’Isola del giorno prima*, 1994) et *Le Cimetière de Prague* (*Il Cimitero di Praga*, 2010). Il écrit aussi nombre d’articles académiques, tout comme des essais et des livres pour enfants. Il traduit des œuvres françaises en italien, notamment *Exercices de style* de Raymond Queneau sous le titre *Esercizi di stile* (1983) et la nouvelle *Sylvie* de Gérard de Nerval sous le titre *Il Tempo di Sylvie* (1999). Son essai *Dire presque la même chose: expériences de traduction* (*Dire quasi la stessa cosa: esperienze de traduzione*, 2003) traite “de l’art de la traduction et des problèmes que peuvent poser les différences entre les cultures”.

—

Quarante traductrices pionnières

Par Marie Lebert avec l'aide de Wikipédia.

[version du 28 décembre 2025]



Elles décident de signer leurs traductions au lieu de rester anonymes comme il est d'usage à l'époque dans un monde régi par les hommes. Loin de se confiner au travail intellectuel que représente la traduction et l'écriture (la plupart sont aussi écrivaines), elles voyagent, luttent pour les droits des femmes et mènent une vie défiant les conventions de leur temps. [liste plus bas]

Quelles œuvres traduisent-elles? Des œuvres littéraires bien sûr mais aussi des publications scientifiques et politiques. Pourquoi traduisent-elles ces œuvres? À quels défis sont-elles confrontées pendant cinq siècles? Quels sont leurs accomplissements envers et contre tout? Quelle est leur influence sur la société en tant que figures littéraires, scientifiques et politiques? Quelle est leur contribution à la cause des droits des femmes?

[ebook (2e partie)] [version anglaise] [autres publications]

Christine de Pizan (1364–1430), écrivaine de cour italo-française et première autrice professionnelle en Europe

Christine de Pizan (1364–1430), écrivaine de cour italo-française, vit de ses écrits et subvient aux besoins de sa famille suite au décès de son mari et de son père. Autrice prolifique de poésies, romans, biographies et commentaires en français vernaculaire, elle est surtout connue pour "Le Livre de la Cité des Dames", un manuscrit daté de 1405 dont le contenu est adapté d'un manuscrit latin.

***

L'époux de Christine de Pizan meurt de la peste en 1389, un an après le père de Christine, la laissant seule à subvenir aux besoins de ses enfants et de sa mère. Elle devient écrivaine de cour, une profession masculine.

Elle utilise habilement le mécénat royal en pleine période de turbulences politiques et devient une écrivaine prolifique. Une quarantaine d'œuvres lui sont attribuées, comprenant poésies, romans et biographies, ainsi que commentaires littéraires, historiques, philosophiques, politiques et religieux.

Pas d'anonymat pour elle, contrairement à tant d'écrivaines de son époque. Elle s'implique personnellement dans la production de ses livres, supervisant la production de manuscrits magnifiquement illustrés, qui sont ensuite acquis par les intellectuels de son temps pour leurs propres bibliothèques.

Christine de Pizan est surtout connue pour "Le Livre de la Cité des Dames", un manuscrit daté de 1405. Elle s'attaque aux opinions misogynes exprimées par le poète Jean de Meun dans son poème "Le Roman de la Rose" (1275) et défend les vertus féminines avec de nombreux exemples de femmes célèbres de la Bible, de l'histoire et de la mythologie.

Pourquoi cet ouvrage? Tout commence par une controverse littéraire connue sous le nom de "Querelle de la Rose", qui implique plusieurs intellectuels. Seule femme impliquée, Christine pointe du doigt certains passages du poème de Jean de Meun, qui fait suite à un poème antérieur (1240) portant le même titre et signé du poète Guillaume de Lorris.

Jean de Meun est souvent considéré comme le plus grand poète médiéval français. "Le Roman de la Rose" est probablement l'œuvre la plus lue en Europe à cette époque, d'où son influence sur la société du temps. Mais il critique vivement les femmes, l'amour courtois et le mariage, décrivant longuement les vices supposés des femmes de son époque et les moyens par lesquels les hommes peuvent les déjouer.

Christine critique d'abord les opinions misogynes de Jean de Meun dans trois essais successifs: "Épître au Dieu d'Amour" en 1399, "Le Dit de la Rose" en 1402 et "Querelle du Roman de la Rose" en

1403. Elle rédige ensuite “Le Livre de la Cité des Dames”, une défense aussi passionnée que structurée de la gent féminine en mettant en lumière leurs nombreuses contributions au savoir et à la société au fil des siècles.

Dans cette œuvre, elle construit une cité symbolique nommée la Cité des Dames (d’où le titre) en dialoguant avec les trois figures allégoriques que sont la Raison, la Justice et la Rectitude, envoyées pour l’aider dans cette tâche.

Étape par étape, Christine choisit 165 femmes célèbres – femmes bibliques, femmes historiques et femmes mythologiques – qui deviennent (métaphoriquement) les blocs permettant de construire peu à peu les murs extérieurs, puis des murs intérieurs, puis les bâtiments de la Cité des Dames.

Sa principale source d’inspiration est “De mulieribus claris” [À propos des femmes célèbres], un recueil de biographies rédigé en prose latine par le poète italien Boccace. Publié en 1361–1362, ce recueil regroupe les biographies de 106 femmes historiques et mythologiques. Il serait le premier recueil uniquement consacré aux femmes dans la littérature occidentale médiévale.

Boccace est l’une des trois figures littéraires majeures de la littérature italienne avec Dante Alighieri et Pétrarque. Il compile aussi un recueil de 56 biographies d’hommes célèbres intitulé “De casibus virorum illustrium” [Sur les destins des hommes célèbres]. Il est surtout connu pour son recueil de nouvelles “Le Décaméron”.

Après l’invention de l’imprimerie par Gutenberg en 1450, “Le Livre de la Cité des Dames” est imprimé à plusieurs reprises aux 15e et 16e siècles. Il devient une source d’inspiration pour des écrivaines françaises telles que Gabrielle de Bourbon, Anne de France, Marguerite de Navarre et Georgette de Montenay.

Cette œuvre est traduite en anglais par Brian Anslay, administrateur des rois Henri VII et Henri VIII, et publiée en 1521 sous le titre “Boke of the Cyte of Ladies”. Les premières éditions oublient de mentionner le nom de l’autrice, chose courante pour les écrits féminins et mauvaise habitude qui va se prolonger pendant des siècles.

Christine rédige en complément “Le Trésor de la Cité des Dames”, connu aussi sous le nom de “Livre des trois vertus”. Ce manuel d’éducation pour les femmes offre des conseils sur la façon de cultiver des qualités utiles, notamment une bonne éducation.

Considérés par certains comme les premiers écrits féministes, ces deux œuvres de Christine de Pizan fascinent les féministes modernes, notamment la philosophe Simone de Beauvoir.

Si “Le Livre de la Cité des Dames”, rédigé en français vernaculaire, est loin d’être une traduction au sens moderne du terme, il s’inspire du manuscrit latin de Boccace tout en adaptant son contenu. Écrit par une femme, il est un vibrant hommage rendu aux femmes du passé et il est censé inspirer les femmes du présent pour réclamer une place à part entière auprès des hommes.

Quant au catalogue des femmes célèbres de Boccace, il inspire aussi le moine italien Giacomo Filippo Foresti pour son “De claris selectisque mulieribus” [À propos de quelques femmes célèbres], qui est un recueil de biographies de 186 femmes historiques et mythologiques.

Imprimé à Ferrare (Italie) par Lorenzo Rossi en 1497, il serait le premier incunable européen à inclure des portraits réalistes, avec sept portraits (issus de gravures sur bois) de femmes contemporaines, dont la mystique catholique italienne Catherine de Sienne et la reine d’Écosse Marguerite Tudor.

Marie de Cotteblanche (1520–1584), première traductrice connue d’une œuvre vers le français

Après avoir été anonymes ou cachées derrière un pseudonyme masculin pendant des siècles, les traductrices commencent à signer leurs traductions de leurs vrais noms au 16e siècle. Le mouvement reste très timide mais il est réel. C’est le cas de Marie de Cotteblanche (1520–1584), qui serait la première femme à signer la traduction d’une œuvre vers le français.

***

Marie de Cotteblanche est issue d’une famille française noble, ce qui est souvent le cas pour les premières traductrices connues, à l’exception de Margaret Tyler, qui était sans doute servante de son état en Espagne et dont nous parlerons plus tard dans cette série.

Marie est la fille de Guy de Cotteblanche, avocat au Parlement de Paris, et de son épouse Catherine Hesseline. Elle étudie les langues, la philosophie, les sciences et les mathématiques et reçoit donc une éducation plus complète que celle des jeunes filles de son époque. Sa protectrice Marguerite de Saluces lui enseigne l’italien.

Ami de la famille, le poète François de Belleforest dédie son poème “La Chasse d’amour” à la famille de Cotteblanche en 1560. Il est aussi historiographe, cosmographe et traducteur d’œuvres latines, italiennes et espagnoles.

La seule traduction connue de Marie de Cotteblanche est la traduction d’un texte très populaire en Europe, “Coloquios y Diálogos”. Publiée en 1547, cette œuvre de l’encyclopédiste espagnol Pedro Mexía (Pedro Mejía en espagnol) concerne la médecine, la philosophie, les astres et les éléments. Marie traduit trois des sept dialogues que comprend cette œuvre.

Sa traduction s’appuie sur la version italienne, une langue qu’elle connaît. Chose courante au 16e siècle et aux siècles suivants, on traduit les œuvres à partir de traductions existantes si on ne connaît pas la langue originale. Un exemple célèbre est la traduction des poèmes épiques d’Homère en anglais par le poète Alexander Pope à partir de la traduction française d’Anne Dacier et non à partir des œuvres originales en grec. On y reviendra plus tard dans cette série.

L’édition française de l’œuvre de Pedro Mexía est publiée en 1566 par l’imprimeur Frédéric Morel sous le titre “Trois dialogues de M. Pierre Messie, touchant la nature du soleil, de la terre et de toutes les choses qui se font et apparaissent en l’air”. La lettre dédicatoire de la traduction est adressée à Marguerite de Saluces.

Cette traduction devient aussi populaire que l’œuvre originale, faisant taire temporairement les critiques misogynes. Elle est réimprimée plusieurs fois et reste tout aussi populaire au siècle suivant.

Une traduction signée par une femme est la première pierre d’une route semée d’embûches dans un monde intellectuel et académique uniquement masculin, à de très rares exceptions près. Il faudra attendre le 19e siècle pour que l’anonymat des traductrices devienne une exception.

Anne Bacon (1527–1610), érudite anglaise et activiste de la Réforme protestante par voie de traduction

Au 16e siècle, les traductrices sont censées traduire des œuvres religieuses afin d’encourager la piété des femmes (et des hommes). Il reste très difficile de transgresser cette règle non écrite. Anne Bacon (1527–1610), érudite anglaise et protestante réformée, utilise donc ses talents de traductrice pour faire avancer la cause de la Réforme protestante en Angleterre.

***

Née dans l’Essex, région du sud-est de l’Angleterre, Anne Bacon (née Anne Cook) est la fille d’Anthony Cooke et de son épouse Anne FitzWilliam. Anthony Cooke est le tuteur d’Édouard, fils unique du roi Henri VIII, qui devient plus tard le roi Édouard VI d’Angleterre.

Anthony Cooke s’assure que tous ses enfants – quatre fils et cinq filles – reçoivent une éducation humaniste et apprennent plusieurs langues, à savoir le latin, l’italien, le français, le grec et l’hébreu.

Anne Cooke épouse en 1553 le juriste Nicholas Bacon, gardien du grand sceau de la reine Elizabeth I d’Angleterre. Elle est l’une des dames de compagnie de la reine avant la naissance de ses quatre enfants – deux filles et deux fils dont le célèbre philosophe Francis Bacon.

Elle est une adepte du mouvement puritain, un mouvement protestant cherchant à “purifier” l’Église d’Angleterre des pratiques catholiques restées sous-jacentes dans la Réforme protestante. Les Puritains soutiennent que l’Église d’Angleterre n’est pas assez réformée et qu’elle subit encore des influences catholiques. Le puritanisme est non seulement un mouvement religieux mais aussi un mouvement politique.

Anne Bacon utilise son érudition et sa connaissance des langues pour promouvoir la cause du puritanisme. Elle traduit d’abord (de l’italien vers l’anglais) les “Ochines Sermons” (1548), une série

de sermons de l’évangéliste italien Bernardino Ochino, devenu un réformateur protestant après avoir été un moine catholique, avec une édition anglaise publiée en 1552.

Elle traduit ensuite (du latin vers l’anglais) “Apologie of the Anglican Church” [Apologie de l’Église anglicane], un texte rédigé en 1562 par John Jewel, évêque de Salisbury, afin de clarifier les différences entre l’anglicanisme et le catholicisme romain. Publiée en 1564, cette traduction contribue à la justification intellectuelle du protestantisme en Angleterre et à la mise en place des politiques religieuses de la reine Elisabeth I d’Angleterre.

Femme profondément religieuse, Anne Bacon écrit de nombreuses lettres transmettant sa passion pour la religion, y compris des lettres adressées à ses deux fils, le diplomate Anthony Bacon et le philosophe Francis Bacon, avec des conseils sur leur vie religieuse et sur leur bien-être spirituel et temporel. Francis Bacon deviendra l’un des pionniers de la Révolution scientifique et sera plus tard enterré aux côtés de sa mère.

Margaret Tyler (1540–1590), première traductrice à traduire un roman au lieu d’un texte pieux

Margaret Tyler (1540–1590) serait la première femme à traduire un roman plutôt que des écrits religieux. Elle est aussi la première traductrice connue n’appartenant pas à une famille noble. Elle signe sa traduction de son vrai nom, contrairement à tant de traductrices anonymes ou cachées derrière un pseudonyme masculin. Et elle défend haut et fort sa décision de traduire un roman plutôt qu’une œuvre pieuse.

***

On sait très peu de choses sur Margaret Tyler, qui ouvre la voie en traduisant un roman depuis l’espagnol vers l’anglais et qui défend fièrement sa décision.

Elle serait la première femme à traduire un roman plutôt que des écrits religieux et la première traductrice n’appartenant pas à une famille noble. Elle est probablement une servante de la famille Howard, une famille aristocratique catholique, puisque la lettre de dédicace introduisant sa traduction est adressée à Lord Thomas Howard.

Dans cette lettre de dédicace, elle explique qu’elle a réalisé cette traduction sur les conseils de ses ami(e)s: “Le sérieux de mes ami(e)s m’a persuadé qu’il était convenable de mettre en valeur mon talent pour accroître ou apporter ma pierre à l’édifice, et l’appréciation de mon insuffisance m’a poussé à penser qu’il valait mieux pour mon bien-être soit enterrer complètement mon talent… ou plutôt éteindre ma bougie, plutôt que de la laisser trahir tous les coins non balayés de ma maison; mais ma foi en le jugement de mes ami(e)s a prévalu sur ma propre raison.”

La source de sa connaissance de l’espagnol est inconnue. Mais connaître l’espagnol est apprécié des marchands anglais en raison de leurs liens économiques avec l’Espagne, et certaines filles et servantes de marchands apprennent la langue dans ce but.

Margaret Tyler traduit “Espejo de príncipes y caballeros”, roman de chevalerie espagnol de Diego Ortúñez de Calahorra, sous le titre “The Mirrour of Princely Deeds and Knighthood” [Le Miroir des actes princiers et de la chevalerie].

Imprimée en 1578, sa traduction assez littérale privilégie la clarté plutôt que l’élégance fluide du texte original et devient un best-seller. Il semblerait que les femmes de l’époque aient moins de latitude dans leurs traductions que leurs confrères masculins, qui n’hésitent pas à modifier le texte, à supprimer les passages difficiles, à réécrire le tout et à ajouter leur propre prose.

À la lecture de la traduction, certains lecteurs de sexe masculin s’offusquent. Un tel sujet masculin et profane est inapproprié pour une femme, déclarent-ils. Les traductrices sont censées traduire la littérature religieuse pour promouvoir la piété auprès des femmes (et des hommes). Et les lectrices n’ont rien à gagner à lire des histoires d’amour, et encore moins des histoires d’amour étrangères.

Dans sa “Lettre au lecteur”, Margaret Tyler proteste avec vigueur contre ces critiques et ces restrictions, insiste sur le sérieux et l’importance de l’activité littéraire des femmes et propose que les femmes et les hommes soient traités comme des êtres rationnels égaux qui sont tout autant capables d’écrire (et de traduire) une histoire.

Le deuxième volume du roman d’Ortúñez de Calahorra sera traduit en anglais par le poète gallois Robert Parry, sans doute parce que Margaret Tyler arrive à la fin de sa vie.

Malgré son succès au 16e siècle, Margaret Tyler est ensuite oubliée du monde littéraire avant d’être redécouverte dans les années 1980. Sa traduction trouve une nouvelle vie dans une édition publiée par Scolar Press en 1996.

Marie de Gournay (1565–1645), traductrice de classiques latins, éditrice de Montaigne, autrice et première critique littéraire

Marie de Gournay (1565–1645) est surtout connue pour la préparation de la troisième édition des “Essais” du philosophe Michel de Montaigne à la demande de sa veuve. Elle traduit également des classiques latins puis elle devient une écrivaine prolifique gagnant sa vie par la plume. Elle est aussi critique littéraire et, en tant que femme, s’attire de nombreuses calomnies qui ne font que renforcer sa volonté d’écrire.

***

Autodidacte, Marie de Gournay étudie les lettres et apprend le latin et le grec. Après avoir lu la première édition des “Essais” (1580) du philosophe Michel de Montaigne, elle est impatiente de rencontrer Montaigne.

Elle s’installe seule à Paris en 1586 à l’âge de 21 ans pour gagner sa vie par l’écriture alors que la norme du temps est un beau mariage, une famille et des enfants. Elle rencontre enfin Montaigne en 1588 après lui avoir envoyé un billet sollicitant un rendez-vous. Leurs rencontres sont fréquentes lors de promenades communes et Montaigne séjourne aussi dans l’Oise dans la famille de Marie.

Marie devient sa “fille adoptive” (ou “fille d’alliance” selon les propres paroles de Montaigne) en plus de sa fille Léonor (sa fille de sang). Montaigne meurt en 1592 mais elle n’apprend sa mort que quinze mois plus tard.

L’expression “fille d’alliance de Montaigne” sera utilisée par Marie à la suite de son nom pour signer ses premières œuvres. Elle publie en 1594 sa première oeuvre personnelle, “Le Proumenoir de Monsieur de Montaigne”, un roman ébauché lors d’une promenade avec Montaigne (d’où le titre) suite à leur lecture commune de Plutarque et qui concerne les dangers courus par les femmes dépendantes des hommes.

Marie prépare ensuite la troisième édition des “Essais” de Montaigne à la demande de sa veuve Françoise de La Chassaigne. Elle intègre toutes les corrections manuscrites du philosophe dans l’édition précédente, traduit les citations latines, complète les références, annote le texte et rédige une longue préface dans laquelle elle défend les idées de l’auteur. Cette troisième édition est publiée en 1595 et suivie d’une édition révisée en 1598.

Comme nombre des femmes lettrées de son époque, Marie est également traductrice. Elle traduit des écrits des historiens romains Salluste et Tacite et du poète romain Virgile, dont une partie de son poème épique “L’Énéide”. Intitulée “Versions de quelques pièces de Virgile, Tacite, Salluste”, sa traduction est publiée en 1619. Elle traduit aussi les écrits du poète romain Ovide et du philosophe romain Cicéron.

Écrivaine prolifique, elle gagne sa vie par la plume grâce au mécénat des rois de France et d’éminentes personnalités (Marguerite de Valois, Henri IV, Marie de Médicis, Louis XIII, Richelieu, etc.). Sa principale mécène est Marguerite de Valois, reine de France entre 1589 et 1599, dont elle reçoit des subsides chaque trimestre. Le cardinal de Richelieu, devenu homme d’État, lui accorde plus tard une petite pension.

De par ses relations, elle obtient le privilège de publier ses œuvres elle-même, chose très rare pour une femme, ce qu’elle fait à trois reprises, en 1626, en 1634 et en 1641.

Elle publie régulièrement des commentaires et des essais sur les figures littéraires de son temps. Elle essuie de temps à autre de vives critiques et parfois même des calomnies qui visent aussi bien son

œuvre que sa vie personnelle peu conventionnelle. On la considère aujourd'hui comme une des premières critiques littéraires de sexe féminin.

À la suite de l'écrivaine Christine de Pizan deux siècles plus tôt, à une époque où il est encore difficile pour une femme de faire valoir son droit à “penser”, elle plaide pour l'éducation des femmes dans deux essais qui font date.

Dans le premier essai, intitulé “Égalité des hommes et des femmes”, publié en 1622, elle démontre la capacité des femmes à apprendre en citant des exemples de femmes célèbres du passé. Elle affirme que les femmes pourraient être à égalité avec les hommes si elles bénéficiaient de la même éducation et des mêmes opportunités.

Dans le second essai, intitulé “Grief des dames”, publié en 1626, elle déplore le fait que les femmes ne puissent pas accéder à la propriété, n'aient pas accès à la fonction publique, ne puissent pas exercer leur liberté au même titre que les hommes et ne puissent pas être entendues au même titre que ceux-ci.

Anna Hume (1600–1650), érudite écossaise et traductrice des “Triomphes” de Pétrarque en anglais

Anna Hume (1600–1650), érudite écossaise, se passionne pour Pétrarque et offre la première traduction de ses “Triomphes” en anglais. Une œuvre poétique traduite par une femme est tout à fait inhabituelle à cette époque, même si cette femme fait partie d'une famille noble connue, mais cette traduction est bien reçue et rend sa traductrice célèbre.

***

Née et élevée dans le château de Wedderburn en Écosse, Anna Hume est la fille de l'historien et poète David Hume de Horscroft, une figure politique majeure en Écosse.

Anna Hume traduit d'abord les poèmes latins de son père. La littérature italienne étant en vogue, elle traduit ensuite les trois premiers volets du poème épique en six volets “Les Triomphes” (“I Trionfi”) du poète Pétrarque, à savoir “Triomphe de l'amour”, “Triomphe de la mort” et “Triomphe de la chasteté”.

Sa traduction est publiée en 1644 par l'imprimeur Evan Tyler à Édimbourg sous le titre “The Triumphs of Love, Chastitie, Death: Translated Out of Petrarch by Mrs. Anna Hume” [Les triomphes de l'amour, de la chasteté, de la mort: traduits de Pétrarque par Mme Anna Hume].

Les poèmes de Pétrarque “racontent le triomphe de l'amour sur le poète (Pétrarque tombe amoureux de Laura), remplacé par le triomphe de la chasteté sur la luxure (Laura ne cède pas à l'amour de Pétrarque), et suivi du triomphe de la mort sur Laura (Laura rappelle le pouvoir de la mort à l'auteur et au lecteur)”, nous raconte Wikipédia dans sa version anglaise.

Une œuvre poétique traduite par une femme est très inhabituelle à cette époque, même si cette femme fait partie d'une famille noble connue, mais cette traduction est bien reçue et saluée comme fidèle et pleine d'esprit. Comme souvent, il s'agit davantage d'une adaptation que d'une traduction proprement dite.

Anna Hume supervise plus tard la publication posthume du dernier ouvrage historique de son père, "History of the House and Race of Douglas and Angus" [Histoire de la famille noble de Douglas et Angus]. La publication de ce livre par Evan Tyler en 1644 en un volume in-quarto de 440 pages lui coûte une fortune.

L'aristocrate écossais William Douglas, dont la famille est concernée, critique toutefois le contenu de l'ouvrage après avoir reçu une prépublication, tout comme la manière dont les événements familiaux sont décrits. Il est peut-être l'auteur d'un ouvrage historique similaire non encore publié et la découverte d'un ouvrage concurrent dérange ses projets.

Une controverse s'ensuit et William Douglas songe à interdire la publication du livre. Mais Anna Hume est ardemment soutenue par l'influent poète écossais William Drummond, qui a toujours admiré les travaux de sa collègue. Anna Hume a elle aussi écrit des vers élogieux au sujet de son collègue. Il s'agit donc d'une admiration réciproque.

William Drummond explique à William Douglas que la noble dame ne se relèverait pas d'un tel coup. En gentleman, William Douglas revient sur sa décision. L'ouvrage publié devient plus tard une source d'inspiration pour le romancier écossais Walter Scott.

Plus généralement, il est très rare qu'une femme fasse publier ses écrits. C'est sans doute la publication de l'ouvrage historique de son père qui a incité Anna Hume à publier sa traduction de Pétrarque. Les deux œuvres sont publiées la même année, en 1644. Pétrarque gagne un nouveau lectorat et Anna Hume devient célèbre.

Lucy Hutchinson (1620–1681), première traductrice du poème didactique "De rerum natura" de Lucrèce en anglais

Lucy Hutchinson (1620–1681), poétesse anglaise, est aussi traductrice. Elle est la première à traduire intégralement le poème didactique "De la nature des choses" ("De rerum natura") du philosophe romain Lucrèce. Sa traduction reste longtemps dans les cartons familiaux puis le manuscrit est vendu à la British Library en 1853. Il faudra attendre 1996 pour une première publication et 2018 pour une édition complète.

***

Lucy Hutchinson (née Lucy Apsley) est née dans la Tour de Londres puisque son père Allen Apsley en est le lieutenant. Elle reçoit le prénom de sa mère Lucy St John. Elle est la seconde de dix enfants. Suite à une enfance et une adolescence dans une famille nombreuse, elle épouse le colonel John Hutchinson en 1638. Eux-mêmes auront neuf enfants.

Poète et biographe, elle est la première femme à traduire intégralement (du latin vers l'anglais) le poème didactique "De la nature des choses" ("De rerum natura") du philosophe romain Lucrèce, qui explore la philosophie épicurienne pour expliquer le monde naturel.

Les idées épicuriennes de Lucrèce sont en contradiction avec la foi puritaine de Lucy Hutchinson, ce qu'elle souligne dans la dédicace introduisant sa traduction. Elle va même jusqu'à répudier sa traduction plus tard dans une lettre adressée à Arthur Annesley, patron des arts et des lettres. Fort heureusement pour sa postérité, elle ne détruit pas le manuscrit pour autant.

Le puritanisme est un mouvement protestant qui cherche à "purifier" l'Église d'Angleterre des pratiques catholiques restées sous-jacentes dans la Réforme protestante. Les Puritains soutiennent que l'Église d'Angleterre n'est pas encore entièrement réformée. Il s'agit non seulement d'un mouvement religieux mais aussi d'un mouvement politique qui joue un rôle important dans l'histoire de l'Angleterre.

La traduction de Lucy Hutchinson n'est jamais publiée de son vivant mais elle franchit le temps dans les archives familiales. Ses héritiers vendent le manuscrit à la British Library en 1853. Cette traduction est publiée beaucoup plus tard, en 1996, sous la direction du professeur canadien Hugh de Quehen. Une édition complète est publiée par Oxford University Press en 2018.

Les œuvres de Lucy Hutchinson en tant que poète comprennent "Elegies", un ensemble de 23 poèmes composés suite à la mort de son mari en prison, restés eux aussi inédits, et le poème épique "Order and Disorder", une paraphrase (ou interprétation) en vers du "Livre de la Genèse" dont cinq chants seulement sont publiés de son vivant en 1679, avec une publication complète en 1817.

Là aussi, ces deux œuvres sont découvertes beaucoup plus tard par le critique anglais David Norbrook et publiées respectivement en 1997 et en 2001.

Lucy Hutchinson rédige aussi deux mémoires: "On the Principles of the Christian Religion", qui expose ses propres idées sur la théologie puritaine de son temps, et "Memoirs of the Life of Colonel Hutchinson", une biographie de son mari incluant une description détaillée de la vie menée par les Puritains.

Destinés uniquement à sa famille, ces deux mémoires sont imprimés en 1806 par l'un de ses descendants et dissipent nombre d'impressions fausses sur l'étroitesse et l'austérité des Puritains instruits.

Aphra Behn (1640–1689), espionne anglaise, dramaturge, poète, romancière et traductrice

Après avoir été espionne pour le roi, Aphra Behn (1640–1689) devient dramaturge, poète, romancière et traductrice pour gagner sa vie aux côtés de ses collègues masculins. Dans son célèbre essai "Une Chambre à soi", l'écrivaine féministe anglaise Virginia Woolf écrit que "Toutes les femmes ensemble devraient laisser des fleurs tomber sur la tombe d'Aphra Behn car c'est elle qui leur a valu le droit de s'exprimer."

***

De l'avis général, Aphra Behn serait la première femme à vivre de son écriture et de ses traductions en Angleterre. On sait très peu de choses sur les premières années de sa vie puis sur un mariage probable qui ne dure pas.

Elle a peut-être volontairement brouillé les pistes sur son passé. Mais elle critiquera l'éducation (ou plutôt l'absence d'éducation) donnée aux femmes tout comme les mariages arrangés dans ses futures pièces.

Après avoir travaillé comme espionne à Anvers (Belgique) pour le roi Charles II d'Angleterre lors de la deuxième guerre anglo-néerlandaise, elle revient à Londres en 1668 pour un séjour dans une prison pour dettes. Charles II aurait oublié de rémunérer ses services et de financer le prix de son voyage.

Sortie de prison, elle commence à écrire pour la scène en 1670 sous le pseudonyme Astrea – qui était aussi son nom d'espionne – afin de gagner sa vie sans devoir rendre des comptes à qui que ce soit. Elle écrit et met en scène dix-neuf pièces de théâtre et contribue à bien d'autres pièces.

Elle devient une dramaturge connue aux côtés de son collègue et ami John Dryden, lui aussi poète, dramaturge et traducteur. Elle est aussi célèbre que Dryden, qui recoit la distinction de poète officiel du pays (Poet Laureate), mais sa condition de femme lui assure systématiquement la deuxième place derrière lui.

Contrairement à certaines de ses collègues, anonymes ou cachées derrière un pseudonyme masculin, elle insiste toujours sur le fait que ses pièces sont écrites par une femme (et par elle) et ne baisse jamais les bras devant les critiques qui pleuvent malgré un public réceptif.

Elle répond systématiquement aux critiques sur son art, sur sa condition de femme et sur sa vie privée peu conventionnelle (elle n'a pas de mari attitré) dans la préface de la pièce suivante – les pièces de théâtre font toujours l'objet d'une édition imprimée peu après leur mise en scène. Et elle défend aussi toutes ses collègues féminines qui osent prendre la plume à sa suite.

Elle est l'une des actrices de ses propres pièces et d'autres pièces de théâtre, du jamais vu dans un monde où tous les acteurs sont des hommes. Elle ouvre ainsi la voie à d'autres dramaturges et

actrices, dont Susanna Centlivre, une dramaturge et actrice anglaise qui deviendra célèbre vingt ans après elle.

C’est l’époque dite de la Restauration anglaise (1660-1710), une période qui voit le retour des représentations publiques sur scène après dix-huit ans d’interdiction sous le régime puritain. Les dramaturges peuvent enfin tourner en dérision les contraintes du passé et décrire le jeu, la boisson et l’amour dans des intrigues enlevées.

Le public – aussi bien féminin que masculin – comprend des aristocrates, des bourgeois et des domestiques qui sont enchantés de voir les premières actrices professionnelles aux côtés des acteurs professionnels habituels.

Après avoir écrit un prologue et un épilogue qui lui valent des ennuis judiciaires lors de la crise de l’Exclusion Bill – un projet de loi avorté dont le but est d’exclure le frère du roi de la succession au trône -, Aphra Behn décide de se consacrer uniquement à la fiction et aux traductions.

Parmi ses nombreux écrits, “Oronoko, ou l’esclave royal” (“Oroonoko, or the Royal Slave”), une histoire d’amour tragique au Suriname (Amérique du Sud) publiée en 1688, est considéré plus tard à tort ou à raison comme le premier roman anti-esclavagiste. Ce roman est traduit (ou plutôt adapté) en français en 1745 par le dramaturge Pierre-Antoine de La Place, qui offre aussi les premières traductions en français des dix pièces majeures de Shakespeare.

Les œuvres poétiques de Aphra Behn parlent librement de l’amour, de la féminité, de la sexualité et du plaisir, tout comme les œuvres de ses collègues masculins, mais avec beaucoup plus de critiques du fait de sa condition de femme.

Aphra Behn participe à la traduction (du latin vers l’anglais) des “Épîtres” du poète romain Ovid avec plusieurs collègues, le traducteur principal étant John Dryden. L’édition anglaise est publiée sous le titre “Ovid’s Epistles Translated by Several Hands” [Les Épîtres d’Ovide traduits par plusieurs mains] par Jacob Tonson en 1680.

Comme elle est la seule femme dans une équipe de traducteurs, les critiques décident que sa traduction est mauvaise. Mais elle a déjà l’habitude de telles remarques pour ses propres écrits et les demandes de traductions se poursuivent.

Aphra Behn traduit par exemple (du français vers l’anglais) les “Entretiens sur la pluralité des mondes” (1686) de l’astronome français Bernard le Bovier de Fontenelle, une approche grand public de l’astronomie sous forme de roman. L’édition anglaise paraît sous le titre “A Discovery of New Worlds” en 1688.

Elle traduit aussi (du latin vers l’anglais) le sixième et dernier volet de “Plantarum Libri Sex” (1668) du poète anglais Abraham Cowley. Sa traduction de “Sylva” (“Of Trees”) paraît en 1689 dans la série “Six Books of Plants”.

En proie à une santé défaillante, à la pauvreté et aux dettes (malgré tous ses efforts pour gagner sa vie par la plume), Aphra Behn meurt en avril 1689. De par sa condition de femme, elle est enterrée dans le cloître de l'abbaye de Westminster à Londres au lieu d'être enterrée dans la section réservée aux poètes (Poets' Corner) à l'intérieur de l'église comme son collègue et ami John Dryden. L'inscription sur sa pierre tombale se lit comme suit: "Voici une preuve que l'esprit ne peut jamais être une défense suffisante contre la mortalité."

Suite à une vie passée à briser les barrières culturelles, Aphra Behn devient un modèle pour ses consœurs écrivaines et traductrices au fil des générations. Beaucoup plus tard, dans son célèbre essai "Une Chambre à soi" ("A Room of One's Own", 1929), l'écrivaine féministe anglaise Virginia Woolf écrira que "Toutes les femmes ensemble devraient laisser des fleurs tomber sur la tombe d'Aphra Behn (…) car c'est elle qui leur a valu le droit de s'exprimer."

Anne Dacier (1654–1720), érudite classique et première traductrice des poèmes épiques d'Homère en français

Anne Dacier (1654–1720), érudite classique française, gagne sa vie comme traductrice, éditrice et commentatrice de classiques grecs et romains. Elle est surtout connue pour la monumentale traduction en prose des poèmes épiques d'Homère, achevée en 1699 pour "L'Iliade" et en 1708 pour "L'Odyssée", qui introduit Homère en France et en Europe. L'édition française est ensuite traduite en anglais.

***

Anne Dacier (née Anne Le Fèvre) est connue aussi sous le nom de Madame Dacier, tout comme Madame de Staël (et non Germaine de Staël) un siècle plus tard.

Née dans une famille protestante, elle passe son enfance à Saumur et elle apprend le latin et le grec avec son père Tanneguy Le Fèvre. Celui-ci brave les conventions de son temps en lui donnant la même éducation qu'à ses frères. Elle lui en sera très reconnaissante et signe ses premières œuvres de la mention "Anna Tanaquilli Fabri filia" [Anne, fille de Tanneguy Le Fèvre].

Son mariage en 1662 avec l'imprimeur-libraire Jean Lesnier, un ami de son père, se termine par une séparation en 1670 après la mort de leur fils trois semaines après sa naissance. (Jean Lesnier meurt en 1675.)

Suite au décès subit de son père en 1672, elle déménage à Paris et rejoint l'équipe du philosophe Pierre-Daniel Huet, qui est aussi un ami de son père qui est en charge d'une édition complète de classiques latins et grecs sous le nom de "Ad usum Delphini".

Seule femme de l’équipe, elle annote en latin une nouvelle édition du poète Florus (en 1674), qui rencontre un grand succès alors que le public découvre avec stupéfaction que son éditrice est une femme.

Elle poursuit sa tâche avec des éditions du poète grec Callimaque (en 1695, à titre personnel sur la base d’un manuscrit de son père), du chroniqueur grec Dictys de Crète (en 1680) et des historiens romains Aurelius Victor (en 1681) et Eutrope (en 1683). Ces nouvelles éditions comprennent une longue préface, de nombreuses notes et un commentaire extensif.

Mais les goûts du public changent et le public préfère maintenant les éditions françaises annotées aux éditions latines annotées, d’où la nécessité de traductions.

Après avoir été éditrice, Anne Dacier débute sa carrière de traductrice en traduisant plusieurs œuvres grecques et latines, dont les poètes lyriques grecs Anacréon et Sapho (en 1681) puis les comédiens romains Plaute (en 1683), Aristophane (en 1684) et Térence (en 1688). Les traductions comprennent elles aussi une préface, des notes et un commentaire détaillé.

Le célèbre Boileau lui rend hommage dans la préface de sa traduction du “Traité du sublime” publiée en 1674, en parlant de “cette savante femme (…) qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle et Euripide en français”.

Anne Dacier participe activement à la querelle des Anciens (menés par Boileau) et des Modernes (menés par Charles Perrault) qui agite le monde littéraire de l’époque. Sans surprise, elle prend parti pour les auteurs qu’elle traduit et rejoint les Classiques.

Suite à son mariage en 1683 avec son collègue André Dacier, lui aussi helléniste et traducteur, puis une période de fortes tensions religieuses qui oblige le couple protestant à devenir catholique en 1685, elle poursuit ses traductions avec son mari. Ils traduisent ensemble les œuvres du philosophe romain Marc Aurèle (en 1690-1691) et du philosophe grec Plutarque (en 1694).

Anne Dacier débute en parallèle la traduction en français de “L’Iliade” et de “L’Odyssée” à partir du texte original, une tâche monumentale qui dure plus de quinze ans.

Publiées en 1699 pour “L’Iliade” et en 1708 pour “L’Odyssée”, avec une longue préface, de nombreuses notes et un commentaire extensif, ses traductions en prose introduisent le génie d’Homère dans le monde littéraire français et conquièrent un large public dans toute l’Europe.

Suit une autre traduction française des poèmes épiques d’Homère de la part du poète et académicien Antoine Houdar de la Motte. Ne connaissant guère le grec, l’homme de lettres base sa traduction en vers sur l’édition en prose d’Anne Dacier, chose courante à l’époque. L’édition abrégée en vers est publiée en 1714, avec un discours écrit du traducteur (“Discours sur Homère”) critiquant les qualités littéraires d’Homère.

Très choquée par ces critiques acerbes, Anne Dacier vole au secours d'Homère. Les deux traducteurs entament une longue polémique littéraire, justement dénommée "Querelle d'Homère" et ultime rebondissement de la querelle des Anciens et des Modernes. Plusieurs essais émanent de la plume des intellectuels du temps, dont l'académicien Jean Terrasson et le philosophe Claude Buffier.

Anne Dacier et Antoine Houdar de la Motte mettent un terme à cette polémique deux ans plus tard lors d'un dîner littéraire auquel ils sont tous deux conviés et célèbrent le génie d'Homère en buvant à sa santé. Mais d'autres intellectuels poursuivent cette polémique, ce qui attristera les dernières années d'Anne Dacier.

La traduction d'Anne Dacier sert de base à une traduction en anglais par le poète Alexander Pope, fasciné par Homère depuis son enfance, avec publication des éditions anglaises "Iliad" (1715–1720) et "Odyssey" (1725-1726). Les traductions de traductions sont fréquentes lorsque le traducteur ne maîtrise pas la langue originale de l'œuvre.

Anne Dacier rédige un essai sur la traduction de "L'Odyssée" par Pope, ce qui contribue à sa célébrité outre-Atlantique. On apprend plus tard que Pope a embauché les services de deux autres poètes, William Broome et Elijah Fenton, pour traduire "L'Odyssée" et qu'il a tenté sans succès de cacher leur collaboration. Mais cette attitude peu professionnelle n'a pas d'incidence sur les ventes.

De son côté, Anne Dacier est universellement célébrée par Boileau, Voltaire, La Bruyère, La Fontaine, Saint-Simon, Sainte-Beuve et bien d'autres. Certains assurent même que le terme "traductrice" a été inventé pour elle.

Giuseppa Barbapiccola (1702–1740), première traductrice des "Principes de la philosophie" de Descartes en italien

Giuseppa Barbapiccola (1702–1740), philosophe naturaliste italienne, traduit "Les Principes de la philosophie" du philosophe français René Descartes non seulement pour faire connaître la philosophie cartésienne au public italien mais aussi pour inciter les femmes à s'instruire et à mener une vie intellectuelle. Selon elle, Descartes fait l'éloge de l'intellect féminin et son ouvrage doit être lu par toutes les femmes.

***

On sait très peu de choses sur les premières années de la jeune Giuseppa Barbapiccola, connue aussi sous le nom de Giuseppa Eleonora Barbapiccola.

On sait seulement qu'elle est née à Naples et que son oncle est Tommaso Maria Alfani, un prédicateur dominicain de Naples qui est le correspondant et ami du philosophe italien Giambattista

Vico. Grâce à son oncle, Giuseppa reçoit une bonne éducation dans la famille du correspondant et ami de son oncle, fréquente les cercles littéraires et rencontre de nombreux intellectuels.

Devenue philosophe et poète, Giuseppa est membre de l'Académie d'Arcadie (Accademia degli Arcadi), une académie littéraire fondée à Rome en 1690. Elle écrit des poèmes qui sont publiés en même temps que ceux de son amie Luisa Vico, la fille de Giambattista Vico.

Giuseppa Barbapiccola est surtout connue pour la traduction des "Principes de la philosophie" du philosophe français René Descartes sous le titre "I Principi della filosofia di Renato Des-Cartes".

Rédigé en latin, considéré comme la langue universelle, et publié sous le titre "Principia philosophiae" en 1644, l'ouvrage de Descartes est disponible en français dès 1647 grâce à l'abbé Claude Picot, ami de Descartes. La traduction de Giuseppa est basée sur l'édition française mais se réfère aussi à l'édition latine, comme en témoigne le sous-titre de sa traduction ("Tradotti dal francese col confronto del latino…").

Publiée à Turin par Giovanni Francesco Mairesse en 1722, cette traduction introduit la philosophie cartésienne (ou cartésianisme) en Italie. Mais Giuseppa publie sa traduction en pensant d'abord à ses consœurs. Elle souhaite que cette traduction soit lue par toutes les femmes et qu'elles y trouvent une source d'inspiration pour mener une vie intellectuelle.

Dans sa longue préface, intitulée "De la traductrice aux lecteurs" ("La traduttrice a' lettori"), elle exprime ses propres idées et défend ardemment le droit des femmes à l'éducation. Elle écrit que "Les femmes ne doivent pas être exclues de l'étude des sciences, car leur esprit est plus élevé et elles ne sont pas inférieures aux hommes en termes de plus grandes vertus." Les femmes ne peuvent pas se contenter d'apprendre le catéchisme, la couture, le chant et la danse et d'être initiées à un discours poli et à un comportement courtois tout comme à la mode vestimentaire du temps.

Giuseppa défend non seulement le droit à des femmes à l'éducation mais elle veut persuader les femmes de s'instruire par leurs propres moyens pour devenir plus autonomes. Elle affirme que la nature inhérente des femmes – et la perception de celles-ci comme le sexe faible – n'est pas la cause de leur ignorance. La cause de l'ignorance des femmes est l'absence d'éducation ou une mauvaise éducation. Les femmes ont toujours eu la capacité d'apprendre.

Elle donne de nombreux exemples dans ce sens, y compris celui d'Anne Dacier. Sa préface cite plusieurs femmes célèbres du passé, y compris pour la philosophie. Cette préface assure la célébrité de Giuseppa Barbapiccola et elle aura une influence aussi grande sur ses contemporain(e)s que sa traduction de l'œuvre de Descartes.

Émilie du Châtelet (1706–1749), mathématicienne, physicienne et traductrice du célèbre "Principia mathematica" de son collègue Isaac Newton

Émilie du Châtelet (1706–1749), mathématicienne et physicienne française, se fait connaître en 1740 avec la publication de son livre “Institutions de physique”. Elle traduit ensuite en français le célèbre “Principia mathematica” de son collègue Isaac Newton, considéré comme l’un des grands livres de l’histoire des sciences. Publiée en 1759, sa traduction reste la traduction française de référence à ce jour.

***

Émilie du Châtelet (née Émilie Le Tonnelier de Breteuil) reçoit une solide éducation en lettres, en mathématiques et en sciences physiques. Après avoir épousé le marquis du Châtelet à l’âge de 19 ans et lui avoir donné trois enfants, elle reprend ses études de mathématiques en 1733 à l’âge de 26 ans.

Elle devient la collaboratrice intellectuelle et la compagne amoureuse du philosophe Voltaire, qui vient séjourner dans le château familial pendant quelques années et qui l’encourage à poursuivre ses recherches scientifiques. Plus tard, tout en gardant des relations amicales avec son mari et avec Voltaire, elle entame une liaison avec le poète Jean-François de Saint-Lambert, mais meurt des suites d’une nouvelle grossesse un an plus tard.

Émilie du Châtelet est la première femme à voir un essai scientifique publié par l’Académie royale des sciences en 1739, sous le nom “Dissertation sur la nature et la propagation du feu” .

Son œuvre principale est “Institutions de physique”, un ouvrage publié à Paris par Prault fils en 1740. Une seconde édition paraît en 1742. Le livre est traduit en allemand et en italien dès 1743.

Ce livre analyse et synthétise les principales idées exprimées par les mathématiciens et les physiciens éminents de son temps. L’ouvrage aborde de nombreux sujets, dont les principes de la connaissance, l’existence de Dieu, les notions d’espace, de temps et de matière, les forces de la nature, ainsi que la théorie du mouvement et de la gravitation universelle de son collègue Isaac Newton, qui suscite un vif intérêt parmi ses pairs.

Ce livre inspire d’ailleurs un chapitre (sans la nommer) de la célèbre “Encyclopédie de Diderot”, une encyclopédie monumentale en 28 volumes (17 volumes de textes et 11 volumes de planches) publiée entre 1751 et 1772, qui regroupe l’ensemble des connaissances de l’époque et compte de nombreux contributeurs.

Émilie du Châtelet est aussi traductrice. Sa principale traduction est la traduction (du latin vers le français) des “Principes mathématiques de la philosophie naturelle” (titre original: “Philosophiae Naturalis Principia Mathematica”) de son collègue Isaac Newton. Largement connu dans le monde scientifique sous le nom de “Principia Mathematica” ou même “Principia”, ce livre est aujourd’hui considéré comme l’un des ouvrages majeurs de l’histoire des sciences.

Rédigé en latin donc, le latin étant considéré comme la langue scientifique universelle, et publié pour la première fois en 1687, puis réédité en 1713 et 1726, “Principia Mathematica” détaille en trois

volumes les lois du mouvement et la loi de la gravitation universelle d'Isaac Newton, ainsi que les méthodes mathématiques utilisées par Newton pour formuler ses lois physiques.

Les traductions de l'ouvrage sont toutes basées sur la troisième édition de 1726. Isaac Newton étant de nationalité anglaise, la première traduction est une traduction anglaise, signée du mathématicien Andrew Motte, publiée en 1729 et suivie de plusieurs éditions.

La traduction française d'Émilie du Châtelet comprend un résumé extensif (résumé commun aux trois volumes), un commentaire détaillé (les deux tiers du deuxième volume) et une importante partie analytique où elle applique les nouvelles méthodes du calcul infinitésimal aux théories les plus controversées de Newton.

La première édition française (considérée comme "provisoire") est publiée à Paris par Desaint & Saillant en 1756, six ans après le décès d'Émilie, sous le titre "Principes mathématiques de la philosophie naturelle [traduits] par feue Madame la Marquise du Chastellet". La seconde édition française (considérée comme "définitive") est publiée par Desaint & Saillant en 1759 et reste l'édition française de référence à ce jour.

L'édition française marque une étape majeure dans la diffusion de la physique newtonienne en France et en Europe, et contribue à l'ultime étape de la Révolution scientifique, une "révolution" qui a duré près de deux siècles pour proposer une approche empirique et factuelle de la science.

Émilie publie plusieurs autres traductions, dont "La Fable des abeilles" ("The Fable of the Bees") du philosophe social anglo-néerlandais Bernard Mandeville, considérée moins comme une traduction que comme une adaptation. Dans la préface de sa traduction, elle plaide avec force pour l'éducation des femmes, en particulier la mise en place d'un enseignement secondaire pour les jeunes filles, comme celui déjà accessible pour l'autre sexe. Selon elle, en refusant aux femmes une bonne éducation, la société les empêche de devenir d'éminentes contributrices des arts et des sciences.

Être une femme érudite et respectée par ses pairs n'empêche pas pour autant les commentaires misogynes par les grands penseurs du temps. Comme l'écrit le philosophe allemand Emmanuel Kant dans ses "Observations sur le sentiment du beau et du sublime" (titre original: "Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen", 1764): "Une femme qui a la tête pleine de grec, comme Mme Dacier, ou qui interroge les fondements de la mécanique, comme la marquise du Châtelet, pourrait tout aussi bien porter la barbe; cela exprimerait peut-être mieux l'apparence générale réelle à laquelle elles aspirent." Mais Kant a certainement lu leurs œuvres, qui ont probablement influencé ses propres écrits.

Catharina Ahlgren (1734–1800), poète suédoise, journaliste pionnière, traductrice et imprimeuse

Catharina Ahlgren (1734–1800), poète et journaliste suédoise, traduit des œuvres poétiques et publie des articles sur le rôle des femmes dans la société et sur l'égalité des sexes dans deux journaux suédois. Elle acquiert une imprimerie et publie des œuvres poétiques, dont celles de son amie la poète suédoise Hedvig Charlotta Nordenflycht. Elle émigre ensuite en Finlande et lance le premier journal finlandais.

***

Suite à un divorce en 1770 et la charge de ses quatre enfants, Catharina Ahlgren s'installe à Stockholm en Suède, ouvre une librairie qui fait faillite et se lance dans l'écriture et la traduction. Elle confiera lors d'un échange avec ses lecteurs en 1772: "Ma plume est mon seul confort. De tous les artistes je donne la palme à l'inventeur des outils d'écriture."

Elle traduit des œuvres poétiques vers le suédois, par exemple "Der geprüfte Abraham" [Abraham éprouvé], un poème épique du poète allemand Christoph Martin Wieland, qui est sans doute la première œuvre du poète en 1753. Elle traduit peut-être aussi des romans.

Lors de l'anniversaire de la reine de Suède Louise-Ulrique de Prusse, célébré le 24 juillet 1764, elle écrit un poème en français dédié à la reine. Le poème a pour titre "Au jour de l'illustre naissance de sa majesté notre adorable Reine le 24 juillet".

Devenue journaliste, elle rédige des articles sur le rôle des femmes dans la société et sur l'égalité des sexes pour deux journaux suédois, dont "Then Swänska Argus", l'ancêtre du "Den Svenska Argus", déjà connu pour largement couvrir les problèmes de société. Mais les journalistes de sexe féminin restent le plus souvent anonymes.

Dans un article d'octobre 1772 devenu célèbre, "rédigé sous la forme d'un débat entre les deux femmes, elle argumente pour une conscience sociale, la démocratie et l'égalité des sexes. Elle y encourage aussi une solidarité entre femmes, pour se protéger de la tutelle et de la suprématie des hommes. Elle affirme que la seule façon d'atteindre l'amour véritable dans une relation est d'être égaux; ajoutant que, comme les hommes tiennent souvent à dominer les femmes, il est plus difficile de conserver leur amitié que celle d'une femme", nous raconte Wikipédia. Le débat entre ces deux femmes évoque aussi l'amour, l'amitié, l'éducation, la monarchie et la religion.

Dans un autre article consacré à l'éducation des femmes, elle critique la prévalence de la langue française dans l'éducation. Selon elle, cette langue n'est utile qu'à la lecture des œuvres romantiques. Elle prône l'apprentissage de l'anglais pour que les femmes puissent accéder à des sujets comme l'histoire et la géographie, largement couverts dans cette langue.

Suite à son second mariage, qui semble tout aussi malheureux que le premier, Catharina Ahlgren acquiert une imprimerie et publie les œuvres de la poétesse féministe suédoise Hedvig Charlotta Nordenflycht, qui est une amie proche de longue date avec laquelle elle entretient une correspondance assidue depuis toujours.

Catharina Ahlgren émigre en Finlande en 1775 et poursuit son rôle de pionnière en lançant en 1782 le premier journal finlandais sous le titre “Om konsten att rätt behaga” [De l’art de bien plaire]. Elle met fin à la publication du journal à la suite de problèmes de santé. Dans son message de départ, elle écrit: “Comme vous pouvez le voir, Messieurs, je tenais vraiment à vous imiter.”

Catharina Ahlgren est maintenant considérée comme l’une des premières féministes suédoises, tout comme son amie Hedvig Charlotta Nordenflycht. Toutes deux se battent toute leur vie pour vivre de leur plume et pour promouvoir les droits des femmes dans la société de leur temps.

Claudine Picardet (1735–1820), chimiste française et première traductrice scientifique pour la chimie

Claudine Picardet (1735–1820), chimiste française, est la seule femme membre de l’Académie de Dijon. Elle est aussi la seule à maîtriser quatre langues étrangères (anglais, allemand, italien et suédois). Ses nombreuses traductions permettent à ses collègues de se tenir informés des avancées dans leur domaine et de participer à la Révolution chimique menée par André Lavoisier.

***

Claudine Picardet (née Claudine Poullet) passe son enfance à Dijon en Bourgogne. Elle se marie en 1755 avec l’homme de loi Claude Picardet, qui encourage les activités intellectuelles et sociales de son épouse.

Quelques années plus tard, Claudine est à la fois la seule femme siégeant à l’Académie de Dijon et la seule chimiste et minéralogiste maîtrisant quatre langues étrangères (anglais, allemand, italien et suédois). L’Académie de Dijon est connue pour ses cours de dessin, de chimie, de minéralogie et de botanique, tout comme pour l’accès de ses cours aux femmes.

Les très nombreuses traductions de Claudine Picardet – qui s’ajoutent aux travaux de ses collègues chercheurs – vont contribuer à la renommée nationale puis internationale de l’Académie de Dijon.

Claudine entreprend la traduction de la littérature scientifique rédigée par des chercheurs étrangers de premier plan, surtout pour la chimie et la minéralogie mais aussi pour la botanique. Elle sera la traductrice la plus prolifique du Bureau de traduction de Dijon. Elle conduit aussi les expérimentations nécessaires pour vérifier les affirmations avancées dans les publications qu’elle traduit avant la publication d’une édition française.

Elle traduit au moins trois ouvrages: un livre (ou un long article) du botaniste anglais John Hill (traduction publiée dans une revue scientifique en 1774), “Mémoires de chymie” du chimiste suédois–allemand Carl Wilhelm Scheele (traduction publiée en 1785) et le “Traité de caractères

extérieurs des fossiles” du géologiste allemand Abraham Gottlob Werner (traduction publiée en 1790). Et elle contribue à la traduction d’autres ouvrages

Elle traduit aussi des dizaines d’articles scientifiques disponibles en suédois (ceux de Carl Wilhelm Scheele et Torbern Bergman), en anglais (ceux de Richard Kirwan et William Fordyce), en allemand (ceux de Johann Christian Wiegleb, Johann Friedrich Westrumb, Johann Carl Friedrich Meyer et Martin Heinrich Klaproth) et en italien (ceux de Marsilio Landriani).

Sa première traduction est publiée de manière anonyme en 1785, mais son nom est dévoilé dans “Le Journal des savants” grâce à un article élogieux de l’astronome Jérôme Lalande au sujet de l’une de ses traductions. La surprise est grande parce que les femmes de science sont encore rares, et celles qui maîtrisent plusieurs langues sont encore plus rares.

Certaines de ses traductions circulent à titre privé en passant de main en main dans les cercles scientifiques alors que d’autres sont publiées dans des revues scientifiques. Même si elle devient une traductrice aussi connue que prolifique, ses traductions sont parfois publiées de manière anonyme, comme souvent pour les femmes de science (et les autres). Ou alors elle doit se contenter d’un “Mme P*** de Dijon”.

Mais son nom est bien mentionné en entier dans ses traductions publiées par “Les Annales de chimie”, une revue fondée en 1789 par les trois chimistes de renom que sont Antoine Lavoisier, Claude Louis Berthollet et Louis-Bernard Guyton de Morveau (son futur mari). Dès la création de la revue, le comité éditorial décide que ses traducteurs (et traductrices) seront rémunérés au même tarif que ses auteurs.

Le Bureau de traduction de Dijon est dirigé par Louis-Bernard Guyton de Morveau, éminent chimiste et traducteur, et compte peut-être une demi-douzaine de traducteurs. Ceux-ci ne se contentent pas de traduire et d’annoter les articles mais ils réalisent également les expériences de laboratoire décrites dans ces articles afin de confirmer (ou corriger) les instructions données et les résultats observés.

Toutes ces traductions sont essentielles pour la diffusion des connaissances scientifiques pendant la Révolution chimique, un mouvement dirigé par Antoine Lavoisier, souvent appelé le père de la chimie moderne et guillotiné en 1794 pendant la Révolution française lors de la période de la Terreur.

Suite au décès de son premier mari, l’homme de loi Claude Picardet, en 1796, Claudine Picardet se remarie en 1798 avec le chimiste Louis-Bernard Guyton de Morveau, collègue et ami de longue date au sein de l’Académie de Dijon.

Durant toute sa vie, à Dijon puis à Paris après son déménagement dans la capitale, elle organise régulièrement chez elle des salons (réunions) scientifiques et littéraires et participe activement à la collecte de données météorologiques (son autre passion) au sein d’un réseau lui aussi mis en place par André Lavoisier en 1785.

Marie-Anne Paulze Lavoisier (1758–1836), chimiste, traductrice et proche collaboratrice d’Antoine Lavoisier

Marie-Anne Paulze Lavoisier (1758–1836) est non seulement la compagne de laboratoire du chimiste français Antoine Lavoisier (son mari) mais aussi une chimiste à part entière. Elle traduit plusieurs ouvrages de chimie publiés outre-Atlantique. Suite à l’exécution de son mari pendant la Terreur, période noire de la Révolution française, elle travaille inlassablement pour consolider son héritage en tant que père de la chimie moderne.

***

Le père de Marie-Anne Paulze est Jacques Paulze, fermier général (collecteur des impôts du roi) en France. Sa mère, Claudine Thoynet Paulze, meurt alors que Marie-Anne n’a que 3 ans. L’enfant est placée dans un couvent où elle reçoit une bonne éducation qui comprend le latin, l’anglais et le dessin. Sa formation artistique lui permettra de documenter précisément les expériences chimiques et d’illustrer des publications scientifiques.

Marie-Anne Paulze épouse le chimiste français Antoine Lavoisier en 1771, à l’âge de 13 ans (il a 28 ans), et devient sa compagne de laboratoire. Elle passe la plupart du temps à mener des recherches avec lui, à consigner des notes dans ses registres de laboratoire, à décrire leurs expériences chimiques et à esquisser les schémas de ces expériences.

Loin d’être la servante de son mari ou alors l’épouse aveuglément dévouée comme la majorité des femmes de son époque, elle devient une chimiste respectée par ses pairs.

Elle traduit plusieurs ouvrages scientifiques de l’anglais vers le français, notamment ceux du chimiste irlandais Richard Kirwan et des chimistes anglais Joseph Priestley et Henry Cavendish. Ces traductions sont essentielles pour informer son époux et leurs collègues des avancées dans leur domaine. Les théories de Richard Kirwan seront ensuite réfutées point par point par Antoine Lavoisier dans son “Traité élémentaire de chimie”.

Marie-Anne réalise toutes les planches (13 gravures sur cuivre) illustrant le “Traité élémentaire de chimie” d’Antoine Lavoisier, un ouvrage qui marque son temps et qui est considéré comme le premier manuel de chimie moderne. Elle se représente elle-même à deux reprises en train de participer à des expériences chimiques en consignant des notes dans les registres de laboratoire.

Le “Traité élémentaire de chimie” est publié en France en 1789, quelques mois avant la Révolution française, et traduit en anglais dès 1790 par le traducteur scientifique écossais Robert Kerr.

Tout comme son beau-père Jacques Paulze (le père de Marie-Anne), Antoine Lavoisier est l’un des administrateurs de la Ferme générale, organisme chargé du recouvrement des impôts du roi. Très impopulaire, la Ferme générale est dissoute à la suite de l’abolition des impôts du roi en 1790-1791.

Accusé à tort de fraude fiscale, Antoine Lavoisier est emprisonné en 1793 et guillotiné l’année suivante à l’âge de 50 ans, malgré les supplications de son épouse pour qu’il soit épargné, d’autant plus que le célèbre chimiste s’est aussitôt mis au service de la toute jeune République. Jacques Paulze est exécuté le même jour et 26 autres fermiers généraux sont exécutés avec eux. Antoine Lavoisier sera innocenté par le gouvernement français dix-huit mois après son exécution.

Antoine Lavoisier et Jacques Paulze sont deux des très nombreuses victimes de la Terreur, une période sombre de la Révolution française marquée par des massacres et des exécutions publiques de septembre 1793 à juillet 1794. Marie-Anne est arrêtée six semaines après l’exécution de son mari et de son père avant d’être emprisonnée pendant 65 jours. Les carnets de notes scientifiques et les instruments de laboratoire de son mari seront confisqués pendant deux ans.

Dès sa sortie de prison, Marie-Anne Paulze Lavoisier canalise la colère des familles des 28 fermiers généraux guillotinés et publie une dénonciation collective du député André Dupin de Beaumont, responsable du procès sommaire et de l’exécution immédiate des fermiers généraux. Mais cette dénonciation restera sans effet sur sa carrière.

Puis elle organise la publication des “Mémoires de chimie” d’Antoine Lavoisier, une compilation en deux volumes de ses articles démontrant les principes de la “nouvelle” chimie. Le premier volume regroupe ses travaux sur la chaleur et la formation de liquides. Le second volume regroupe ses travaux sur la combustion, l’air, la calcination des métaux, l’action des acides et la composition de l’eau.

Imprimée à titre privé par ses soins, la première édition des “Mémoires de chimie” est distribuée à d’éminents scientifiques. Dans la préface, signée par elle, elle lance une attaque virulente contre les révolutionnaires qui ont exécuté son mari et contre ses collègues qui ont gardé le silence. Sa préface n’est pas incluse dans la publication finale mais, grâce à ses efforts, Antoine Lavoisier s’impose bientôt comme le père de la chimie moderne.

Dix ans après l’exécution d’Antoine Lavoisier, Marie-Anne épouse en 1804 le physicien anglo-américain Benjamin Thompson. Elle insiste toutefois pour conserver le nom de famille de son premier mari, auquel elle manifeste un attachement indéfectible par-delà la mort. Ce second mariage ne dure que trois ans.

Elle continue ensuite d’œuvrer inlassablement pour la postérité d’André Lavoisier pendant trente ans. Elle meurt en 1836 à l’âge de 78 ans. Elle est inhumée au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

Les manuscrits originaux, les carnets de laboratoire et le matériel de laboratoire d’Antoine Lavoisier font désormais partie de la Bibliothèque de l’Université de Cornell (Cornell University Library) dans l’État de New York, tout comme sa correspondance avec d’autres scientifiques. La collection Lavoisier (Lavoisier Collection) comprend de nombreux documents relatifs à Marie-Anne Lavoisier et reconnaît son rôle crucial dans la préservation de l’héritage scientifique intellectuel et matériel de son mari.

Julia Evelina Smith (1792–1886), première traductrice de la Bible intégrale à partir des textes originaux

Julia Evelina Smith (1792–1886) est connue comme la première femme à traduire intégralement la Bible à partir des langues originales (hébreu, grec et latin). Avec sa sœur Abby, elle lutte aussi pour le droit des femmes en refusant de payer ses impôts puisque les femmes n'ont pas le droit de voter. Leurs terres et leur troupeau de vaches sont confisquées et leur lutte pour obtenir justice fait la "Une" des journaux américains.

***

La famille de Julia Evelina Smith, les Smith de Glastonbury, vit dans le Connecticut aux États-Unis et défend ardemment l'éducation des femmes, le droit de vote pour les femmes et l'abolitionnisme.

Le père de Julia est un pasteur non conformiste prospère et sa mère est poète et mathématicienne. Tous deux dispensent une bonne éducation à leurs cinq filles. Douée pour les langues, Julia apprend le latin, le grec et l'hébreu au Troy Female Seminary.

Après avoir lu la Bible dans ses langues originales (hébreu, grec et latin), elle décide d'entreprendre sa propre traduction de la Bible (en anglais) en mettant l'accent sur le littéralisme. Elle est la première femme à traduire intégralement la Bible à partir des textes originaux. Elle achève sa traduction en 1855, après huit ans de travail intensif.

Cette traduction n'est publiée que deux décennies plus tard, en 1876, sous le titre "The Holy Bible: Containing the Old and New Testaments; Translated Literally from the Original Tongues" [La Sainte Bible: contenant l'Ancien et le Nouveau Testament; traduite littéralement des langues originales]. La traductrice étant de sexe féminin, cette traduction passe relativement inaperçue dans le monde littéraire et religieux.

La publication de l'édition anglaise révisée de la "Bible du roi Jacques" ("English Revised Version of the King James Bible", 1881-1894), traduite par cinquante exégètes, tous de sexe masculin, devient la version officielle autorisée de la Bible en Angleterre.

Après la traduction de la Bible, Julia s'attaque à un sujet beaucoup plus pratique. Son livre suivant, "Abby Smith and her Cows" [Abby Smith et ses vaches], concerne une affaire familiale qui a fait la "Une" des journaux américains dans tout le pays.

Voici l'histoire en quelques mots. En 1872, la ville de Glastonbury tente d'augmenter les impôts des deux sœurs Smith survivantes, Julia et Abby, ainsi que ceux de deux autres veuves. Mais Julia et Abby refusent de payer leurs impôts au motif qu'elles n'ont pas le droit de voter aux assemblées

municipales. Suite à quoi le percepteur des impôts confisque leurs terres et leurs vaches. Les deux sœurs entament une lutte de deux ans pour les récupérer et pour obtenir compensation.

Menée surtout par Abby, la cadette des deux soeurs, d'où le titre du livre de Julia, leur révolte est d'abord relatée dans un journal du Massachusetts, "The Republican", l'État du Massachusetts étant connu pour ses idées progressistes. Puis la lutte des deux sœurs est progressivement couverte par tous les journaux du pays.

L'affaire est compliquée par la corruption et les malversations du percepteur des impôts, qui non seulement s'empare illégalement des terres des deux sœurs, mais conclut un accord secret pour en vendre une partie à un voisin.

Les sœurs portent plainte contre la ville devant les tribunaux et obtiennent gain de cause. Par la suite, Julia détaille l'intégralité du différend dans son livre "Abby Smith and her Cows". Publié en 1877, le livre inclut les nombreuses coupures de journaux qui ont couvert leur histoire.

Julia convole plus tard en justes noces à l'âge de 87 ans avec Amos Parker, un veuf de l'État du New Hampshire. La maison de Julia et Abby Smith sera inscrite au registre des sites historiques nationaux américains (National Historic Landmark) en 1974 pour leur défense des droits des femmes. La famille Smith est intronisée en 1994 dans le Women's Hall of Fame du Connecticut.

Sarah Austin (1793–1867), érudite anglaise et première traductrice à défendre ses droits intellectuels

Sarah Austin (1793–1867), érudite anglaise et traductrice, déclare haut et fort: "Cela a été ma pratique invariable, dès que je m'engage à traduire une œuvre, d'écrire à l'auteur, lui annonçant mon intention et ajoutant que s'il voit une omission ou s'il a une correction ou un ajout à faire, ceci dépendra de mon bon vouloir et de mon attention à ses suggestions."

***

Sarah Austin (née Sarah Taylor) étudie le latin, le français, l'allemand et l'italien sous la houlette de sa mère Susannah Taylor. Les parents et leurs sept enfants vivent à Norwich dans le comté de Norfolk en Angleterre. Sarah épouse le philosophe juridique John Austin en 1819, vit à Londres entourée d'intellectuels et, comme sa mère, correspond avec de nombreux écrivains. Le couple déménage à Bonn en Allemagne en 1827, vivant en grande partie des revenus de Sarah en tant que traductrice.

Ses traductions de l'allemand vers l'anglais comprennent "Characteristics of Goethe: from the German of Falk, von Müller, [etc.] with notes, original and translated, illustrative of German literature" [Caractéristiques de Goethe: de l'allemand par Falk et von Müller, [etc.] avec des notes, originales et traduites, illustratives de la littérature allemande], œuvre commune des écrivains allemands Johann

Daniel Falk et Friedrich von Müller (traduction publiée en 1833), “The Story without an End” du philosophe allemand Friedrich Wilhelm Carové (traduction publiée en 1834) et “History of the Popes” de l’historien allemand Leopold von Ranke (traduction publiée en 1840).

L’une de ses traductions du français vers l’anglais est le “Rapport sur l’état de l’instruction publique dans quelques pays de l’Allemagne et particulièrement en Prusse”, rédigé en 1832 par le philosophe français Victor Cousin pour le comte de Montalivet, qui est ministre français de l’Instruction publique. Cette traduction est publiée en 1834 sous le titre “Report on the State of Public Instruction in Prussia”.

Dans la préface de la traduction, Sarah Austin plaide personnellement en faveur de l’instruction publique. Elle plaide aussi pour la création d’un système national d’instruction publique en Angleterre en citant les exemples de la Prusse et de la France dans un pamphlet publié dans la “Foreign Quarterly Review” en 1839.

Elle défend régulièrement ses droits intellectuels en tant que traductrice, écrivant que “Cela a été ma pratique invariable, dès que je m’engage à traduire une œuvre, d’écrire à l’auteur, lui annonçant mon intention et ajoutant que s’il voit une omission ou s’il a une correction ou un ajout à faire, ceci dépendra de mon bon vouloir et de mon attention à ses suggestions” (citation dans la notice biographique que lui consacre le “Dictionary of National Biography” en 1885).

Sarah Austin publie sa propre enquête sur les institutions et les mœurs allemandes en 1854 sous le titre “Germany from 1760 to 1814, or Sketches of German Life, from the Decay of the Empire to the Expulsion of the French” [L’Allemagne de 1760 à 1814, ou esquisses de la vie allemande, de la décadence de l’Empire à l’expulsion des Français].

Elle publie aussi de nouvelles éditions des œuvres de son époux John Austin suite à son décès, et elle révise les deux recueils “Letters from Egypt, 1863-1865” (publié en 1865) et “Last Letters from Egypt” (publié en 1875) de sa fille Lucy Gordon (elle aussi traductrice), qui vit en Égypte depuis 1862 pour raisons de santé.

Sa petite-fille Janet Ross immortalisera sa mère (Lucy Gordon), sa grand-mère (Sarah Austin) et son arrière-grand-mère (Rosannah Taylor) dans son ouvrage “Three generations of English Women” [Trois générations de femmes anglaises], publié en 1893.

Louise Swanton Belloc (1796–1881), traductrice de “La Case de l’oncle Tom” en français

Née d’un père irlandais et d’une mère française, Louise Swanton Belloc (1796–1881) fait connaître de nombreuses œuvres anglophones contemporaines au public français par voie de traduction, y compris “La Case de l’oncle Tom”, célèbre roman de l’écrivaine américaine Harriet Beecher Stowe qui dépeint les conditions de vie affreuses des esclaves afro-américains.

***

Née dans la ville de La Rochelle sur la côte Atlantique d'un père irlandais et d'une mère française, Louise Swanton Belloc reçoit une éducation faisant une large part à la langue anglaise. Devenue une autrice et traductrice prolifique, elle milite pour l'éducation des femmes et pour la création de bibliothèques publiques.

Sa première traduction est la traduction de "Patriarchal Times; or, The Land of Canaan: A figurate history" (1811), une réécriture des cinq premiers livres de la Bible par la poète et romancière anglaise Adelaide O'Keeffe. L'édition française est publiée sous le titre "Patriarches, ou la Terre de Chanaan, histoire en tableaux" en 1818.

Elle rédige ensuite des articles pour la "Revue encyclopédique", une revue fondée et dirigée par l'homme de lettres et pédagogue Marc-Antoine Jullien. Elle écrit aussi plusieurs livres, par exemple une vie du poète anglais Lord Byron (qui sera préfacée par Stendhal) et une série de livres pour enfants.

Louise Swanton Belloc se lie d'amitié avec de nombreuses personnalités littéraires, dont les écrivains français Victor Hugo, Emile Souvestre et Alphonse de Lamartine, l'écrivain anglais Charles Dickens, l'écrivaine anglo-irlandaise Maria Edgeworth et l'écrivaine américaine Harriet Beecher Stowe. Elle entretient une correspondance assidue avec eux.

Elle traduit en français "La Case de l'oncle Tom" ("Uncle Tom's Cabin", 1852), le célèbre roman de Harriet Beecher Stowe qui dépeint les conditions de vie affreuses des esclaves afro-américains et qui a une résonance énorme aux États-Unis et en Grande-Bretagne, puis en France grâce à sa traduction. L'édition française est publiée à Paris par Charpentier en 1855.

Elle traduit aussi "Cranford" (même titre en anglais), roman de l'autrice écossaise Elizabeth Gaskell, "Le Vicaire de Wakefield" ("The Vicar of Wakefield"), roman de l'écrivain irlandais Oliver Goldsmith, et "Mélodies irlandaises" ("Irish Melodies") du poète irlandais Thomas Moore, ainsi que des œuvres de ses amis Charles Dickens et Maria Edgeworth et des romans de l'écrivain écossais Walter Scott.

Elle est contactée par le gouvernement français pour participer au projet de création de bibliothèques publiques en France mais le projet reste dans les cartons. Elle crée toutefois une bibliothèque circulante avec son amie Adélaïde de Montgolfier (qui a peut-être participé à certaines de ses traductions). Toutes deux lancent le mensuel féminin "La Ruche", axé sur l'éducation des jeunes femmes.

Therese Albertine Luise Robinson (1797–1870), linguiste et traductrice pionnière pour les langues slaves et amérindiennes

Therese Albertine Luise Robinson (1797–1870), linguiste germano-américaine spécialiste des langues slaves, s'intéresse aussi aux langues amérindiennes. Elle traduit en allemand le fameux article sur les langues amérindiennes du linguiste américain John Pickering paru en 1830–1831 dans l'"Encyclopedia Americana", qui plaide en faveur d'une transcription phonétique du vocabulaire amérindien pour remédier aux schémas incohérents en place.

***

Née en Allemagne, Therese Albertine Luise Robinson ne reçoit sans doute pas d'éducation formelle mais elle fréquente assidûment les bibliothèques, y compris en Russie où la conduit la profession de son père, d'où sa passion future pour les langues slaves.

Elle traduit d'abord deux romans de l'écrivain écossais Walter Scott – "Les Puritains d'Écosse" ("Old Mortality") et "Le Nain noir" (The Black Dwarf) – dans les années 1820. Elle signe ses traductions d'un pseudonyme masculin, Ernst Berthold. Elle écrit aussi une série de critiques littéraires sans les signer.

Elle est tout aussi réticente à utiliser son vrai nom pour la publication de ses poèmes et nouvelles. Elle invente donc le pseudonyme Talvj – formé des initiales de son nom de naissance (Therese Albertine Luise von Jacob) – pour signer son recueil de nouvelles "Psyche" (publié en 1825) et d'autres œuvres.

Elle apprend le serbe après avoir lu les traductions et commentaires du linguiste et conteur allemand Jacob Grimm sur le folklore serbe. Elle traduit elle-même des chansons populaires serbes avec le soutien et les encouragements de Goethe, célèbre écrivain allemand avec lequel elle correspond et qu'elle rencontre ensuite. Publié en 1826, son ouvrage "Volkslieder der Serben" [Chansons populaires des Serbes] est salué par Goethe et le monde littéraire allemand.

Elle épouse le théologien américain Edward Robinson en 1828 et déménage en 1830 dans l'État du Massachusetts aux États-Unis. Elle aide son mari à faire connaître la théologie allemande par voie de traduction. Celui-ci a créé le "Biblical Repository", une maison d'édition spécialisée à cet effet.

Elle se passionne pour les langues amérindiennes et rédige un manuel pratique. Elle traduit en allemand l'article du linguiste américain John Pickering consacré aux langues amérindiennes ("On Indian Languages of North America"), publié en 1830–1831 dans l'"Encyclopedia Americana". Pickering plaide en faveur d'une transcription phonétique du vocabulaire amérindien afin de remédier aux schémas incohérents adoptés par les universitaires de différentes nationalités. L'édition allemande est publiée à Leipzig par Vogel en 1834 sous le titre "Über die Indianischen Sprachen Amerikas". La traductrice utilise le pseudonyme Talvj.

Elle rédige aussi avec son mari une histoire des langues slaves en anglais ("Historical View of the Slavic Languages"), publiée en 1834. Suit une deuxième édition ("Historical View of the Languages and Literature of the Slavic Nations, with a Sketch of their Popular Poetry"), publiée en 1850. Elle écrit ou traduit bien d'autres livres.

Les poèmes qu'elle a traduits en allemand sont d'abord publiés de manière anonyme en 1836 dans un essai sur la poésie populaire dans les nations allemandes, puis sous forme de livre signé de son vrai nom en 1840. Elle traduit aussi certains poèmes en anglais et ceux-ci sont inclus dans "The Poets and Poetry of Europe", une célèbre anthologie de poèmes traduits réalisée sous la direction du poète américain Henry Longfellow et publiée en 1845.

Mary Howitt (1799–1888), autrice anglaise et traductrice pionnière de la littérature scandinave

Autrice anglaise et traductrice prolifique, Mary Howitt (1799–1888) reçoit la médaille d'argent de l'Académie littéraire de Stockholm pour sa contribution au rayonnement de la littérature scandinave par voie de traduction, par exemple les romans réalistes de l'écrivaine féministe suédoise Fredrika Bremer et les contes de l'écrivain danois Hans Christian Anderseen.

***

Née dans une famille quaker vivant dans le comté du Gloucestershire en Angleterre, Mary Howitt commence à écrire des vers dès son plus jeune âge, bien avant la publication de son célèbre poème "L'Araignée et la mouche" ("The Spider and the Fly", 1828).

Elle épouse en 1821 l'écrivain quaker William Howitt. Fondé deux siècles plus tôt par des dissidents de l'Église anglicane, le mouvement quaker prône le pacifisme, la philanthropie et l'austérité des mœurs.

Leur première collaboration est le recueil de poèmes "The Forest Minstrels and Other Poems" (1821), suivi du deuxième recueil de poèmes "The Desolation of Eyam and Other Poems" (1827) puis de nombreuses publications tout au long de leur vie, par exemple "Abbeys and Castles of Great Britain" (1862).

Ils préparent (il traduit et elle édite) une édition anglaise de l'histoire de la magie du médecin allemand Joseph Ennemoser afin de toucher un nouveau public. "The History of Magics" est publié en deux volumes en 1854. Ce ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres – l'un comme l'autre sont des auteurs prolifiques et publient plusieurs dizaines de livres.

Tous deux se lient d'amitié avec des personnalités littéraires anglaises telles que les romanciers Charles Dickens et Elizabeth Gaskell et les poètes Elizabeth Barrett Browning, William Wordsworth et sa sœur Dorothy Wordsworth.

Lors de leur séjour à Heidelberg en Allemagne en 1840 avec leurs enfants, Mary Howitt se familiarise avec la littérature scandinave et elle apprend le suédois et le danois dans la foulée.

Elle traduit les romans réalistes de l’écrivaine suédoise Fredrika Bremer. Publiée entre 1842 et 1863, sa traduction en 18 volumes fait connaître Fredrika Bremer au monde littéraire anglais, y compris ses idées en tant que réformatrice féministe.

Elle traduit les contes de l’écrivain danois Hans Christian Andersen (sous le titre “Wonderful Stories for Children”, 1846), tout comme d’autres œuvres, par exemple “Rien qu’un violoneux” (“Only a Fiddler”, 1845), un roman mettant en scène un jeune violoniste, “L’Improvisateur” (“The Improvisatore”, 1845), le récit romancé de son voyage en Italie, et “Conte de ma vie” (“The True Story of My Life”, 1847), son autobiographie de ses humbles débuts à la célébrité.

Mary et William Howitt voyagent toujours ensemble tout en écrivant leurs livres, sauf lors du voyage de William en Australie avec deux de leurs fils lorsqu’ils tentent de faire fortune dans cette lointaine contrée entre 1851 et 1854. Un de leurs fils, Alfred William Howitt, reste sur place et devient explorateur, anthropologue et naturaliste.

Mary Howitt reçoit en 1879 la médaille d’argent de l’Académie littéraire de Stockholm pour sa contribution au rayonnement de la littérature scandinave par voie de traduction.

Charlotte Guest (1812–1895), première traductrice des “Mabinogion”, célèbre oeuvre médiévale en gallois

Charlotte Guest (1812–1895) est l’autrice de la première traduction des “Mabinogion” du gallois médiéval vers l’anglais, une traduction qui lance cette série celtique de quatre récits (à laquelle elle joint quelques autres textes) dans la sphère littéraire britannique et internationale. “Les Mabinogion” seraient la plus ancienne œuvre littéraire en prose en Grande-Bretagne et leur traduction fait sensation.

***

Née dans une famille aristocratique, Charlotte Guest (née Charlotte Bertie) étudie le latin, le grec, le français et l’italien avec le tuteur de son frère, et l’arabe, l’hébreu et le persan par elle-même. Elle développe une passion pour les langues et la littérature qui lui permettent d’échapper par la pensée à une vie familiale qui ne la rend pas heureuse.

Elle quitte sa famille à l’âge de 21 ans pour épouser en 1833 l’ingénieur gallois John Josiah Guest, qui dirige une grande entreprise productrice de fer, la Dowlais Ironworks. Ils sont tous deux connus pour leurs activités sociales, y compris la construction d’une école pour les enfants de leurs employés et l’installation de l’eau courante dans leurs maisons. Une bibliothèque suivra.

Charlotte Guest traduit des documents techniques du français vers l’anglais et seconde son époux lors de sa longue maladie tout en élevant leurs dix enfants. Trois ans après le décès de John Josiah

Guest en 1852, son fils aîné prend la direction de la fonderie et elle épouse l'érudit classique Charles Schreiber, qui est le tuteur de ses fils. Ils passent plusieurs années à voyager en Europe, collectionnant des objets qui rejoindront plus tard les collections du British Museum et du Victoria and Albert Museum à Londres.

De retour au Pays de Galles, Charlotte Guest se consacre à des activités intellectuelles. Elle apprend le gallois et rencontre des érudits gallois tels que l'historien Thomas Price et l'écrivain Ioan Tegid (dont le nom anglais est John Jones). Elle traduit plusieurs chansons et poèmes médiévaux gallois avec leur soutien et leurs encouragements.

Elle débute en 1837 sa traduction majeure, celle des "Mabinogion", une série de quatre récits médiévaux écrits en gallois médiéval (ou moyen gallois). Ces récits sont inspirés des traditions orales de la mythologie celtique de l'Antiquité. Elle y joint d'autres textes médiévaux de la légende arthurienne. Elle base sa traduction sur la transcription manuscrite faite par Ioan Tegid lorsqu'il était jeune chercheur à l'Université d'Oxford.

Sa traduction est publiée en sept volumes entre 1838 et 1845 et rencontre un succès immédiat. La renaissance de la culture celte favorise l'engouement du public pour les romans de chevalerie et pour la légende du roi Arthur. Une nouvelle édition en trois volumes est publiée en 1849 par la Tonn Press au Pays de Galles et par Longmans à Londres.

Les deux éditions (celle en sept volumes et celle en trois volumes) offrent à la fois la transcription galloise de Tegid et la traduction anglaise, avec de nombreuses notes en bas de page, de belles illustrations en pleine page et des couvertures en cuir.

Une édition en un seul volume est publiée en 1877. Elle se limite à la traduction anglaise sans le texte original et devient l'édition standard. Cette édition rejoint en 1902 la série "Everyman Classics" de l'éditeur britannique Everyman's Library.

La première traduction française des "Mabinogion" est l'œuvre du linguiste et historien breton Joseph Loth. Elle est publiée en 1888 dans la "Revue de Bretagne et de Vendée".

Eliza Ashurst (1813–1850) et Matilda Hays (1820–1897), premières traductrices des romans de George Sand en anglais

Matilda Hays (1820–1897), journaliste féministe anglaise, s'associe à son amie Eliza Ashurst (1813–1850), activiste dans une famille de militants radicaux anglais, pour proposer les premières traductions en anglais des romans des George Sand. Toutes deux sont séduites par la vie peu conventionnelle de l'écrivaine, par le ton "subversif" de ses romans et par les questions sociales et politiques abordées dans ses livres.

***

Eliza Ashurst (ou Elizabeth Ashurst) appartient à une famille de militants radicaux qui soutient des causes telles que la lutte contre l'esclavage, le suffrage féminin et le Risorgimento (unification italienne).

Elle assiste en 1840 à la Convention mondiale contre l'esclavage (World Anti-Slavery Convention) à Londres, avec son père William Ashurst et sa sœur Matilda Ashurst. Eliza et Matilda ne sont pas autorisées à prendre la parole puisque les femmes ne sont pas considérées comme des déléguées à part entière. Ce fait et bien d'autres vont encourager leur lutte pour le droit de vote des femmes. Les quatre sœurs (Eliza, Caroline, Matilda et Emilie) signent en 1866 la pétition pour le droit de vote des femmes (1866 Petition of Women's Suffrage) présentée au parlement britannique.

Eliza Ashurst se lie d'amitié en 1844 avec le nationaliste italien Giuseppe Mazzini et correspond avec lui pendant plusieurs années, tout comme ses soeurs. Sa sœur Emilie sera la principale traductrice des œuvres de Mazzini en anglais.

Une sélection (1.500 lettres) des lettres de Mazzini reçues par la famille Ashurst pendant dix ans sera publiée sous le titre "Mazzini's Letters to an English Family, 1844–1854" (3 volumes, New York, John Lane, 1920–1923). La sélection est compilée par Emilie Ashurst puis par son amie Elinor Francis Richards suite au décès d'Emilie en 1893.

Eliza Ashurst se lie d'amitié avec Matilda Hays (1820–1897), avec une passion commune pour George Sand. Elles aiment son style de vie indépendant, tout à fait inhabituel, et les questions politiques et sociales abordées dans ses livres. Sa vie amoureuse est turbulente, elle critique l'institution du mariage, elle prône l'amour libre, elle lutte pour les droits des femmes et elle s'élève régulièrement contre les préjudices sociaux d'une société conservatrice.

Mazzini, qui entretient une correspondance assidue avec George Sand, favorise les contacts entre l'écrivaine et ses traductrices potentielles. À son instigation, Eliza Ashurst voyage en France afin de rencontrer George Sand chez elle à Nohant.

Eliza Ashurst et Matilda Hays traduisent (traduction par Eliza et révision par Matilda) quatre romans de George Sand, à savoir "Spiridion" (même titre en anglais), "Lettres d'un voyageur" (sous le titre "Letters of a Traveller", avec une préface de Mazzini), "Les Maîtres mosaïstes" (sous le titre "The Master Mosaic-Workers") et "André" (même titre en anglais). Les éditions anglaises sont publiées en 1847, à l'exception de "Spiridion", publié en 1842.

Malgré les réticences de sa famille, Eliza Ashurst épouse en 1849 Jean Bardonneau Narcy, garde national français, après l'avoir rencontré à Paris l'année précédente, fait une fausse-couche puis meurt en couches en 1850.

Matilda Hays semble avoir traduit seule "La Dernière Aldini" (sous le titre "The Last Aldini", 1847), avant de former équipe avec Eliza, et traduit seule "La Petite Fadette" (sous le titre "Fadette", 1851) après le décès d'Eliza.

Tout comme George Sand, Matilda Hays est déterminée à utiliser ses écrits pour améliorer la condition des femmes. Elle écrit deux romans dans ce but: “Helen Stanley” (1846) puis “Adrienne Hope” (1868). Dans son premier roman, elle écrit que les mères doivent “apprendre à leurs filles à se respecter et à travailler pour leur pain quotidien plutôt que de prostituer leurs personnes et leurs cœurs” dans des mariages.

Après avoir publié ses articles dans diverses revues pendant des années, Matilda Hays cofonde en 1858 (avec les féministes anglaises Barbara Bodichon et Bessie Rayner Parkes) le “English Woman’s Journal”, une revue mensuelle qui couvre par exemple les droits des femmes en matière d’emploi.

Elle en est la co-directrice de publication (avec Bessie Rayner Parkes) pendant ses six ans d’existence, entre 1858 et 1864, avant son remplacement par une autre publication féministe. Les bureaux de la revue sont utilisés comme club féminin avec lectures, boissons et repas.

La revue est imprimée par la Victoria Press, fondée à cette fin par la militante des droits des femmes Emily Faithfull, soutenue par d’autres militantes féministes (dont Matilda Hays). Leur objectif est d’employer des femmes compositrices malgré l’hostilité de la London Society of Compositors, uniquement masculine.

Pour raisons financières, Matilda devient aussi actrice de théâtre à temps partiel aux côtés de l’actrice américaine Charlotte Cushman, avec laquelle elle entretient une relation amoureuse pendant dix ans avant de se lier à la poétesse anglaise Adelaide Anne Procter.

Clémence Royer (1830–1902), traductrice de “L’Origine des espèces” du naturaliste Charles Darwin en français

Clémence Royer (1830–1902), érudite autodidacte française, est surtout connue pour la traduction de “L’Origine des espèces” du naturaliste anglais Charles Darwin, dont la théorie sur l’évolution – à savoir l’adaptation évolutive des espèces vivantes – suscite un vif intérêt en France. Même si ses relations professionnelles avec Darwin ne sont pas faciles, sa traduction lui apporte la célébrité.

***

Le naturaliste et biologiste anglais Charles Darwin a hâte que son ouvrage “On the Origin of Species” (publié en 1859) soit traduit en français pour toucher un nouveau public. Sa théorie sur l’évolution – à savoir l’adaptation évolutive des espèces vivantes – suscite beaucoup d’intérêt outre-Atlantique et une édition française serait vraiment bienvenue.

La traductrice Louise Swanton Belloc, très expérimentée, refuse ce travail comme étant trop technique. Mais Clémence Royer relève le défi après avoir été recommandée par Gilbert Guillaumin, futur éditeur de l’édition française.

Elle est une contributrice régulière du “Journal des économistes”, fondé par Guillaumin pour diffuser des idées libérales. Elle a lu les œuvres du naturaliste et biologiste français Jean-Baptiste Lamarck et s’estime compétente pour traduire un ouvrage au contenu très technique.

Elle reçoit par la poste en Suisse (où elle habite) la troisième édition de l’édition anglaise (publiée en 1861) – envoyée par son éditeur Murray à la demande de Darwin.

Mais les bonnes relations entre l’auteur et la traductrice ne durent pas, non pas parce que Clémence Royer est une femme (Darwin admire d’abord son intelligence) mais parce que ses connaissances en histoire naturelle et en biologie semblent très insuffisantes (selon Darwin) et qu’elle dépasse largement son rôle de traductrice pour proposer ses propres théories dans la préface et les notes.

Dans la première édition française (qui se base sur la troisième édition anglaise, donc) parue sous le titre “L’Origine des espèces” (et publiée en 1862), Clémence Royer ajoute une préface de 60 pages exposant ses propres vues ainsi que des notes explicatives détaillées. Le concept d’évolution progressive promu dans sa préface s’inspire davantage des idées de Jean-Baptiste Lamarck que de celles de Darwin.

Après avoir lu sa traduction, Darwin critique le manque de connaissances scientifiques de sa traductrice, des critiques qu’il exprime aussi régulièrement dans sa correspondance avec d’éminents collègues. Il est mécontent de la préface et des notes explicatives. Il exige des modifications dans la deuxième édition française (publiée en 1866) pour corriger certaines erreurs et inexactitudes.

La troisième édition française (publiée en 1873) est produite sans le consentement de Darwin, avec une nouvelle préface qui lui déplaît tout autant et l’oubli des ajouts présents dans les quatrième et cinquième éditions anglaises. Cette traduction ne comprend qu’une annexe recensant les ajouts de la sixième édition anglaise (publiée en 1872).

Si les trois premières éditions françaises sont publiées par Guillaumin, la quatrième édition française est publiée en 1883 par Flammarion, l’année du décès de Darwin, et régulièrement rééditée jusqu’en 1932.

Sa traduction controversée fait la renommée de Clémence Royer, qui écrit des articles pour diverses revues et donne des conférences sur la philosophie, le féminisme et les sciences (y compris le darwinisme) en France, en Belgique et aux Pays-Bas. Elle rédige aussi des études philosophiques et des études d’économie politique, d’histoire et de préhistoire.

Elle devient la première femme à être admise à la Société d’anthropologie de Paris en 1870. Cette société a été fondée dix ans plus tôt (en 1859) par le médecin et biologiste Paul Broca. Elle y fera de nombreuses communications et défendra avec vigueur des positions non conventionnelles sinon radicales.

Wikipédia nous relate: “Elle tente d’imposer une autre vision du rôle de la femme dans son essai ‘De la natalité’, où elle s’oppose à l’idée que les femmes soient totalement passives vis-à-vis de leur

propre fertilité. Elle acquiesce à l’idée que les femmes ont un devoir d’enfanter, mais réclame en contrepartie plus de libertés, et demande que la société les protège en cas de sexualité hors mariage, et leur reconnaisse les mêmes droits qu’aux hommes. Elle plaide aussi pour un basculement de la société vers le matriarcat.”

Suite aux vives inquiétudes de ses collègues sur des idées aussi radicales, elle refuse de réécrire son essai “De la natalité”, qui sera le seul à ne pas être publié dans le “Bulletin de la Société d’anthropologie de Paris”.

En parallèle, elle milite ardemment pour l’instruction des femmes. Elle rédige des articles pour le “Journal des femmes” et pour le journal “La Fronde”, fondé en 1897 par la journaliste féministe Marguerite Durand. Elle prépare aussi des séries de cours à l’intention des femmes, sous forme de publications et de conférences.

On se plaint souvent (à juste titre) du fait que les traductrices restent invisibles mais Clémence Royer nous démontre le contraire. Face aux critiques de Darwin (qui refuse qu’elle traduise son ouvrage suivant) et aux critiques qui pleuvent en France sur sa théorie de l’évolution, notamment de la part de l’Église catholique, elle garde la tête haute et poursuit fièrement sa carrière d’érudite autodidacte, de conférencière, d’écrivaine et de journaliste dans un monde scientifique et littéraire essentiellement masculin.

Mary Louise Booth (1831–1899), traductrice des grandes œuvres anti–esclavagistes françaises en anglais

Au début de la guerre de Sécession en 1861, l’autrice américaine Mary Louise Both (1831–1899) traduit en une semaine l’ouvrage de l’écrivain anti-esclavagiste français Agénor de Gasparin, dont elle reçoit une copie préliminaire, afin qu’il soit très rapidement diffusé aux États-Unis. Après avoir traduit près de quarante livres, elle devient la première rédactrice en chef du magazine “Harper’s Bazaar” en 1867.

***

Née à Millville (aujourd’hui Yaphank) dans l’État de New York, Mary Louise Booth est d’origine française du côté de sa mère. Sa famille déménage ensuite à Brooklyn puis Mary Louise prend son indépendance à l’âge de 18 ans pour vivre à New York.

Elle écrit de nombreux articles pour des journaux et magazines et débute une longue carrière de traductrice. Ses premières traductions comprennent un manuel pour les marbriers (ou tailleurs de pierre) en 1856 (“The Marble-Workers’ Manual”), suivi d’un manuel pour les horlogers (“The Clock and Watchmakers’ Manual”). Elle contribue à la série de traductions de classiques français entreprise

par le traducteur américain Orlando Williams Wight. Elle écrit une histoire de la ville de New York sous le titre “History of the City of New York” (1859) et son livre devient un best-seller.

Lorsque la guerre de Sécession éclate en 1861, elle traduit en très peu de temps “Un Grand peuple qui se relève”, le livre de l’écrivain anti-esclavagiste français Agénor de Gasparin dont elle obtient une copie préliminaire, en travaillant vingt heures par jour pendant une semaine. L’édition anglaise est publiée en quinze jours par l’éditeur américain Scribner’s sous le titre “The Uprising of a Great People”.

Mary Louise Booth traduit ensuite “L’Amérique devant l’Europe” d’Agénor de Gasparin sous le titre “America before Europe” (1861). Puis elle traduit les livres de politiciens français anti-esclavagistes, à savoir les deux volumes de “L’Abolition de l’esclavage” d’Augustin Cochin sous les titres “Results of Emancipation” et “Results of Slavery” (1862) et “Paris en Amérique” d’Édouard Laboulaye sous le titre “Paris in America” (1865).

Elle reçoit les éloges du président Abraham Lincoln et d’autres hommes d’État pour son soutien indéfectible à la cause de l’abolitionnisme par voie de traduction.

Ses autres traductions comprennent les ouvrages d’Agénor de Gasparin sur la séparation de l’Église et de l’État, les “Contes bleus” d’Édouard Laboulaye (sous le titre “Fairy Book”), les “Contes du Petit-Château” de l’éducateur Jean Macé (sous le titre “Fairy Tales”), une ”Histoire de France” de l’historien Henri Martin (sous le titre “History of France”) et enfin les “Lettres provinciales” du philosophe Blaise Pascal (sous le titre “Provincial Letters”).

Marie Louise Booth traduit aussi “La Femme affranchie” de l’écrivaine féministe Jenny d’Héricourt (sous le titre “A Woman’s Philosophy of Woman”) et “Histoire de ma vie”, l’autobiographie de l’écrivaine George Sand (traduction non terminée ou non publiée).

Elle devient la première rédactrice en chef du magazine américain “Harper’s Bazar” (qui deviendra “Harper’s Bazaar”), de la création du magazine en 1867 jusqu’à son décès en 1899. Sous sa direction, l’hebdomadaire (qui deviendra mensuel en 1901) devient une institution de la mode. Après avoir vécu de peu pendant des décennies en tant qu’écrivaine et traductrice, elle touche enfin le meilleur salaire gagné par une femme aux États-Unis.

Laura Marx (1845–1911), première traductrice des œuvres de Karl Marx et de Friedrich Engels en français

Laura Marx (1845–1911), seconde fille du philosophe allemand Karl Marx, devient une militante socialiste et épouse l’écrivain socialiste français Paul Lafargue. Après avoir perdu trois enfants en bas âge lors de leurs trois premières années de vie commune, ils consacrent leur vie à la cause du

marxisme et à la traduction en français des œuvres de Karl Marx et de son collaborateur et ami Friedrich Engels.

***

Née à Bruxelles, Laura Marx est la deuxième fille de Karl Marx, philosophe et théoricien politique allemand, et de Jenny von Westphalen, critique de théâtre et militante politique allemande.

Karl Marx vient d'être expulsé de France, qui était son pays d'exil depuis plusieurs années après avoir fui la censure allemande. Lui et sa famille trouvent refuge en Belgique, où naît Laura, avant d'être à nouveau expulsés pour les mêmes raisons. Ils arrivent à Londres en 1849, où ils peuvent s'installer définitivement grâce à l'appui du premier ministre britannique John Russell. Celui-ci refuse régulièrement une nouvelle expulsion malgré les pressions.

La famille Marx connaît non seulement des expulsions répétées au fil des ans mais aussi des difficultés financières suite au refus des journaux de publier les écrits de Karl Marx, jugés subversifs, et donc de lui assurer un revenu.

Des sept enfants nés du mariage de Karl Marx avec Jenny von Westphalen, seules trois filles survivent: Caroline (devenue journaliste politique et morte d'un cancer à l'âge de 38 ans), Laura (militante socialiste et traductrice) et Eleanor (militante socialiste, traductrice et écrivaine).

Laura Marx rencontre l'écrivain socialiste français Paul Lafargue en 1866 et l'épouse en 1868. Après la mort de leurs trois enfants en bas âge au cours de leurs trois premières années de vie commune, le couple décide de consacrer sa vie à la cause du marxisme. Ils passent les quatre décennies suivantes à s'engager politiquement et à parcourir la France pour promouvoir la cause.

Ils sont soutenus financièrement par Friedrich Engels, proche collaborateur et ami de Karl Marx, qui a hérité d'une petite fortune de la part de sa propre famille. Il leur lèguera le restant de cette fortune après son décès. Leur abondante correspondance sera publiée par les Éditions sociales en 1956 (sous le titre "Correspondance", volumes I et II) et en 1959 ("Correspondance", volume III) avant d'être traduite en anglais et dans d'autres langues.

Publiée sous son nom d'épouse Laura Lafargue, sa première traduction est "Manifeste du parti communiste" (édition originale: "Das Kommunistische Manifest", 1848), un pamphlet politique de Karl Marx et Friedrich Engels décrivant l'histoire de la lutte des classes. L'édition française est publiée en 1897.

Laura traduit ensuite deux ouvrages de Karl Marx: "Révolution et contre-révolution en Allemagne", dont l'édition française est publiée en 1900, et "Contribution à la critique de l'économie politique", dont l'édition française est publiée en 1909.

Laura et Paul Lafargue traduisirent ensemble une compilation des écrits d'Engels sous le titre "Religion, philosophie, socialisme", ouvrage publié en 1901. Paul Lafargue est par ailleurs un auteur

prolifique. D’autres traductions suivent, publiées en tant que livres ou dans des revues sociales et politiques.

Laura meurt en 1911 à la suite d’un pacte de suicide avec son mari. Elle a 66 ans et il a 69 ans. Paul Lafargue craint la vieillesse et ne souhaite pas atteindre la barre des 70 ans. Ils pensent tous deux que leurs années les plus productives sont derrière eux.

Paul Lafargue explique sa décision dans une lettre de suicide qui sera publiée dans le quotidien “L’Humanité” du 27 novembre 2011. “Sain de corps et d’esprit, je me tue avant que l’impitoyable vieillesse qui m’enlève un à un les plaisirs et les joies de l’existence et qui me dépouille de mes forces physiques et intellectuelles ne paralyse mon énergie, ne brise ma volonté et ne fasse de moi une charge à moi et aux autres.” Une foule nombreuse assiste à leurs obsèques avant leur inhumation au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

Eleanor Marx (1855–1898), première traductrice des œuvres de Karl Marx en anglais

Eleanor Marx (1855–1898), fille cadette de Karl Marx, accompagne son père très jeune à des conférences socialistes et devient activiste socialiste, traductrice et écrivaine. Elle traduit une partie du “Capital” en anglais, ainsi que d’autres ouvrages politiques et des œuvres de fiction, par exemple “Madame Bovary” de Flaubert. Autrice de nombreux écrits politiques, elle mène une vie défiant les conventions de son temps.

***

Née à Londres et connue dans sa famille sous le nom de Tussy, Eleanor Marx est la fille cadette de Karl Marx et joue souvent dans le bureau de son père pendant qu’il écrit “Das Kapital”, texte fondateur du marxisme (avec une première publication en allemand en 1867).

Selon Rachel Holmes, la biographe d’Eleanor Marx, l’intimité de Tussy avec Marx pendant l’écriture du premier volume du “Capital” favorise sa connaissance de l’histoire économique, politique et sociale britannique dès son plus jeune âge. Tussy et “Le Capital” grandissent ensemble, écrit sa biographe dans “Eleanor Marx: A Life” (Bloomsbury, 2014).

Eleanor a également une passion pour Shakespeare et pour le théâtre en général. Elle rêve de monter sur scène et de devenir comédienne, une passion qu’elle gardera toute sa vie. Elle devient la secrétaire de son père à l’âge de 16 ans et l’accompagne dans les conférences qu’il donne en Angleterre. Elle parle couramment l’anglais, l’allemand et le français. Elle révise les éditions anglaises des conférences de son père avant leur publication.

Plus tard, sous la direction de Friedrich Engels, collaborateur et ami de son père, elle contribue à la traduction de certaines parties de “Capital”, avec parution de l’édition anglaise en 1887, quatre ans après la mort de Karl Marx. Le traducteur principal est l’avocat anglais Samuel Moore, un ami de longue date de Marx et Engels. Il est déjà l’auteur de la seule traduction anglaise autorisée du “Manifeste du parti communiste”.

Eleanor traduit aussi d’autres œuvres politiques. Elle rencontre à l’âge de 17 ans le journaliste socialiste français Prosper-Olivier Lissagaray, réfugié en Angleterre après avoir participé à la Commune de Paris en 1871. Ils seront amants pendant dix ans. Elle traduit en anglais son “Histoire de la Commune de 1871” (1876) sous le titre “History of the Paris Commune of 1871”, avec publication de l’édition anglaise en 1888.

Elle est sur tous les fronts. Elle voyage beaucoup et participe à la fondation de l’Internationale ouvrière à Paris en 1889 puis à celle du Parti travailliste indépendant à Bradford (Angleterre) en 1893. Elle subit des violences physiques lors de manifestations ouvrières et de raids policiers. Elle lève régulièrement des fonds pour soutenir les grévistes et fait face aux dissensions internes au sein du mouvement. Avec d’autres personnalités socialistes, elle participe à deux voyages aux États-Unis pour rencontrer leurs collègues américains et lever des fonds pour la cause.

Elle rédige aussi des écrits politiques, seule ou avec l’écrivain socialiste anglais Edward Aveling, devenu son compagnon, par exemple le pamphlet “La Question féminine” (“The Woman Question”), dont l’édition anglaise paraît en 1887. Elle est connue comme Eleanor Aveling ou Eleanor Marx-Aveling même si Aveling est marié par ailleurs puis ne l’épouse pas après la mort de sa femme. Aveling participe lui aussi à la traduction du “Capital” de Karl Marx en anglais.

Eleanor est non seulement traductrice politique mais aussi traductrice littéraire après avoir obtenu un accès permanent à la Reading Room de la British Library à Londres. Elle traduit par exemple “Madame Bovary” (1856), célèbre roman de Gustave Flaubert, dont elle assure la première traduction en anglais, publiée en 1886. Elle a déjà traduit son roman “Salammbô” quatre ans auparavant.

Elle apprend le norvégien pour traduire quatre pièces du dramaturge Henrik Ibsen en anglais, dont ”Un Ennemi du peuple” sous le titre “An Enemy of Society” (traduction publiée en 1888) et “La Dame de la mer” sous le titre “The Lady from the Sea” (traduction publiée en 1890).

Elle se suicide en 1898 à l’âge de 43 ans après avoir découvert que son compagnon Edward Aveling, qu’elle vient de soigner d’une longue maladie, a secrètement épousé une jeune actrice l’année précédente. Sa note de suicide est une déclaration d’amour à Aveling, emporté par la maladie quelques mois plus tard.

Alors qu’il y a foule pour les obsèques d’Eleanor, six personnes seulement sont présentes aux obsèques d’Aveling, jugé responsable du suicide d’Eleanor suite à ses infidélités répétées pendant des années. Les cendres d’Eleanor rejoignent la tombe du Highgate Cemetery de Londres où sont enterrés Karl Marx et d’autres membres de sa famille.

Dorothy Bussy (1865–1960), première traductrice des romans d'André Gide en anglais

Dorothy Bussy (1865-1960), autrice anglaise, devient la traductrice attitrée de l'écrivain français André Gide suite à leur rencontre en 1918. Ils débutent une longue amitié et une correspondance de plus de trente ans jusqu'à la mort de Gide. Elle est connue aussi pour son roman "Olivia" mettant en scène des amours lesbiennes. Refusé par Gallimard en 1933, celui-ci est publié quinze ans plus tard chez Stock.

***

Dorothy Bussy (née Dorothy Strachey) est membre du Bloomsbury Group, un groupe d'écrivains et artistes anglais vivant à Bloomsbury, un district de Londres. Ses membres fondateurs sont les écrivains Virginia Woolf, John Maynard Keynes, E. M. Forster et Lytton Strachey (le frère de Dorothy).

Dorothy épouse en 1903 le peintre français Simon Bussy, élève de Gustave Moreau et ami de Henri Matisse. Simon et Dorothy Bussy déménagent à Roquebrune dans le sud de la France. Leur maison devient le lieu de rencontre de nombreux écrivains et artistes français et anglais. Simon Bussy peindra les portraits de plusieurs membres du Bloomsbury Group, dont les écrivains français André Gide, Roger Martin du Gard et Paul Valéry. Dorothy Bussy écrit une biographie du peintre français Eugène Delacroix publiée en 1912 à Londres par Duckworth & Co.

Rédigé en français, refusé par Gallimard en 1933 et publié quinze ans plus tard chez Stock, "Olivia" (1949) est l'unique roman de Dorothy Bussy, inspiré de sa propre jeunesse. Une édition anglaise suit en 1950 chez Hogarth Press, la maison d'édition fondée par Virginia et Leonard Woolf. L'édition anglaise est dédiée "à la très chère mémoire de Virginia W" ("to the very dear memory of Virginia W").

Le roman met en scène la passion d'une jeune pensionnaire anglaise pour l'une de ses enseignantes françaises. Malgré le scandale qui s'ensuit, le roman est suivi d'un film français en 1951 sous la direction de Jacqueline Audry. L'association littéraire Publishing Triangle classe en 1999 ce roman dans les 100 meilleurs romans lesbiens et gays, à la 35e place.

Dorothy Bussy publiera plus tard chez Gallimard "Fifty Nursery Rhymes" (1951), un recueil de textes courts permettant aux étudiants français de se perfectionner en anglais.

Dorothy est une amie proche de l'écrivain français André Gide, rencontré en 1918 et avec lequel elle échange une correspondance assidue pendant plus de trente ans jusqu'à la mort de Gide. Elle devient la traductrice attitrée des œuvres de Gide en anglais, à commencer par son roman "L'École des femmes", paru en anglais en 1929 sous le titre "The School for Wives" la même année que son édition française.

Leur correspondance sera publiée dans “Selected Letters of André Gide and Dorothy Bussy” (1983). L’édition française de cette correspondance paraît en trois volumes chez Gallimard entre 1979 et 1988. Les lettres originales sont conservées à la British Library de Londres.

Florence Ayscough (1875–1942), première traductrice de recueils de poèmes chinois en anglais

Florence Ayscough (1875–1942), sinologue américaine, entreprend la tâche ardue de faire connaître les grands poètes et peintres chinois aux États-Unis et, par ce biais, de lutter contre les stéréotypes négatifs en place sur la civilisation chinoise. Elle devient professeure, traductrice et écrivaine et fait connaître plusieurs grands noms de la culture chinoise, par exemple le peintre et poète Xugu et le poète Du Fu.

***

Née à Shanghaï en Chine d’un père canadien et d’une mère américaine, Florence Ayscough déménage aux États-Unis à l’âge de neuf ans.

Elle suit sa scolarité dans la Shaw School de Brookline, située près de Boston, dans l’État du Massachusetts, où elle rencontre la future poète américaine Amy Lowell. Toutes deux échangeront une correspondance assidue, publieront un livre ensemble et seront amies pour la vie.

Florence Ayscough retourne en Chine à l’âge de 20 ans, rencontre son premier mari, apprend le chinois et suit des cours d’art, de littérature et de sociologie à l’université.

Elle sera l’une des premières à enseigner l’art chinois et la littérature chinoise au monde occidental. Elle donne des conférences à Londres, à Paris, à Berlin et à New York – elle parle couramment le français et l’allemand – avant d’être nommée professeure de littérature chinoise à l’Université de Chicago en 1938.

Elle écrit aussi des livres sur le sujet, à la fois des traductions des poètes classiques chinois et divers essais dans ses domaines d’étude, et fait connaître plusieurs peintres chinois auprès du public américain, par exemple les œuvres de Xugu, un peintre et poète du 19e siècle dont elle collectionne les œuvres.

Tout au long de ses activités, elle tente de corriger les stéréotypes négatifs véhiculés sur la civilisation chinoise aussi bien ancienne que moderne, y compris la fausse impression d’une culture stagnante. Ses premiers articles paraissent dans “The Encyclopaedia Sinica”, une œuvre collective publiée en 1917.

Réalisation commune de Florence Ayscough et de son amie Amy Lowell, “Fir-Flower Tablets: Poems translated from the Chinese” (1921) regroupe des poèmes chinois anciens traduits par Florence Ayscough et mis en vers par Amy Lowell.

Puis Florence Ayscough publie “The Autobiography of a Chinese Poet” (1932) et “Travels of a Chinese Poet” (1934), deux livres consacrés au poète Du Fu, avec des traductions de ses œuvres.

Elle écrit des livres sur la société chinoise, par exemple “A Chinese Mirror” (1925). Suivent deux livres pour enfants puis “Chinese Women Yesterday and To-day” (1937) sur les femmes chinoises célèbres du passé et du présent, qui sera son dernier livre publié.

Suite à son décès en 1942, Harley Farnsworth MacNair (son second mari, lui aussi sinologue) compile sa correspondance avec son amie Amy Lowell et la publie en 1946. Puis il publie une biographie de sa femme sous le titre “The Incomparable Lady” (1947) et lègue sa collection de 1.292 ouvrages chinois à la Bibliothèque du Congrès (Library of Congress).

Aniela Zagórska (1881–1943), première traductrice des romans de l’écrivain britannique Joseph Conrad en polonais

Aniela Zagórska (1881–1943) traduit pratiquement tous les romans de son oncle Joseph Conrad en polonais. Né en Pologne, Conrad quitte le pays très jeune et devient un romancier d’expression anglaise. Il donne ce conseil à sa nièce: “Il vaut mieux interpréter que traduire. Il s’agit donc de trouver les équivalents. Et là, ma chère, je vous prie, laissez-vous guider plutôt par votre tempérament que par une conscience sévère.”

***

De nationalité polonaise, Aniela Zagórska traduit en polonais pendant une quinzaine d’années (de 1923 à 1939) presque tous les romans de son oncle Joseph Conrad, un romancier polono-britannique d’expression anglaise.

Conrad a quitté la Pologne en 1874, à l’âge de 16 ans, date à laquelle son père l’envoie à Marseille pour débuter une carrière dans la marine marchande. Il maîtrise parfaitement la langue anglaise dès l’âge de 20 ans et il écrira toute son œuvre en anglais tout en gardant un fort accent pour l’usage de la langue dans la vie quotidienne.

Au début de la première guerre mondiale, en 1914, Conrad revient dans sa Pologne natale pour la première fois depuis quarante ans. Conrad et sa famille (sa femme et son fils cadet) se réfugient à Zakopane, une station balnéaire au sud de la Pologne. Ils vivent dans une pension gérée par sa cousine Aniela Zagórska (qui a le même nom que sa fille traductrice).

Sa cousine introduit Conrad auprès d'autres écrivains et artistes polonais réfugiés. Les conversations politiques (en polonais) sont nombreuses et passionnées. La femme de Conrad, Jessie, qui est anglaise, déclare plus tard mieux comprendre son mari suite à ces quelques mois passés en Pologne avec certains de ses compatriotes.

La nièce de Conrad, Aniela Zagórska, tient compagnie à son oncle, lui fournit des livres et deviendra sa traductrice attitrée pendant plus de quinze ans.

Selon Conrad, la traduction, au même titre que les autres arts, implique des choix, et ces choix impliquent une interprétation. Conrad donne donc ce conseil à sa nièce: "Il vaut mieux interpréter que traduire. Il s'agit donc de trouver les équivalents. Et là, ma chère, je vous prie, laissez-vous guider plutôt par votre tempérament que par une conscience sévère" (cité dans Zdzisław Najder, "Joseph Conrad: A Life", 2007).

Zenobia Camprubí (1887–1956), première traductrice des œuvres de Rabindranath Tagore en espagnol

Zenobia Camprubí (1887–1956), écrivaine espagnole, traduit de nombreuses œuvres de l'écrivain bengali Rabindranath Tagore, qui vient d'obtenir le prix Nobel de littérature. Loin de se confiner au travail intellectuel, elle multiplie les activités sociales et culturelles pour les femmes dans les divers endroits où elle habite, en Espagne, aux États-Unis et à Cuba, avec des déménagements marqués par les dissensions politiques du temps.

***

Née à Malgrat de Mar (non loin de Barcelone) en Catalogne d'une mère portoricaine et d'un père espagnol, Zenobia Camprubí rencontre le poète espagnol Juan Ramón Jiménez en 1913 et l'épouse en 1916.

Elle vit ensuite aux États-Unis, étudie la littérature anglaise à l'Université Columbia (Columbia University) puis séjourne à Cuba pendant la guerre civile espagnole. De retour aux États-Unis, elle enseigne la littérature espagnole à l'Université de Maryland (Maryland University). Elle revient ensuite à Cuba puis elle enseigne à l'Université de Porto Rico (Universidad de Puerto Rico). Elle passera les dernières années de sa vie à Porto Rico.

En plus de ses activités littéraires et commerciales (ces dernières pour compléter ses revenus), elle multiplie les activités en faveur des femmes et des enfants dans les divers endroits où elle vit, y compris les femmes emprisonnées à Cuba, et elle défend inlassablement la place des femmes à tous les échelons de la société. De ce fait, elle est considérée comme une pionnière du féminisme espagnol.

Zenobia Camprubí est la première traductrice en espagnol de l'écrivain bengali Rabindranath Tagore, le premier non-Européen à recevoir un prix Nobel de littérature (tout comme un prix Nobel toutes catégories confondues) en 1913. Elle traduit une vingtaine de ses œuvres, dont certaines en collaboration avec son mari.

Elle traduit d'abord en 1914 son recueil de poèmes "La Jeune lune" ("La Luna nueva"), suivi des recueils de poèmes "Le Jardinier d'amour" ("El Jardinero"), "La Récolte de fruits" ("La Cosecha"), "L'Offrande lyrique" ("La Ofrenda lírica") et "Les Oiseaux de passage" ("Los Pájaros perdidos"). Ces recueils de poèmes sont accompagnés d'un prologue-poème de Juan Ramón Jiménez.

Elle traduit aussi des histoires courtes de Tagore, par exemple "Les Pierres affamées" ("Las Piedras hambrientas") et "La Hermana mayor" ("La Sœur aînée"), et ses pièces de théâtre "Le Maître de poste" ("El Cartero del rey"), "L'Ascétique" ("El Asceta"), "Le Roi et la reine" ("El Rey y la reina"), "Malini" ("Malini") et "Le Cycle du printemps" ("Ciclo de primavera").

La pièce "El Cartero del rey" ("Le Maître de poste") de Tagore traduite par Zenobia Camprubí est jouée en Espagne le 6 avril 1920. Elle est suivie de la représentation de "La Hermana mayor" ("La Sœur aînée") en 1922.

Outre ses œuvres de jeunesse, Zenobia Camprubí écrit plusieurs livres, dont son autobiographie "Juan Ramón y yo" [Juan Ramón et moi] en 1954, et "Diario", son journal intime en trois volumes, qui couvre sa vie à Cuba (1937-1939), aux États-Unis (1939-1950) et à Porto Rico (1951-1956).

Alix Strachey (1892–1973), première traductrice des œuvres complètes du psychanalyste Sigmund Freud en anglais

Alix Strachey (1892–1973), autrice et psychanalyste anglaise, traduit avec son mari James Strachey les œuvres complètes de Freud de l'allemand vers l'anglais, une tâche monumentale de quinze ans entreprise à la demande de Freud. Connue sous le nom de "Standard Edition", l'édition anglaise fait vite référence avec ses introductions aux œuvres et ses nombreuses notes bibliographiques et historiques.

***

Née dans le New Jersey aux États-Unis, Alix Strachey (née Alix Sargent Florence) déménage en Angleterre en 1915 et s'installe chez son frère Philip Sargant Florence à Bloomsbury, un quartier de Londres.

Elle devient membre du Bloomsbury Group, un groupe d'écrivains et d'artistes anglais qui comprend entre autres Lytton Strachey (critique littéraire), son frère James Strachey (éditeur) et sa sœur

Dorothy Bussy (née Strachey, romancière). Elle épouse en 1920 James Strachey, qui est alors rédacteur en chef adjoint de l'hebdomadaire "The Spectator".

Alix et James Strachey s'installent peu après à Vienne, en Autriche, pour suivre une analyse avec le psychanalyste Sigmund Freud, ce qui contribue à la renommée de Freud, puis pour étudier la psychanalyse avec lui. À la demande de Freud, ils traduisent certains de ses articles en anglais avec l'aide de deux autres psychanalystes, Joan Rivière et Ernest Jones (qui deviendra son biographe officiel).

Ils traduisent ensuite pendant quinze ans (entre 1953 et 1966) l'intégralité des œuvres de Freud (écrites de 1886 à 1939), en collaboration avec Anna Freud, sa fille cadette, et avec l'aide du musicologue et traducteur anglais Alan Tyson.

Cette traduction en 24 volumes (sous la direction de James Strachey) est publiée entre 1953 et 1974 à Londres par Hogarth Press, maison d'édition fondée par Virginia et Leonard Woolf, sous le titre "The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud" [L'édition standard des œuvres psychologiques complètes de Sigmund Freud]. Cette édition est connue sous le nom de "Standard Edition" et même "SE" dans le monde de la psychanalyse.

Avec ses introductions approfondies aux œuvres de Freud et ses nombreuses notes bibliographiques et historiques, la "Standard Edition" devient l'édition de référence des œuvres de Freud en anglais, ainsi qu'un ouvrage de référence pour les traductions ultérieures dans d'autres langues.

Alix Strachey traduit d'autres livres, par exemple "Inhibition, symptôme et angoisse" ("Inhibitions, Symptoms and Anxiety") de Sigmund Freud, un choix d'articles sur la psychanalyse ("Selected Papers on Psychoanalysis") du psychanalyste allemand Karl Abraham, "La Psychanalyse des enfants" ("The Psychoanalysis of Children") de la psychanalyste austro-britannique Melanie Klein (une édition française sera publiée par PUF en 1959) et des ouvrages du psychanalyste austro-américain Otto Fenichel.

Ses propres livres en tant qu'autrice sont par exemple "A New German-English Psychoanalytical Vocabulary" (1943), "The Unconscious Motives of War" (1956) et "The Psychology of Nationhood" (1960).

Sa correspondance et celle de James Strachey, environ un millier de lettres, sont conservées à la British Library puis publiées en 1985 sous le titre "Bloomsbury/Freud: The Letters of James and Alix Strachey".

Dorothy Sayers (1893–1957), célèbre autrice de romans policiers et traductrice de la "Divine comédie" de Dante

Dorothy Sayers (1893–1957), célèbre autrice anglaise de romans policiers, a une autre passion, la littérature médiévale, à laquelle elle consacre la deuxième partie de sa vie. Même si ses romans policiers lui apportent gloire et fortune, elle considère sa traduction de "La Divine comédie" de Dante comme sa meilleure œuvre tous genres confondus. Elle traduit aussi "La Chanson de Roland".

***

Née à Oxford en Angleterre, Dorothy Sayers (Dorothy Leigh Sayers ou Dorothy L. Sayers dans le monde anglophone) étudie dès l'enfance les langues classiques et modernes. Elle apprend le latin à l'âge de 7 ans puis le français avec sa gouvernante.

Elle est l'une des premières femmes diplômées de l'Université d'Oxford, avec une licence de lettres en 1915 suivie d'un master en littérature médiévale en 1920. Elle est assistante d'angais en France entre 1917 et 1920 et lit toute la série policière "Arsène Lupin" du romancier français Maurice Leblanc.

De retour en Angleterre, elle débute une série de romans policiers qui se déroule entre les deux guerres mondiales, avec un premier roman "Lord Peter et l'inconnu" (titre original: "Whose Body?") publié en 1923. Le héros de cette série est l'aristocrate et détective anglais Lord Peter Wimsey.

Outre ses nombreuses aventures, Lord Peter Wimsey a aussi une vie sentimentale, contrairement à Sherlock Holmes (héros de la série policière d'Arthur Conan Doyle) et à Hercule Poirot (héros de la série policière d'Agatha Christie). Au fil de la série, il s'éprend follement de la belle Harriet Vane, elle-même autrice de romans policiers, la sauve de la pendaison, collabore avec elle lors d'une enquête, l'épouse et lui donne trois fils.

Publiée entre 1923 et 1942, cette série policière apporte gloire et fortune à son autrice. Entre 1949 et 1957 (date de son décès), elle est la présidente du Detection Club, un club britannique d'auteurs de romans policiers. Agatha Christie lui succédera.

Dorothy Sayers écrit aussi des nouvelles, des pièces de théâtre, des critiques littéraires et des essais. En 1940, elle met de côté sa célèbre série policière pour se consacrer à son autre passion, la littérature médiévale, par voie de traduction.

Elle a déjà traduit en anglais "Tristan", une version du 12e siècle de la légende de Tristan et Iseut par le poète anglo-normand Thomas d'Angleterre. Sa traduction est publiée par Benn en 1929 sous le titre "Tristan in Brittany". Elle traduit "La Chanson de Roland", poème épique du 11e siècle, sous le titre "The Song of Roland", publié par Penguin en 1957.

De l'avis de certains, elle considère sa traduction de "La Divine comédie" ("Divine Comedy") de Dante comme sa meilleure œuvre tous genres confondus. Sa traduction de l'italien vers l'anglais préserve le schéma original des rimes et comprend des notes détaillées à la fin de chaque chant. Elle consacre aussi plusieurs essais à Dante.

La traduction de Dorothy Sayers est publiée en trois parties dans la série Penguin Classics. “L’Enfer” (“Hell”) paraît en 1949. “Le Purgatoire” (“Purgatory”) suit en 1955. “Le Paradis” (“Heaven”) paraît en 1962. Inachevée suite à son décès, cette dernière traduction est terminée par l’universitaire et traductrice anglaise Barbara Reynolds.

Elsa Triolet (1896–1970), célèbre écrivaine franco-russe et traductrice d’œuvres littéraires contemporaines

Elsa Triolet (1896–1970), écrivaine franco-russe et compagne d’Aragon, est une traductrice de renom du russe vers le français et vice versa. Elle traduit non seulement deux œuvres d’Aragon mais aussi celles du romancier français Louis-Ferdinand Céline et des écrivains russes Vladimir Maïakovski, Nicolas Gogol, Anton Tchekhov et Marina Tsvetaeva.

***

Née à Moscou dans une famille juive russe, Elsa Triolet (née Ella Yuryevna Kagan) apprend l’allemand et le français aux côtés de sa sœur aînée Lilya (connue plus tard sous le nom de Lili Brik).

Après avoir obtenu son diplôme de l’Institut d’architecture de Moscou, elle rejoint un groupe de jeunes poètes et artistes dénommés les Futuristes russes. Elle se lie d’amitié avec le poète futuriste Vladimir Maïakovski en 1911 et traduira plus tard ses œuvres poétiques en français.

Au début de la guerre civile russe en 1918, elle épouse l’officier de cavalerie français André Triolet. Elle émigre en France sous le nom d’Elsa Triolet, un nom qu’elle gardera toute sa vie malgré son divorce en 1921.

Ses premiers livres sont rédigés en russe. À la suggestion de l’écrivain Maxime Gorki, elle écrit “À Tahiti” (1925), où elle a séjourné pendant un an, en s’inspirant de sa correspondance avec l’écrivain Victor Chklovski. Elle écrit ensuite ses romans “Fraise-des-Bois” (1926) et “Camouflage” (1928). Ces trois œuvres sont traduites plus tard en français. “À Tahiti” est auto-traduit par Elsa Triolet en 1964.

Elsa Triolet rencontre l’écrivain français Louis Aragon en 1928 au café La Coupole, fréquenté par nombre d’artistes, et vit avec lui pendant 42 ans jusqu’à sa mort. Ils se marient en 1939 et s’inscrivent tous deux au Parti communiste français avant de rejoindre la Résistance française, un mouvement qui combat l’occupation nazie pendant la seconde guerre mondiale.

Son premier livre rédigé en français est “Bonsoir Thérèse”, roman publié en 1938, suivi d’une vingtaine de romans, nouvelles et essais, dont “Le Cheval blanc” (1943), “Le Premier accroc coûte deux cents francs” (1944), “Le Cheval roux ou les intentions humaines” (1953) et “Roses à crédit” (1959). Elle est la première femme à obtenir le Prix Goncourt en 1944 pour “Le Premier accroc coûte deux cents francs”.

Outre l’écriture de ses articles, reportages et romans, elle est aussi traductrice. Chose assez rare, elle traduit dans les deux sens, du français vers le russe et vice versa. Ses traductions du français vers le russe comprennent “Voyage au bout de la nuit” du romancier Louis-Ferdinand Céline (traduction publiée en 1934) et deux romans de Louis Aragon, “Les Cloches de Bâle” (en 1937) et “Les Beaux quartiers” (en 1938).

Ses traductions du russe vers le français comprennent les œuvres choisies du poète futuriste Vladimir Maïakovski sous le titre “Vers et proses, choisis et traduits par Elsa Triolet” (traduction publiée en 1963), la nouvelle “Le Portrait” du romancier Nicolas Gogol (en 1952), plusieurs pièces de théâtre du dramaturge Anton Tchekhov (en 1954 et 1962) et un recueil de la poète Marina Tsvetaeva (en 1968).

Elsa Triolet repose aux côtés d’Aragon. Sur leurs tombes, on peut lire ce passage d’Elsa Triolet: “Quand côte à côte nous serons enfin des gisants, l’alliance de nos livres nous unira pour le meilleur et pour le pire, dans cet avenir qui était notre rêve et notre souci majeur à toi et à moi. La mort aidant, on aurait peut-être essayé, et réussi à nous séparer plus sûrement que la guerre de notre vivant. Les morts sont sans défense. Alors nos livres croisés viendront, noir sur blanc, la main dans la main, s’opposer à ce qu’on nous arrache l’un à l’autre.”

Rita Rait-Kovaleva (1898–1989) et Nora Gal (1912–1991), traductrices d’œuvres littéraires contemporaines en russe

Les œuvres littéraires occidentales, y compris celles de langue française, sont non seulement traduites par de grands écrivains russes tels que Boris Pasternak, auteur du “Docteur Jivago”, pour gagner sa vie alors qu’il est harcelé par le régime en place, mais par des écrivaines telles que Rita Rait-Kovaleva (1898–1989) et Nora Gal (1912–1991), cette dernière étant aussi critique littéraire.

***

Née dans une famille juive de l’oblast (division administrative) de Kherson en Ukraine, Rita Rait-Kovaleva reçoit son diplôme de la faculté de médecine de l’Université de Moscou en 1924.

Elle exerce comme médecin avant d’enseigner l’anglais à l’Académie militaire et technologique de Léningrad (renommé plus tard Saint-Pétersbourg). Elle devient membre de l’Union des écrivains de l’URSS (Union des Républiques socialistes soviétiques) en 1938.

Elle écrit des livres sur le poète écossais Robert Burns et sur les poètes russes Anna Akhmatova, Vladimir Mayakovsky, Velimir Khlebnikov et Boris Pasternak.

Elle traduit en russe des œuvres des romanciers allemands Franz Kafka et Heinrich Böll et des écrivains américains Kurt Vonnegut et J.D. Salinger. Sa traduction du roman de J.D. Salinger “L’Attrape-cœurs” (titre original: “The Catcher in the Rye”) est d’abord publiée dans le magazine

littéraire mensuel “Internatsionalnaya Literatura” (en novembre 1960) avant d’être publiée sous forme de livre.

***

Née à Odessa en Ukraine, Nora Gal déménage à Moscou avec sa famille. Elle suit des études à l’Institut pédagogique Lénine et écrit une thèse sur le poète français Arthur Rimbaud. Elle rédige aussi des articles sur les écrivains français Guy de Maupassant et Alfred de Musset et sur le poète anglais Lord Byron.

Elle épouse le critique littéraire Boris Kuzmin et édite ses œuvres choisies. Après la seconde guerre mondiale, elle traduit des œuvres des écrivains français Jules Renard et Alexandre Dumas et de l’écrivain anglais H.G. Wells.

Dans les années 1950, elle traduit “Le Petit prince” de l’écrivain français Antoine de Saint-Exupéry, des romans de l’écrivain américain J.D. Salinger et le roman “Ne tirez pas sur l’oiseau moqueur” (titre original: “To Kill a Mockingbird”) de l’écrivaine américaine Harper Lee.

Elle devient une traductrice de premier plan pour les œuvres d’auteurs français, anglais et américains vers le russe. Elle traduit par exemple “L’Étranger” (“The Stranger’), roman de l’écrivain français Albert Camus, et “Mort d’un héros” (“Death of a Hero”), roman de l’écrivain anglais Richard Aldington. Suivent des traductions d’ouvrages des écrivains américains Thomas Wolfe et Katherine Anne Porter.

Elle traduit aussi plusieurs romans de science-fiction des auteurs américains Isaac Asimov, Roger Zelazny et Ursula K. Le Guin et de l’auteur britannique Arthur C. Clarke.

Nora Gal écrit un livre consacré à la traduction sous le titre “Mots vivants et mots morts”, publié en russe en 1972, avec de nombreux exemples de bonnes et mauvaises traductions. Elle préconise des traductions simples et fluides plutôt qu’un ton officiel, passif et encombré et un style technique, lourd et froid.

Barbara Wright (1915–2009), traductrice des “Exercices de style” de Raymond Queneau en anglais

D’abord pianiste d’accompagnement, Barbara Wright (1915–2009) se spécialise ensuite dans la traduction d’auteurs surréalistes, existentialistes et symbolistes en anglais. Elle réalise par exemple le tour de force de traduire les “Exercices de style” de Raymond Queneau, un recueil de 99 récits de la même histoire jugé intraduisible en raison du style et du langage uniques de l’auteur. Elle relève brillamment le pari, avec les félicitations de Queneau.

***

Suite à l’étude de la musique au Royal College of Music de Londres puis à Paris avec le pianiste français Alfred Cortot, Barbara Wright devient une pianiste spécialisée dans l’accompagnement de “lieder”, poèmes chantés à une voix et accompagnés au piano.

Selon elle, son activité musicale l’aidera plus tard à saisir le rythme du texte dans ses très nombreuses traductions de prose poétique et de théâtre du français vers l’anglais, notamment pour les œuvres des écrivains surréalistes, existentialistes et symbolistes. Elle traduira aussi des écrits aux genres variés comme le roman historique ou la fantasy.

Elle contribue d’abord à la création de la Gaberbocchus Press, une maison d’édition fondée à Londres en 1948 par le couple polonais Stephan et Franciszka Themerson, deux figures du surréalisme européen.

Sa première traduction majeure est celle de “Ubu Roi” (1895) de l’écrivain symboliste français Alfred Jarry, dont l’édition anglaise (sous le même titre) est publiée par Gaberbocchus Press en 1951.

Elle se lie d’amitié avec les écrivains français Raymond Queneau, Robert Pinget, Nathalie Sarraute et bien d’autres, et collabore étroitement avec eux lorsqu’elle traduit leurs œuvres.

En 1953, elle est élue membre du Collège de Pataphysique, un collectif d’artistes surréalistes, existentialistes et symbolistes. Cette “société de recherches savantes et inutiles” a été fondée par Alfred Jarry en 1948. Elle deviendra satrape (membre éminent) du Collège de Pataphysique beaucoup plus tard, en 2008.

Elle débute une collaboration avec le romancier et poète Raymond Queneau. Elle traduit d’abord deux de ses nouvelles. Queneau lui suggère de traduire ses “Exercices de style” (1947), un recueil de 99 récits de la même histoire, chacun dans un style différent. L’ouvrage est jugé intraduisible en raison du style et du langage uniques de Queneau.

Elle relève le pari et le résultat suscite l’enthousiasme de Queneau. Approuvée par l’auteur, sa traduction est publiée sous le titre “Exercises in Style” en 1958 par la Gaberbocchus Press avant d’inspirer des traductions dans d’autres langues. La Société britannique des auteurs (British Society of Authors) la reconnaît en 2008 comme l’une des meilleures traductions des cinquante dernières années. Une autre traduction notable est celle du romancier Umberto Eco en italien, parue sous le titre “Esercizi di stile” en 1983.

Barbara Wright traduit aussi des œuvres de Samuel Beckett, Romain Gary, Jean Genet, Eugène Ionesco, Yves Klein, Patrick Modiano, Alain Robbe-Grillet, Roland Topor, Michel Tournier, Tristan Tzara et bien d’autres. Elle traduit les œuvres de nombreuses femmes, dont Elisabeth Badinter, Simone Benmussa, Sylvia Bourdon, Muriel Cerf, Marguerite Duras, Andrée Martinerie, Coline Serreau et Liliane Siegel. La liste de ses traductions est impressionnante.

Son œuvre en tant qu’autrice comprend des critiques littéraires, des pièces de théâtre, des livrets, des manifestes d’artistes, des notes de programme (courts textes accompagnant une performance

musicale), des introductions, des avant-propos et des post-scriptums. Elle contribue régulièrement au “Times Literary Supplement” en tant que critique littéraire.

Charlotte Bruner (1917–1999), traductrice des œuvres d’écrivaines africaines d’expression française en anglais

Charlotte Bruner (1917–1999), universitaire et autrice américaine, est la première à accorder une large place aux écrivaines africaines – y compris les écrivaines africaines d’expression française par voie de traduction – à une époque où les universités américaines privilégient l’étude de la littérature classique européenne. Elle séjourne en Afrique pour les interviewer puis diffuse ces interviews à la radio.

***

Née à Urbana, ville de l’Illinois aux États-Unis, Charlotte Hughes Bruner (née Charlotte Hughes Johnston et connue comme Charlotte H. Bruner dans le monde anglophone) obtient une licence de lettres de l’Université de l’Illinois (Illinois University) en 1938 et un master de l’Université de Columbia (Columbia University) à New York en 1939.

Elle est ensuite professeure de français à l’Iowa State College (qui devient la Iowa State University) pendant plus de trois décennies, de 1954 à 1987. Elle sera intronisée dans le Women’s Hall of Fame de l’Iowa en 1997.

Elle consacre sa vie universitaire à la littérature africaine, y compris les écrivaines africaines d’expression française. Elle traduit leurs œuvres en anglais pour que celles-ci touchent un public plus large.

Elle promeut activement l’étude de la littérature africaine (et de ce fait la littérature mondiale) à une époque où les universités américaines enseignent surtout la littérature classique européenne.

Au début des années 1970, Charlotte Bruner et son mari David Kincaid Bruner, professeur d’anglais dans la même université, passent un an en Afrique pour interviewer ces écrivaines africaines.

De retour aux États-Unis, ils diffusent ces entretiens à la radio dans la série “Talking Sticks”. Ils animent ensuite de 1980 à 1986 la série “First Person Feminine”, une série hebdomadaire sur la littérature féminine internationale.

Charlotte Bruner contribue ensuite à “The Feminist Companion to Literature in English” (1990), un dictionnaire biographique de 2.700 écrivaines du Moyen-Âge à 1985.

Puis elle compile deux livres de nouvelles écrites par des femmes africaines. Le premier est “The Heinemann Book of African Women’s Writings” (1993), avec 22 nouvelles décrivant les difficultés de

leur vie quotidienne. Le deuxième est “Unwinding Threads” (1994), une anthologie de nouvelles et d’extraits de romans sur les conflits culturels, la volonté d’indépendance et les souffrances des femmes africaines.

Fernanda Pivano (1917–2009), traductrice d’Hemingway puis des poètes de la Beat Generation en italien

Fernanda Pivano (1917–2009), autrice italienne et traductrice prolifique, se spécialise dans la traduction d’auteurs américains. Elle est connue pour rencontrer les auteurs qu’elle traduit. Elle se lie d’amitié avec Ernest Hemingway. Elle rencontre Richard Wright avant de traduire ses romans. Elle fait plusieurs séjours aux États-Unis et traduit de nombreuses œuvres de la Beat Generation.

***

Fernanda Pivano débute sa carrière littéraire par une thèse sur “Moby Dick”, roman de l’écrivain américain Herman Melville. Terminée en 1941, sa thèse lui vaut un diplôme de lettres puis un prix du Centre des études américaines (Centre for American Studies) de Rome.

Elle débute sa carrière de traductrice par la traduction du recueil “Spoon River” (titre original: “Spoon River Anthology”, 1915) du poète américain Edgar Lee Masters, un recueil qui lui a été prêté par son mentor Cesare Pavese, lui aussi écrivain et traducteur. L’édition italienne “Antologia di Spoon River” est publiée par Einaudi en 1943.

“J’étais très jeune quand j’ai lu ‘Spoon River’ pour la première fois: Cesare Pavese me l’a apporté un matin lorsque je lui ai demandé quelle était la différence entre la littérature américaine et la littérature anglaise”, raconte-t-elle plus tard.

Devenue une écrivaine, journaliste et critique musicale prolifique, elle rencontre Ernest Hemingway en 1948. Suivent une intense collaboration et une grande amitié. Prête depuis plusieurs années, sa traduction en italien de “L’Adieu aux armes” (titre original: “A Farewell to Arms”, 1929), l’un des grands romans d’Hemingway, est publiée par Mondadori en 1948 sous le titre “Addio alle armi” lorsque les passions militaristes liées à la seconde guerre mondiale s’apaisent.

Fernanda Pivano traduit plusieurs œuvres du romancier afro-américain Richard Wright après l’avoir rencontré à Paris en 1949. Elle se rend pour la première fois aux États-Unis en 1956 pour rencontrer des auteurs américains et elle y retournera plusieurs fois.

Ses traductions (une quarantaine) introduisent de nombreux écrivains auprès du public italien. Elle traduit les grands noms des “Roaring Twenties” (F. Scott Fitzgerald, Dorothy Parker et William Faulkner) puis les écrivains des années 1960 (Allen Ginsberg, Jack Kerouac, William S. Burroughs,

Gregory Corso et Lawrence Ferlinghetti) sans oublier la “nouvelle génération” (Erica Jong, Jay McInerney, Bret Easton Ellis, David Foster Wallace, Chuck Palahniuk et Jonathan Safran Foer).

Après avoir interviewé le poète et romancier Charles Bukowski en Californie à deux reprises, en 1980 et 1986, elle publie un livre à son sujet sous le titre “Charles Bukowski: Laughing with the Gods” (Sun Dog Press, 2000). Elle participe en 2001 à la réalisation du documentaire “A Farewell to Beat” qui célèbre la Beat Generation.

Simin Daneshvar (1921–2012), écrivaine iranienne et traductrice de renom vers le persan

Simin Daneshvar (1921–2012), universitaire et écrivaine iranienne, est aussi traductrice pour compléter son salaire d’universitaire. Elle traduit en persan de nombreuses œuvres littéraires rédigées en anglais, en allemand, en russe et en italien, par exemple les œuvres de Anton Tchekhov, Maxime Gorki, Nathaniel Hawthorne, Arthur Schnitzler, William Saroyan, Alan Paton et Alberto Moravia.

***

Née à Chiraz en Iran, Simin Daneshvar fréquente une école bilingue persan-anglais pendant son enfance. Puis elle écrit des textes et des articles en persan et en anglais pour divers médias afin de subvenir à ses besoins après le décès de son père. Publié en 1948, son premier recueil de nouvelles (publié en persan et connu comme “Quenched Fire” en anglais) est le premier livre jamais publié par une femme en Iran.

Simin Daneshvar obtient un doctorat de l’Université de Téhéran en 1949 avec sa thèse “Beauty as Treated in Persian Literature” [La beauté telle qu’elle est traitée dans la littérature persane]. Elle épouse en 1950 l’écrivain (et traducteur) iranien Jalal Al-e-Ahmad et vit avec lui jusqu’à son décès en 1969. Elle publiera sa biographie en 1981.

Elle séjourne aux États-Unis en 1952 en tant que Fulbright Fellow à l’Université de Stanford. De retour en Iran, elle enseigne à l’Université de Téhéran pendant près de trente ans, jusqu’à sa retraite en 1981.

Elle devient traductrice pour compléter son salaire de professeure. Elle se spécialise dans les œuvres littéraires publiées en anglais, en allemand, en italien et en russe.

Elle traduit par exemple en persan des œuvres des écrivains russes Anton Tchekhov (“La Cerisaie”) et Maxime Gorki (“Ennemis”), de l’écrivain américain Nathaniel Hawthorne (“La Lettre écarlate”), de l’écrivain autrichien Arthur Schnitzler (“Béatrice”), de l’écrivain arméno-américain William Saroyan

(“La Comédie humaine”) et de l’écrivain sud-africain Alan Paton (“Pleure, ô pays bien-aimé”). Elle traduit des œuvres de l’écrivain italien Alberto Moravia.

Elle devient présidente de l’Union des écrivains iraniens en 1968. Son roman “Savushun”, publié en 1969, est le premier roman persan écrit par une femme et dont le personnage principal est une femme. Devenu un best-seller, il est réédité plusieurs fois et traduit en plusieurs langues.

Elle publie un nouveau recueil de nouvelles, dont le titre anglais est “Daneshvar’s Playhouse” (1989). Ses nouvelles reflètent la vie des femmes iraniennes sous ses nombreux aspects: le mariage, l’adultère, l’accouchement, le vol d’enfants, la maladie, la mort, la trahison, l’exploitation, l’analphabétisme, l’ignorance, la pauvreté et la solitude. Dans la postface du livre, elle explique qu’elle puise son inspiration dans les gens qui l’entourent parce que “les gens ordinaires ont beaucoup à offrir”.

Liste chronologique

* Christine de Pizan (1364–1430)
* Marie de Cotteblanche (1520–1584)
* Anne Bacon (1527–1610)
* Margaret Tyler (1540–1590)
* Marie de Gournay (1565–1645)
* Anna Hume (1600–1650)
* Lucy Hutchinson (1620–1681)
* Aphra Behn (1640–1689)
* Anne Dacier (1654–1720)
* Giuseppa Barbapiccola (1702–1740)
* Émilie du Châtelet (1706–1749)
* Catharina Ahlgren (1734–1800)
* Claudine Picardet (1735–1820)
* Marie-Anne Paulze Lavoisier (1758–1836)
* Julia Evelina Smith (1792–1886)
* Sarah Austin (1793–1867)
* Louise Swanton Belloc (1796–1881)
* Therese Albertine Luise Robinson (1797–1870)
* Mary Howitt (1799–1888)
* Charlotte Guest (1812–1895)
* Eliza Ashurst Bardonneau (1813–1850)
* Matilda Hays (1820–1897)
* Clémence Royer (1830–1902)
* Mary Louise Booth (1831–1899)
* Laura Marx (1845–1911)

* Eleanor Marx (1855–1898)
* Dorothy Bussy (1865–1960)
* Florence Ayscough (1875–1942)
* Aniela Zagórska (1881–1943)
* Zenobia Camprubí (1887–1956)
* Alix Strachey (1892–1973)
* Dorothy Sayers (1893–1957)
* Elsa Triolet (1896–1970)
* Rita Rait-Kovaleva (1898–1989)
* Nora Gal (1912–1991)
* Barbara Wright (1915–2009)
* Charlotte Bruner (1917–1999)
* Fernanda Pivano (1917–2009)
* Simin Daneshvar (1921–2012)

—